

Mon Oncle Benjamin suivi de Comment le chanoine eut peur, Comment le capitaine eut peur, Le professeur de rhétorique en province

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

« Google

The text on this page is estimated to be only 2.67% accurate

Diyiiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 8.67% accurate

MON ONGLE BENJAMIN.

The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

MON ONGLE BENJAMIN.

The text on this page is estimated to be only 17.23% accurate

Bruxelles. — Imprimerie de A. Labrouk et C 56, rite âc (a
Fourche,

The text on this page is estimated to be only 5.73% accurate

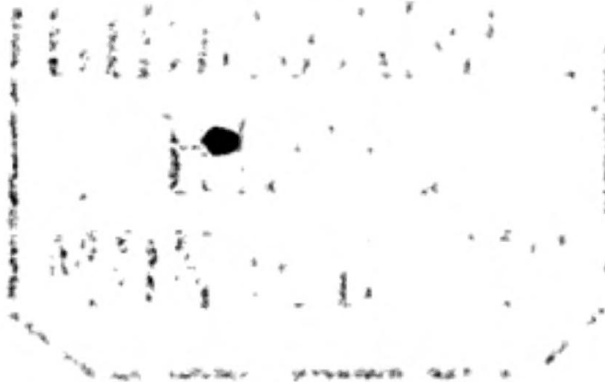
'MON ONGLE BENJAMIN silvi oft — CouBieol ie cbdOOiDe
eut peur — ruiumeni le apilaiee cui pi-ur — U profmeur de rbéioriquit tu
promit — CLAUDE TILLIER, ET D'aMo Uttr«*l*£dli«««r par P. J. St«kl.
TUU£ I>K£MiËR. It|^ELLE8 £1 LEIPZIG, KIESSMiNG, SCHNÉE 1;T
C*-, 1 l>f i F.I KS, Rl'K VILLA-IIERM08A, i . 1834 Diyilizea by v^OOgle

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

BIBLIOi'Jll'

The text on this page is estimated to be only 11.88% accurate

1 C« qu'était mon oncle. Je ne sais pas, en vérité, pourquoi
rhomme tient l'huile à la vie; ijue Irouvc-t-il donc do si agréable dans cette
insipide succession des nuits et des jours j de Thivor el du printemps?.,.
Toujours le même ciel, le même soleil; toujours les mêmes prés vepis cl les
mêmes champs jaunes; les nuMiies fripons et les inènies dupes. Si Dii u n'a
pu faire mieux , c'est un triste ouvrier, et le machinislo de POp^^ra en sait
plus que lui. Qu'est-ce que vivre? se lever, se coucher, déjeuner, dîner, et
recommencer le lendemain. TILLIBR. 1. ^ Diyiiiized by Google



The text on this page is estimated to be only 25.30% accurate

6 MON ONCLE BENJAMIN. Quand il y a quarante ansqu'oo fait cette besc^ne^ cela Unit par devenir bien insipide. Les hommes ressemblent à 4es spectateurs, les uns assis sur le velours, les aïitres sur la planche nue, la plupart debout, qui assistent tous les soirs au. même drame, et bâilient tous à se détraquer la mâchoire; tous conviennent que cela est mortellement ennuyeux, qu'ils seraient beaucoup mieux dans leur lit, «t cependant aucun ne veut quitter sa place. Vivre, cela vaut^il la peine d^ouvrir lesyeyx? Toutes nos entreprises n'ont qu'un commencement*, la maison que nous édifions est pour nos héritiers; la robe de chambre que nous faisons ouater avec amour, pour envelopper notre vieillesse, servira, à faire des langes à nos petits-enlants. Noos nous disons : Voilà la journée fiiite ; nous allumons notre lampe , nous attisons notre feu ; nous nous apprêtons à -passer une douce et paisible soirée au coin de notre âtre : pan ! pan ! ^uelqa'uu frappe à la porte; qui ^t là? c'est la mort : lï faut partir. Quand nous a¥ons tous les appétits de la jeunesse, que notre sang est plein de fer et d'alcool , Bous n'avons pas un ; quand nous n'avons plus ni dents ni estomac, nous sommes millionnaires. Nous avons à peine le temps de dire à une fèmmе : Je t'aime i » à notre second baiser, c'est une vieille décrépité. Les emDiyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 27.47% accurate

MON ONGLE BENJAMIN 7 pires sont à peine consolidés qu'ils s'écroulent : ils ressemblent à ces iourmilièresqa'élèveBi, avec de grands efforts, de pauvres insectes; quand il ne faut plus qu'un fêtu pour les achever, un ixBuf les effondre sous son lar^ pied, ou nne charrette sous sa roue. Ce que vous appelez la couche végétale de ce globe , c'est mille et mille linceuls superposés l'un sur Tanlre par les générations. Ces grands mjm qui retentissent dans la bouche des hommes, noms de capitales, de monarques , de généraux, ce sont des tessons de vieux empires qui résonnent. Vous ne sauriez faire un pas que vous ne souleviez autour de vous* la poussière de mille choses détr4iLles avant d'être achevées. J'ai iinaranle ai» ; j'ai déjà passé par quatre professions : j'ai été maître d'éludé, soldat, maître d'école » et me voilà journaliste. J'ai été sur la terre et sur roeéun, sous la tente et au coin de Tâtre, entre les barremx d'une prison et au milieodes espaces libres deee monde ; j'ai obéi et j'ai commandé ; j'ai eu des moments d'opulence et dea années de aiisère. On m'a aimé et on m'a baî^j^ "m'a applaudi et bu u^a tourné, en . dérision. J'ai été. fiJs . et père, amant et époux; j'a passé par lasako» des fleurs et par ceUedes fruits, comme disent les poètes. Je n'ai trouvé, dans aucun de ces états, que j'eusse beaucoup à me féliciter d'être enfermé dans la peau d'un homme Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate

8 iMOiN O.NCLK BEiNJAMliN. plutôt que dans celle crnn loup on d nn nn^rd, plutôt (|ie iUwïs la cutjuile d une huile, dans i'écorce d un arbre ou dans la pellicule d'imc pomme de terre. Peut-être si j'étais rentier, rentier à cinquantie mille francs surtout, je penserais différemment. En at(endant,nion opinion est que l'iiouinie est une maeliine qui a été faite tout exprès pour la douleur; il n'a que cinq sens pour percevoir le plaisir, et la souffiance lui arrive par toute la surface de son corps; en quelque endroit qu'on le pique, il saigne; en quelque endroit quon le brûle, il vieot une vésicule. Les poumons, te foie, les entrailles ne peuvent lui donner aucune jouissance j cependant, le poumon s'anflamme et le fait tousser ; le foie s'obstrue et lui donne la fièvre ; \es entrailles se tordent et font la colique- Vous n'ave? pas un uerf, un muscle, un tendon, qui ne puisse vous faire* crier de douleur. V otre organisation se détraque à chaque instant comme une mauvaise pendule. Vous levez lës yeux vers le ciel pour l'invoquer, il tombe dedans une tieftte d'hirondelle qui les dessèche; vous allez au bal, une entorse vous saisit au pied, et il faut vous rapporter chez vous sur un matelas; aujourd'hui, vous êtes un grand écrivain, un grand philosophe, un grand poète : un •fil de votre cerveau se casse, on aura beau vous Diyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 0 « saigner, vous niellrede lu i^lacn sur la léle, demain vous ne serez qu'un pauvre luu. La douleui' se tient derrière tous vos plaisirs; vous êtes (les r;Us gourmands qu'elle alliro a t'Ile arvec un lardon d'agréable odeur. Vous éles à l'ombre de votre jardin , et vous votrs écrioz : Ob! la belle rosel et la rose vous pique; oli! le beau fruit t il y a une guêpe dedans, et le fruit vous mord. Vous diles : Dieu nous a faits pour le servir et Taimer. Cela n'est pas vrai : il vous a faits pour souiïrir. L homme qui ne souffre pas est une maeliine mal faite , une créature manquée, un estroiHé moral, un avorloji de la nakir<\ La mort n'est pas seulement la lin de la vie, elle en est le remède. On n*est nfulie part aussi bien que A^^s un ceroueil. Si vous m'en croyez, au lieu d'un paletot neuf, allez vous commander un cercueil. C'est le seul habit qui ne îêne pas. Ce que je viens de vous dire, vous le prendrez pour une idée philosophique ou pour un paradoxe, cela m'est cerles bien égal. Mais je vous prie au moins de Fagréeer comme une {iréfaee ; car je ne !?aurais vous en faire une meilleure ni qui convienne mieux à l'bistoire que je vais avoir Fhonneur «te vws raoonter. Vous me permettrez de faire remonter cette bisleiire jusqu'à la deuxième génération , comme Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

10 MON ONGLE BENIAMIN« «elle d'un prince ou d'un héros dont on fait To* raison funèbre. Vous n'y perdrez peut-être pas. Les mœurs de ce temps valaient bien celles du nôtre : le peuple portait des fers, mais il dansait avec y et leur faisait rendre comme un bruit de castagnettes. Car, faites-y attention, la gaieté s'accoste toujours de la servitude. C'est un bien que Dieu, le grand faiseur de compensations, a créé spécialement pour ceux qui sont sous la dépendance d'un maître ou sous la dure et lourde main de la pauvreté. Ce bien, il l'a fait pour les consoler de leurs misères, comme il a fait certaines herbes pour fleurir entre les pavés qu'on foule aux pieds, certains oiseaux pour chanter sur les vieilles tours, comme il a fait la belle verdure du lierre pour sourire sur les masures qui font la grimace. . La gaieté passe, ainsi que l'hirondelle, pardessus les grands toits qui resplendissent. Elle s'arrête dans les cours des collèges, à la porte des casernes, sur les dalles moissies des prisons. Elle se pose, comme un beau papillon., sur la plume d'écailier qui riffonne ses plumes. Elle trinque à la cantine avec les vieux gradiers; et jamais elle ne chante si haut — quand on la laisse chanter toutefois — qu'entre les noires murailles d'un tonnerre des malheureux. Du reste, la gaieté du pauvre est une espèce Diyiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. il d'orgueil. J'ai été pauvre entre les pauvres; eh bien ! je trouvais du plaisir à dire à la fortune ^ Je ne me courberai pas ^us ta maio ; je maugé^ rai mon pain dur aussi fièrement que le dictateur Fabricius mangeait ses raves ; je porterai ma mi-^ sère eomme les rois portent leur diadème ; frappe tant que tu. toudras^ frappe eucore : je répondrai à tes flagellations par dés sareasmes t je serai comme Tarbre qui fleurit quand on le coupe par le pied I . Chers lecteurs, soyez contents de ces explications, je ne saurais vous en fournir de plus raisonnables» Quelle différence de cet iige avec le nôtre ! rbomme d'aiyourd'bui n'est pas rieur, tant s'en latit. Il est hypocrite, avare et profondénient égoïste; à quelque qne^ion qu'il se heurte le front, son ftroît sonne comme un tiroir plein de gros sous. Il est prétentieux et boufli de vanité; l'épicier appelle le confiseur, son voisin , son honorable ami, et le confiseur prie Tépicier d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquellei il a l'honneur d'être, etc., etc. ^ ^ L'homme d'aujourd'hui a la manie de vouloir se distinguer du peuple. Le père est en blouse de colon bleu, et le fils en manteau d'elbeof. Aucun sacrifice ne coûte à l'homme d'aujourd'hui .pour

The text on this page is estimated to be only 20.94% accurate

12 MON ONCLE BENJAMIN. assouvir sa manie de paraître
quelle chose. Il veut res^eiubler anx halons llollanis. H \it de pain et d'e^io ;
U se passe de feu en hiver, de bière en été, pour avoir un haWl de drap fin,
un gilet de cachemire, des gants jaunes. Quand on le regarde comme un
homme comme il faut^ il se regarde, lui, comme un grand homme. Il est
guindé et compassé; il ne crie point, il ne rit pas tout haut, il ne sait où
cracher, il ne fait pas un geste qui dépasse Taulre. Il dit trèsbien : Bonjour,
mofisieur; boojour, madame. Cela c'est de la bonne leiuie ; or, qu'est-ce que
la bonne tenue? Un vernis menteur qu'on étale sur un morceau de bois afin
de le faire passer pour un jonc. On se tient ainsi devant les dames, soit; mais
devant Dieu, comment faudra-t-il se teuir? il est pédant; il supplée à l'esprit
qui! n'a pas par le purisme du langage, comme une bonne ménagère supplée
aux meubles* qui lui manquent par Tordre el la propreté. Il est toujours au
régime. S'il assiste à un banquet, il est muet et préoccupé; il avale un
bouchon pour un morceau de pain, et se sert de la crème pour de la sauce
blanche. Il attend , pour boire, que l'on porte un toast. Il a toujours un
journal dans sa poche; il ne parle que de Lraités de commerce et de lignes
ée chemin de fer» .^t il lie rit qu'à la Lhambre. Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 24.21% accurate

MON ONCLE BENiAftILN. Mais, à l'él^oque où je vous ramène, h's numirs des petites villes n'étaient pas encore fardées ' d'élégance i elles élaienl *Wl\ws d'un charmant Wisser-aller et d'une simplicité tout aimable. Le caractère de eel heureux Age, c'était Tinsouciance. Tous ces hownies, navires ou coquilles de noix, s'abandonnaient, les yeux fermés, au courant de la vie, sans s iniuiéler où ils aborderaient. 4 Les bourgeois ne sollicitaient pas d'emplois; ils ne thésaurisaient pas; ils vivaient chez eux dans une joyeuse abondance, et dépensait m leurs revenus justiu'au dernier louis- Les marchands, rares alors, s'enrichissaient lentement, sans y meure beaucoup du leur, et par la seule force des choses; les ouvriers iravaillaienl, non pour amasser, mais pour mettre les deux bouts l un à côté de l'autre ; ils n'avaient point sur leurs talons cette terrible concurrence qui nous presse , qui nous crie sans cesse : Allons donc ! Aussi ne s'en donnaienl-ils qu'ù leur aise; ils avaient nourri leurs pères, et quand ils étaient vieux leurs enfants devaient les nourrir à leur tour. Tel était le sans-façon de celte société en {,^0guetles, que tout le barreau et que les membres du tribunal eux-mêmes allaient au caÎMiret et y faisaient publiquement des orgies ; de peur qu'on en ignorât, ils auraient volontiers appendu leur TILLIia, 1* ' Diyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

14 MON OK€LE BEKJANIN. bonnet carré aux rameaux du bouchon. Tous ces gens, grands conim(3 pelils, semblaient n'avoir d'autre affaire que de s'amuser; ils ne slngéniaienlqu'à mettre une bonne farce à exécution, ou à imaginer un bon conte. Ceux qui avaient alors de l'esprit, au lieu de le dépenser en intri*gues, le dépensaient en plaisanteries. Lesoisifs» et ils étaient en grand nombre, se rassemblaient sur la place publique ; les jours de marché étaient pour eux un jour de comédie. Les paysans qui venaient apporter leurs provisions à la'ville étaient leurs martyrs; ils leur faisaient les cruautés les plus bouffonnes et les plus spirituelles ; tous les voisins accouraient pour aydr leur part du spectacle. La police correctionnelle d'aujourd'hui prendrait les choses sur le ion du réquisitoire; mais la justice d'alors s'amusait comme les autres de ces scènes burlesques, et bien souvent elle y prenait un rôle. Mon grand-père , donc , était porteur de contraintes ; nm grand'mère éuit une petite femme à laquelle on reprochait de ne pouvoir voir, quand elle allait à Téglise, si le bénitier était plein. Elle est restée dans ma mémoire comme une petite lille de soixante ans. Au bout de six ans de mariage, elle avait déjà cinq enfants, tant garçons que filles ; tout cela vivait avec le chétif bënëtice de mon i^rand-père, et se portait à merDiyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. tS> \eille. Ou dinail sept avec trois harengs, mais on • avaH le pain et le vin a discrétion, car mon grand-père avait wne pelUe vigne qui était une source intarissable de vin blanc. Tous ces enfairts étalent utilisés par ma grand'mère selon leur âge el leurs forces. I/aîné, qui était mon père, s'appelaii Gaspard; il lavait la vaisselle et allait à la boucherie : il n'y avait pas de caniche dans la ville mieux apprivoisé que lui; le cadet balayait la chambre; le troisième tenait le quatrième sur ses bras, et le cinquième se roulait dans son berceau. Pendant ce temps-là, ma grand'mère était à Téglise, ou causait chez la voisine. Au demeurant loui allait bien; on arrivait eahin-caha, sans faire detleites, jusqu'au bout de Tannée. Les garçons étaient forts, les filles n'étaient pas mal, et le père et la mère étaient heureux. Mon oncle Benjamin était domicilié chez sa sœur; il avait cinq pieds dix pouces, portait une grande épée au côté, avait un habîl de ratine écarlate, une culotte de même couleur et de aiême étoffe, des bas de soie gris-de-perle, et des souliers à boucles d'argent; sur son habit frétilait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui , allant et venant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon onde ressemblait, avec ses teintes roses Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

16 MON ONCLE BKNJA3IIN, et blanches , à une brique sur champ écaillée. Mon oncin élail médecin^ voilà pourquoi il avait une épée. Je ne sais si les malades avaient grande confiance en lui; mais lui, Benjamin, avait forl peu de confiance dans la médecine : il disait souvent qu'un médecin avait assez fait quand il n'avait pas tué son malade. Quand mon oncle Benjamin avait reçu quelque pièce de trente sous, il allait acheter une grosse carpe, et la donnait à sa sœur peur lui faire une malelole dont se régalaient loule la famille. Mon onele Benjamin, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était Thomme le plus gai, le plus drôle, le plus spirituel du pays^ et il en eut été le plus... Gomment dirai-je pour ne pas manquer de respect a la mémoire de mon grand-oncle?... Il en eut été le moins sobre, si le tambour de la ville, le nommé Cicéron, n eût partagé sa gloire. Tout^ois, mon oncle Benjamin n'était pas ce que vous appelez trivialement un ivrogne, gardezvous de le croire. C elait un épicurien qui poussait la philosophie jusqu'à Tivresse^ et voilà tout. Il avait un estomac plein d'élévation et de . noblesse. Il aimait le vin, non pour lui-même, mais pour cette folie de quelques heures qu'il procure, folie qui déraisonne chez Thomme d'esprit d'une manière si Jiaïve, si piquajue» si originale, qu'on voudrait toujours raisonner ainsi. SUl eut pu s'enivrer en lisant la messe, il eût lu Diyiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 17 la messe tous les jours. Mon oncle Benjamin avait des principes ; il prétendait qu'un homme à jeun était un lâche encore endormi; que l'ivresse eût été un des plus- grands bienfaits du Créateur, si elle n'eût fait mal à la tête ; et que la seule chose qui donnât à l'homme la supériorité sur la brute, c'était la faculté de s'enivrer. La raison , disait mon oncle , ne n'est rien ; (•/est la puissance de sentir les maux présents, de se souvenir des maux passés, et de prévoir les maux à venir. Le privilège d'abdiquer sa raison est seul quelque chose. Vous dites que l'homme qui noie sa raison dans le vin s'abrutit : c'est un orgueil de caste (qui vous fait tenir ce propos. Croyez-vous donc que la condition de la brute soit pire que la vôtre? Quand vous êtes tourmenté par la faim, vous voudriez bien être ce bœuf qui pâit dans l'herbe jusqu'au ventre; quand vous êtes en prison , vous voudriez bien être l'oiseau qui fend d'une aile libre l'air des cieux; quand vous êtes sur le point d'être exproprié, vous voudriez bien être ce vilain limaçon auquel personne ne dispute sa coquille* L'égalité que vous rêvez , la brute en est en possession. Il n'y a, dans les forêts, ni rois, ni nobles, ni tiers état. Le problème de la vie commune que cherchent en vain vos philosophes, de Diogenes

18 MON ONGLE BENJAMIN. pauvres insectes, les fourmis, les abeilles, ToDt résolu depuis des milliers de siècles. Les animaux li'oal point de médecins; ils ne sont ni borgnes, ni bossus, ni boiteux, ni bancals, et ils n'ont pas peur de l'enfer. Mon oncle Benjamin avait vingt-huit ans. Il y avait trois ans qu'il exerçait la médecine ; mais la médecine ne lui avait pas fait de renies, bien loin de là : il devait trois habits d'écarlate à son marchand de draps, trois années d'accommodage à son perruquier, et il avait dans chacune des auberges les plus renommées de la ville un joli petit mémoire, sur lequel il n'y avait que quelques médecines de précaution à déduire. Ma grand'mère avait trois ans de plus que Benjamin; elle l'avait bercé sur ses genoux, porté dans ses bras, et elle se regardait comme son mentor. Elle lui achetait ses cravates et ses mouchoirs de poche, lui raccommodait ses chemises et lui donnait de bons conseils qu'il écoutait fort attentivement, il faut lui rendre cette justice, mais dont il ne faisait pas le moindre usage. Tous les soirs, régulièrement après souper, * elle l'engageait à prendre femme. — Fi î disait Benjamin , pour avoir six enfants comme Machecourl (c'est ainsi qu'il appelait mon grand-père) et diner avec les nageoires d'un bareng ! Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. i9 — Mais y malheureux ; tu aura^ au moias du paini — Oui, du pain qui ^era trop levé aujourd'hui, demain pas assez, etqui après^eoiaiu aura la rougeole! Du pain! qu'est-ee que cela? C'est bon pour empêcher de mourir; mais ce n'est pas bon pour faire vivre. Je 6erai, ma loi, bim avancé quand j'aurai une femme qui trouvera que je mets trop de sucre daus mes tioles cl trop de poudre dan» ma queue , qui viendra me cher* cher à Tauberge, qui me fouillera quand je serai couché, et s'achètera trois mantelets pendaul moi un habit. — Mais les créanciers, Benjamin, comment feras*tu pour les payer? — D'abord, tant qu'on a du crédit, c'est comme si on était riche, et quand vos créanciers sont pétris d'une bonne pâte de créaneier, qu'ils sont patients, c'est comme si on n'en avait pas. Ensuite, que me faui-ii pour me mettre au eouranl? Une bonne maladie épidémique. Dieu est bon, ma chère sœur, et ne laissera point dans l'embarras celui qui raccommode son plus bel ouvrage. — Oui, disait mon grand^père^ et qui le met si bien hors de service qu'il laut le porter en terre. — £b bien ! répondait mon oncle, c'est ik l'uDiylizùû by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

20 MON ONCLE BENJAMIN. lililé des iiiédeciiis ; sans eux, le monde serait trop peuplé. A quoi servirait-il que Dieu se donnât la peine de nous envoyer des maladies, s'il se trouvait des hommes qui pussent les guérir? — A ce compte, tu es un malhonnête homme ; tu voles leur argent à ceux qui t'appellent. — Non 9 je ne le leur vole pas, parce que je les . rassure, que je leur donne Tespoir, el que je trouve toujours moyeu de le^ faire rire. Gela vaut bien quelque chose. Ma graud nière, voyant que la conversalioa avait changé d'objet, prenait le parti de s'endormir. II Pouri^uui mon ouule décida à se marier. » Cependant une catastrophe terrible, que je vais avoir l'honneur de vous raconter de suite , ébranla les résolutions de Benjamin. Un jour, mon cousin Page, avocat au bailliage de Clamécý, vint l'inviter avec Maebeceurt à faire la Saint-Yves. Le dîner devait avoir lieu a une guinguette renommée, située à deux portées de Diyiiiized by Google

MON ONGLE BENJAMIN. 21 fusil du faubourg; les convives étaient (raillieurs gens choisis. Benjamin n'aurait pas donné cette soirée pour toute une semaine de sa vie ordinaire. Aussi; après vêpres, mon grand-père, paré de son habit de noce, et mon oncle, l'épée au côté, étaient-ils au rendez-vous. Les convives étaient presque tous réunis. Saint-Yves était magnifiquement représenté dans cette assemblée. Il y avait d'abord l'avocat Page, qui ne plaidait jamais qu'entre deux vins; le greffier du tribunal, qui s'était habitué à écrire en dormant; le procureur Rapin, qui, ayant reçu en présent d'un plaideur une feuille de vin piqué, le fit assigner pour (qu'il eût à lui en faire tenir une meilleure ; le notaire Arthus, qui avait mangé un saumon à son dessert; Hiltot-Ralaut, poète et tailleur, auteur du Grand-Noël ; un vieil architecte qui depuis vingt ans ne s'était pas dégrisé; M. Minxil, médecin des environs, qui consultait les urines; deux ou trois commerçants notables... par leur gaieté et leur appétit, et quelques chasseurs qui avaient abondamment pourvu la table de gibier. A la vue de Benjamin, tous les convives poussèrent une acclamation et déclarèrent qu'il fallait se mettre à table. Pendant les deux premiers services, tout alla bien. Mon oncle était charmant d'esprit ; mais, Digitized by Google

32 MON OMUR BENJAMIN. au dessert, les lêtes s'exaltèrent : tous se mirent à crier à la fois. Bientôt la conversation ne fut plus qu'un cliquetis d'épigrammes, de gros mots^ de saillies éclatant ensemble et cherebant à s'étouffer l'un l'autre; tout cela faisant un bruit semblable à celui d'une douzaine de verres qui s'entre-clioquent à la fois. — Messieurs, s'écria l'avocat Page, il faut que je vous régale de mon dernier plaidoyer. Voici l'affaire : « Deux ânes s'étaient pris de querelle dans un pré. Le maître de l'un , mauvais garnement s'il en est, accourt et bâtonne l'autre âne. Mais ce quadrupède n'était pas endurant ; il mord notre homme au petit doigt. Le propriétaire de l'âne qui a mordu est cité par-devant M. le bailli comme responsable des faits et gestes de sa bête. « J'étais l'avocat du défendeur. Avant d'arriver à la question de fait, dis-je au bailli, je dois vous éclairer sur la moralité de l'âne que je défends et sur celle du plaignant. Notre âne est un quadrupède tout à fait inoffensif; il jouit de l'estime de tous ceux qui le connaissent, et le garde champêtre a pour lui une grande considération. Or, je défie l'homme qui est notre partie adverse d'en dire autant. Notre âne est porteur d'un certificat du maire de sa commune (et ce certificat existait en effet) qui atteste sa moralité et sa

Digitized by

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. bonne conduite. Si le plaignant peut produire un pareil certificat^ nous consentons à lui payer oaiile écus de dommages-intérêts. » — Que Saint-Yves le bénisse! dit mon oncle; il faut que le poète Millot-Rataut nous cbante son grand Noël : A genoux, chrctieas, à genoux! Voilà qui est émincmnient lyrique. Ce ne peut être que le Saint*£sprit qui lui ait inspiré ce beau vers. — Fais-en donc autant^ toi, s'écria le tailleur qui avait le bourgogne très-irascible. — Pas si béle ! répondit mon oncle. — Sileuce! interrompit Tavocat Page frappant de toutes ses forces sur la table ; je déclare à la cour que je veux achever mon plaidoyer. — Tout à l'beure, dit mon oncle; la n'es pas encore assez ivre pour plaider. — El moi, je te dis que je plaiderai de suite. Qui es-tu ^ toi, cinq pieds dix pouces, pour empêcher un avocal de parler? — Prends garde, Page^ fit le notaire Arthus, tu n'es qu'un homme de plume, et lu as affaire à un homme d'épée ! — Messieurs, dit mon grand-père se levant, je me porle garant pour mou beau-frère; il n'a jamais répandu de sang qu'avec sa lancette. Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

24 MON ONCLE BENJAMIN. — Oserais-tu bien soutenir cela, Machecourt? — Et toi, Benjamin, serais-tu bien soutenir le contraire? — Alors, tu vas ne donner satisfaction à l'instant même de cette insulte; et comme nous irons ici qu'une épée, qui est la mienne, je vais garder le fourreau, et tu vas prendre la lame. Mon grand-père, qui aimait beaucoup son beau-frère, pour ne point le contrarier, accepta la proposition. Bientôt Benjamin et Machecourt sont en présence. — Yes-tu, Benjamin? — Et toi, Machecourt? De son premier coup d'épée, mon grand-père coupa par le milieu le fourreau de Benjamin comme si, ce eût été un salsifis, et lui fit sur le poignet une entaille qui devait le forcer, au moins pendant huit jours, à boire de la main gauche. Le maladroit ! s'écria Benjamin, il m'a entamé. Et pourquoi, répondit mon grand-père avec une bonhomie charmante, as-tu une épée qui coupe? — C'est égal, je veux ma revanche; et j'ai encore assez, pour te faire demander grâce, de la moitié de ce fourreau» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

MON ONCLE UKNJÂMLN. 25 — Non, Benjamin, reprit mon grand -père, c'est à ion lour à prendre i épée. Si tu lue lardes, nous serons manche à manche, el nous ne jouerons plus. Les convives, dégrisés par cet accideai, voulaientl revenir en ville. — Non, messieurs! s*écia Benjdiuiu de sa voix de stentor, que chacun retourne à sa place; j'ai une proposition ù vous faire. Machecourl, pour son coup d'essai, s est conduit de la manière la plus brillante. Je propose de le nommer prévôt (l armes; ce n'est qu'à celle condition que je me déciderai à lui tendre la main gauche^ attendu qu'il m'a estropié de la droite. — Beiyaoun a raison l s'écrièrent une foule de voix ; bravo ^ Benjamin! il faut recevoir Machecourl prévôt d'armes. Et chacun de courir à sa place^ et Benjamin de demander un second dessert. Cependant, la nouvelle de cet accident s'était répandue à Clameey. Eu passant de boiKîhe en bouche, elle s'était merveilleusement grossie, et, quand elle arriva à ma graudr'miire , elle avait pris les proportions gigantesques d'un meurtre commis par son mari sur la personne de sou frère* Ma grand'mère, dans un corps d'une aune de long, portait un caractère plein de fermeté et

Diyiiiizea by Google

26 MON ONCLE BENJAMIN. d*énerp** ' ;lie n'alla point chez ses voisins pousser de j^iaads cris et se faire jeter du vinaigre à la figure. Avec cette présence d'espaît que donne la douleur aux àînes fortes, elle vit de suite ce qu'elle avait à faire. flie fit coucher ses enfants, prit tout l'argent qu'il y avait à la maison et le peu de bijoux qu'elle possédait, afin de fournir à son mari les moyens de sortir du pays s'il y avait lieu ; fit un paquet de linge propre à faire des bandes et de la charpie pour panser le blessé en cas qu'il fût encore vivant : tira un matelas de son lit, et pria un voisin de la suivre avec, puis, s'enveloppant dans sa cape, elle se dirigea sans chanceler vers la fatale guinguette. A rentrée du faubourg, elle rencontra son mari qu'on ramenait en triomphe , couronné de bouchons. Il était appuyé sur le bras droit de Benjamin qui criait à gorge déployée : « A tousprésents faisons connaître que le sieur Machecourt, huissier ù verge de Sa Majesté, vient d'être nommé prévôt d'armes en récompense... » — Chien d'ivrogne ! s'écria ma grand' mère en apercevant Benjamin. Et, ne pouvant résister à ^on émotion qui depuis une heure Tétouffait, elle tomba sur le pavé. Il fallut la reporter chez elle sur le matelas qu'elle^ avait destiné à son frère. Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

MOÏ\ ONCLE BENJAMIN. 27 Pour celui-ci , il ne se souvint de j
Vssure que le lendeniuiu Uialia eu meilaHi «it^f tiabil ; mais sa sœaf avait
une grosse fièvre. Elle fut huit jours dangereuseuieul malade, et durant tout
ce temps Benjamin- ne quitta pas son efaevel. Quand elle fut capable de
Fentendre, il lui promit qu'il allait mener dorénavant une vie plus réglée, et
qu'il songeait décidément à payer ses dettes et à se marier. Ma grand'mère
fut bientôt rétablie» fille char-* gea son mari de se mettre en quête d'une
femme pour Benjamin. A quelque temps de là, par un soir du mois de
novembre, mon grand-père arrivait crotté jusqu'à l'écbine ^ mais rayonnant.
— J'ai trouvé au delà de ce que nous espérions, s'écriait l'excellent homme
en pressant les mains de son beau-frère; Benjamin, te voilà riche
maintenant, tu pourras manger des matelotes tant que tu voudras. — Mais
qu'as-tu donc trouvé? faisaient-ils, chacun de leur côté, ma grand'mère et
Benjamin. — Une fille unique , une riche héritière , la fille du père Minxit,
avec lequel nous avons fait la Saint-Yves il y a*^n mois I ~ De ce médecin
qui consulte les urines? — Précisément. Il t'accepte sans restriction; il est
charmé de ton esprit ; il te croit très--proDiyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

28 MON ONCLE BENJAMIN. pre, par ton allure et la faconde, à le seconder dans son iiuluslrie* Diable ! faisait Benjamin en se grattant ht lèie, c'est que je ne me soucie pas de consulter les urines. — Eh ! grand niais ! une fois que tu seras le gendre du père Minxil, tu renverras promener avec ses fioles, et tu amèneias ta femme à Glamecy. — Oui y mais c'est que mademoiselle Minxit est rousse. — Elle n'est que blonde, Beuiamin , je t'en donne ma parole d'honneur. — On dirait, tant elle est piolée, qu'on lui a jeté une poignée de son par la ligure. — Je l'ai vue ce soir, je t'assure que ce n'est presque rien. — Avec cela, elle a cinq pieds trois pouces; je crains véritablement de gêter la race humaine : nous ferons des enfants qui seront grands comme des perches. — Toui ce que tu dis là, ce sont de mauvaises plaisaneries, faisait ma grand'mère; j'ai rencontré hier ton marchand de draps, il veut absolument être payé, et lu sais bien que ton perruquier ne veut plus l'accommoder. — Ainsi vous voulez, ma chère sœur, que j'épouse mademoiselle Minxit^ mais vous ne Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. sam pas, vous, ce que cela veut dire, Minxit. Et toi, Macbecourt, le sais-tu? ~Sans doute, je le sais; cela veut dire le père MimiU — As-tu lu Horace, Machecourt? — Mon, BeRjamio. ^ Eb bient Horace a dit i Num fninxit pa-^' trios cineres. Cest ce coquin de prétérit défini qui nie révolte t Avec cela que ma obère sœu f n'est plus malade. M. Minxit, madame Minxit, M* Rathery Benjamin Minxit^ le petit Jean Ratbery Minxit, le pbtit Pierre Ratbery Minxit, la petite Adèle Rathery Minxit. Eh! mais dans notre famille il i aura de quoi faire tourner un moulin. Puis, à te parler franchement, jo ne me • soucie guère de me marier. Il y a bien une cbau' sou qui dit : . qa^n est heureux Dans' les liens du mariage ; » • - . Mais cette chanson ne sait ce qu'elle chante. Ce ne peut être qu'un célibataire qui en soit Vm-tenr. Qu'on est heureut Dans les liens du mariage 1 Cela serait bon, Machecourt, si Tbomme était libre de se etaoïsir une compagne ; mais les nécessités de la vie sociale nous forcent toujours d*él. s Diyiiizeû by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

30 MON ONCLE BENJAMIN. pousser d'une manière ridicule et contraire à nos penchants. L'homme épouse une dot, et la femme une profession. Puis, quand on a fait la noce avec tous ses beaux dimanches, qu'on est rentré dans la solitude de son ménage, on s'aperçoit qu'on ne se convient pas. L'un est avare et l'autre prodigue, la femme est coquette et le mari jaloux, l'un aime la bise et l'autre à droit vent : on voudrait être à mille lieues l'un de l'autre; mais il faut vivre dans le cercle de fer où on s'est enfermé, et rester ensemble usque ad vitam æternam . — Est-ce qu'il est gris? dit mon grand-père à l'oreille de sa femme. — Pourquoi? répondit celle-ci. — C'est qu'il parle avec bon sens. Cependant on fit entendre raison à mon oncle, et il fut convenu qu'il irait le lendemain dimanche voir mademoiselle Minxit. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.90% accurate

NON ONCLB BEMJiUllN. SI III Comment mon oncle fit la rencontre d'un vieux sergent et d'un caniche, ce qui Tempêcha d'aller chez M. Minxit. Le lendemaiij, à huit heures du matin, mon Mêle était frais et accommodé ; il n'attendait plus pour partir qu'une paire de souliers que devait lui apporter Cicéron, ce fameux préconiseur dont nous avons déjà parlé, et qui cumulait la profession de cordonnier avec celle de tambour. Cieéron ne tarda pas à arriver. À cette époque 4e bonne franquette, c'était la coutume^ quand bn ouvrier apportait de l'ouvrage dans une maison, qu'on ne le laissât pas sortir sans lui avoir fait boire quelques verres de vin. C'était d^uB mauvais genre, j'en conviens; mais ces pro* cédés bienveillants rapprochaient les conditions ; Je pauvre savait gré au riche des concessions qu'il iui farsalt, et ne le jalousait point. Aussi a-t-on vu, pendant la révolution, d'admirables dévouements de serviteurs envers leurs maîtres, de fermiers envers leurs seigneurs, d'ouvriers envers leurs patrons, qui, à notre époque de morgue insolente et de ridicule orgueil, ne se reproduiraient cerlainemeni plus. Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

32 MON ONGLE BENJAMIN. Benjamin pria sa sœur d'aller tirer une bouteille de vin blanc, pour trinquer avec Cicéron. Sa sœur en tira une puis deux, puis trois et jusqu'à sept. — Ma chère sœur, je vous en prie, encore une bouteille. — Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que tu en es à la huitième! — Vous savez bien, chère sœur, que vous ne comptons pas ensemble. — Mais tu sais bien, toi, que tu as un voyage à faire. — Encore cette dernière bouteille, et je pars. — Oui, tu es dans un bel état pour partir, et si on venait te chercher pour visiter un malade? — Que vous savez peu, ma bonne sœur, apprécier les effets du vin!... On voit bien que vous ne buvez que les eaux limpides du Beuvron. Faut-il partir? mon centre de gravité est toujours à la même place. Faut-il saigner?... Mais à propos, ma sœur, il faut que je vous saigne : Macbecourt me l'a recommandé en partant. Vous vous plaigniez ce matin d'un grand mal de tête, une saignée vous lera du bien. Et Benjamin de tirer sa trousse, et sa grandmère de s'armer des pincettes. — Diable! vous faites un malade bien récalcitrant. Eh bien! transigeons j je ne vous saisi

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

!iiON ONCLE BENJAMIN. SS gnerai points et voos irez noas tirer une haitième bouteille de vin. — Je ne t'en tirerai pas un verre. — Ce sera dane moi qui la tirerai, dit Benjamin. Et prenant la bouteille , il se dirigea vers la cave. Ma grand'mère, ne voyant rien de mieux à faire pour l'arrêter, se pendit à sa queue ; mais Benjamin, sans s'occuper de cet incident, s'en alla à la cave d'un pas aussi ferme que s'il n eût eu qu'un paquet d'oignons au bout de la queue, et revint avec sa bouteille pleine. — Éh bien i ma chère sœur, c'était bien la peine d'aller deux à la cave pour une méchante bouteille de vin blanc ; mais je dois vous prévenir <flie, SI vous persistiez dans ces mauvaises habitudes, vous me forceriez à faire couper ma queue. Cependant Benjamin, qui tout à l'heure re-* gardait comme une corvée assofmmante le voyage de Corvol, s'obstinait mainlenanl à partir. Ma grand'mère, pour lui en oter la possibilité, avait enfermé ses souliers dans l'armoire. — Je vous dis que je partirai! ' ~ Je te dis que tu ne partiras pas ! — Voulez-vous que je vous porte jusque chez M. Minxit au bout de ma queue? Tel était le dialogue qui avait lieu entre le ' frère et la sœur, quand mou grand-père arriva. Il Diyilizeû by GoOgle

34 MON ONGLE BENJAMIN. mit fin à la discussion en déclarant que le lendemain il avait besoin à la Chapelle[^] et qu'il emmènerait Benjamin avec lui. Mon grand-père était sur pied avant le jour. Quand il eut griffonné son exploit el écrit au bas : « dont le coût est de six francs quatre sous six deniers, » il essuya sa plume sur la manche de sa houppelande, serra précieusement ses luitettes dans leur fourreau, et alla éveiller Benjamin. Celui-ci dormait comme le prince de Condé si le prince ne faisait semblant de dormir — la veille d'une bataille. — Allons, eh t Benjamin, debout; il fait grand jour. — Tu te trompes, répondit Benjamin avec un grognement et se retournant du côté du mur, il fait nuit noire* — Lève la iêle, lu verras la clarté du soleil sur ie plancher. — Je te dis, moi, que c'est la elarté du réverbère. — Ah çàt est-ce que tu ne voudrais pas partir ? — Mon ; j'ai rêvé toute la nuit de, pain dur et de piquette, et si i[^]s nous mettions en route il pourrait nous arriver malheur. — Eh bien ! je té déclare, moi, que si dans dix minii)e8 tu n'es pas levé, je t'envoie ta chère Diyiiiized by Google

MON ONGLE BENJAMIN. 35

sceur ; si au coDtrairie tu es levé, je perce ce quartaut de vin vieux que tu sais bien. — Tu es sur que c'est du pouilly, n'esl-ce pas? dit Benjamin se mettant sur son séant; tu m'en donnes la parole d honneur ? — Oui^ foi d'buissier. — Alors va percer ton qnartaut; mais je te préviens que s'il nous arrive malencontre en roule, c'est toi qui en répondras à ma chère 8<Eiir. Une lieure après, mon oncle el mon grandpère étaient sur le chemin de Moulol. Â quelque distance de la ville, ils rencontrèrent deux petits paysans dont Tun portait un lapin sous son bras et l'autre avait deux poules dans son. panier. Le premier disait à son compagnon : — Si tu veux dire à M. Cliquet que mon lapin est un lapin de garenne et que tu me l^as vn prendre au lacet, lu seras mon camarade. — Je le veux bien, répondit celui-ci> mais à condition que tu diras à madame Deby que mes poules pondent deux fois par jour et qu'elles font des œuCi gros comme des œufs de cane. — Vous êtes deux petits larrons, dit mon grand-père; je vous ferai tirer l'un de ces jours les oreilles par M. le commissaire de police. — El moi, mes amis, dit Benjamin, je vous prie d'accepter chacun cette pièce de douze deniers. Diyiiizea by Google

36 MON ONGLE BENJAMIN. — Voilà de la générosité bien placée, dit mon grand-père haussant les épaules : tu donneras sans doute du plat de ton épée au premier pauvre honnête que tu rencontreras, puisque tu prostitues la monnaie à ces vauriens. — Vauriens pour toi, Machecourt, qui ne vois que la pellicule de chaque chose ; mais pour moi ce sont deux philosophes. Ils viennent d'inventer une machine qui, bien organisée, ferait la fortune de dix honnêtes gens. — Et quelle est donc la machine, dit mon grand-père d'un air d'incrédulité, que viennent d'inventer ces deux philosophes que je rosserais d'importance, moi, si nous avions le temps de nous arrêter ? — Cette machine est simple, dit mon oncle. Nous sommes dix amis qui au lieu de nous réunir pour déjeuner, nous réunissons pour faire fortune. — Cela vaut au moins la peine de se réunir, interrompit mon grand-père. — Nous sommes, tous les dix, intelligents, nous avons le verbe haut, nous manions la parole avec la même adresse qu'un escamoteur manie ses muscades. Pour la moralité de la chose, nous sommes tous capables dans notre profession, et * les personnes de bonne volonté peuvent dire, sans trop se compromettre, que nous valons mieux que nos confrères Si

Diyilizea by v^OOgle

MON ongle' benjamin. 37 • « Nous formons^ en loui bien et loul bouêeur, une soeiété pour nous préconiser les uns les autres, pour iusufiler, pour faire mousser et bulliférer notre petit mérite. «Voilà neuf réclames vivantes qui s'insinuent partout, qui vous répètent ie lendemain, sous une autre forme, ce qu'elles vous ont dit la veille ; neuf allicties qui parleat^ qui arrêtent les passants par le bras ; neuf enseignes qui se promènent par la ville, qui discutent, qui font des dilemmes, des entbymèmes, et se moquent de vous si vous n'êtes point de leur avis. « Il résulte de là que la réputation des dix amis, qui se traînait péniblement dans Tenceintede leur petite ville, comme un avocat dans un cercle vicieux, prend tout à coup un essor étourdissant. Hier elle n'avait pas de pieds, aujourd'hui elle a des ailes. Elle se dilate comme un gaz quand on a ouvert le bocal où il était renfermé. • Elle s'épand par toute la province. Les clients arrivent ù ces gens-là de tous les points du bailliage; ils arrivent du sud et de l'aquilon, de l'aurore et du couchant, comme dans l'Apocalypse les élus arrivent à la ville de Jérusalem. Âu bout de cinq à six ans, Benjamin Rathery est à la tête d'une belle fortune qu'il dépense, avec grand fracas de verres et de bouteilles , en déjeuners et en diners; loi,.Maclicourt, lu n'es Diyiiiized by Google

38 MON ONGLE BENJAMIN. pJus porteur de coniraiiites : je l'acbète une echarge de bailli. Ta femme est couverte de soie et de dentelles comme une sainte Renne; ton aîné, qui est déjà enfant de cœur^ entre au séminaire; ton cadet, qui est malingreux et jaune comme un serin des Ganarie\$! étudie la médecine : je lui cède ma réputation et mes vieux clients, et je Pentretiens d'habiis rouges. De ton pniné nous faisons un robin. Ta fille aînée épouse un homme de plume. Nous marions la plus jeune à un gros bourgeois, et le lendemain de la noce^ nous mettons la machine au grenier. — Oui, mais ta machine a un petit défaut, elle n'est pas à l'usage des honnêtes gens. — Pourquoi cela? — Parce que l'effet en est immoral. — Pourrais^tu me prouver cela par or et par donc? * Va te promener avec tes or et tes donc. Toi qui es un savant, tu raisones avec ton esprit; moi qui suis un pauvre porteur de contraintes, je sens avec ma conscience. Je soutiens que tout homme qui acquiert sa forluiie par d'autres moyens que par son travail et ses talents^ n'en est pas légitime possesseur. — Bravo, Machecourt ! s'écria mon oncle ; tu as^ parfaitement raison. La conscience , c'est la meilleure de toutes les logiques^ et le charlata* Diyiiized by

MON ONGLE BENIAMIN. 39 nisme, sous quelque foraine qu'il se déguise, es4 toujours une escroquerie. Eh bien t brisons notre machine, et n'en parlons plus. Tout en devisant ainsi ^ ils approchaient du village (le Moulol; ils aperçurent sur le seuil d'une porte de vigne une espèce de soldat encadré profondément entre des ronces, dont les touffes brunes et rouges, meurtries par la gelée, tombaient pêle-mêle comme une chevelure en désordre* Cet homme avait sur Ja tête un morceau de chapeau à cornes sans cocarde; sa figure en ruine avait une teinte pierreuse, cette teinte dorée qu'ont les vieux monuments au soleil. Deux grandes moustaches blanches encadraient sa bouche, comme deux parenthèses. Il était couvert d'un vieil uniforme. Sur une des manches s'étendait transversalement un vieux galon effacé. L'autre manche, dépouillée de son insigne, n'offrait plus qu'un rectangle qui se distinguait du reste de l'étoffe par une laine plus neuve et d'une nuance plus foncée. Ses jambes nues, enflées par le froid, étaient rouges comme des betteraves. Il laissait tomber d'une gourde quelques gouttes d'eau-de-vie sur de vieux morceaux de pain noir ; un caniche de la grande espèce était assis devant lui sur son derrière, et suivait tous ses mouvements^ pareil à* un muet qui écoute avec ses yeux les ordres que lui donne son maître* Diyiiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

t 40 MON ONCLE BENJAMIN* Mon oncle eût plutôt passé outre devant un boucbon que devant cet homme. S'arrêlant sur le bord du cbemin : — Camarade, dit^H, voilà un mauvais dé^ jeûner ! 4'en ai fait de plus mauvais encore, mais Fontenoy et moi nous avons bon appéiit. — Qui Fonlenoyî — Mon chien^ ce caniche que vous voyez. — Diable ! voilà un beau nom pour un chien. — C'est son nom de guerre, poursuivit le sergent ; son nom de famille est Azor. — Et pourquoi l'appellez-vous Fontenoy ? Paroe qu'A ia bataille de Fontenoy il a fait un capitaine anglais prisonnier. — £hl comment donc cela ? fit mon oncle tout émerveillé. — D'une manière simple, en l'arrêtant par une des basques de son habit, jusqu^à ce que Je pusse lui mettre la main sur Tépaule ; tel qu'il est^ Fontenoy a été mis à l'ordre de l'armée, et a eu l'honneur d'être présenté à Louis XV, qui a daigni^ me dire : « Sergent Duranton, vous avez là un beau cbien t » ' — Voilà un roi bien affable pour les quadru* pèdes. Conuueat se (aU-il donc que vous ayez quitté son service ? — Parce qu'on m'a fait un passe-droit, dit le

Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

MON ONGLE 6BNJAMIN. 41 sergent,- Fœii rutilant et la narine gonflée de colère ; il y a dix ans que j'ai ces guenilles d'or sur le bras ; j'ai fait toutes les campagnes de Maurice de Saxe, et j'ai sur le corps plus de cicatrices qu'il n'en faudrait pour faire deux étals de services. Ils m'avaient promis l'épaulette; mais nommer oITîcier le fils d'un tisserand, c'eut été un scandale à faire horripiler toutes les ailes de pigeon du royaume de France et de Navarre, fis m'ont fait passer sur le corps une espèce de petit chevalier tout frais édos de sa coquiHe de page. Ça saura se faire tuer tout de même , car ils sont braves, on ne peut leur refuser cela ; mais ça ne sait pas dire : Tête... droite! Â celle parole de la théorie fortement accentuée par le sergent, le cantéhe (ourna militairement la tête à droite. — Tout beaut Fontenoy, fit sgn maître; tu oublies que nous sommes retirés du service. Et il reprit : —Je n'ai pu passer cela au roi; dès ee moment, je me suis brouillé avec lui, et je lui ai demandé mon congé, qu'il m'a gracieusement accordé. — Vous avez bien fait, brave homme, s'écrîa Benjamin en frappant sur l'épaule du vieux soldat, geste imprudent qui faillit le faire dévorer |iar le caniche. Si mon approbation peut vous être a{;réable, je vous la donne sans restriction ; les nobles Diyiiiizea by Google

42 NON ONCLE BENJAMIN. n'ont jamais nui à mon
avancement, mais cela n'empêche pas que je les aime de tout mon cœur.
— C'est une haine platonique, interrompit le grand-père. — Dis-moi
une haine philosophique, Machecoul. Que signifient ces hommes
supérieurs que fait un roi par lettres patentes, comme il fait un gabelleur et
un regrattier? « A dater d'aujourd'hui, vous reconnaîtrez le sieur tel pour un
homme supérieur. Signé Louis XYI, et plus bas Choiseul. » Oh ! que voilà
une supériorité bien établie! Un vilain est fait comte par Henri IV, parce
qu'il a servi une bonne oie à cette majesté ; un chapon avec l'oie, et il était
fait marquis; il n'eût fallu ni plus d'argent ni plus de parchemin pour cela.
Maintenant les descendants de ces hommes ont le privilège de nous
bâtonner, nous dont les ancêtres n'ont jamais eu l'occasion d'offrir à un roi
une aile de volaille! « Quelle valeur trouves-tu donc aux deux lettres que
ces gens-là mettent devant leur nom? ce de merveilleux préserve-t-il son
titulaire de la colique quand il a trop dîné, ou de l'ivresse quand il a trop
bu? « Qu'est-ce que cette grandeur qui se transmet de père en fils, comme
une bougie neuve qu'on allume à une bougie qui s'éteint? Les
champs

Digitized by

MON ONGLE BENJAMIN. 43 goons qui naissent sur >6S débris d'un cbéne mort sont-ils des chênes? « Quaud j'apprends que le roi a créé une famille noble, il mé ^semble voir un cultivateur planter dans son champ un grand niais de pavot qui infectera vingt sillons de sa graine, et ne rapportera tous les ans que quatre grandes feuilles rouges. Cependant, tant qu'il y aura des rois, il y aura des nobles. Les nobles sont, relativement à eux, les bagntelles de la porte, la parade qui donne aux badauds un avanl-goùl des magnificences du spectacle. Un roi sans noblesse, ce serait un salon sans antichambre; mais cette friandise de leur amour^propre leur coûtera cber. Il est impossible que vingt millions d'hommes consentent toujours à n'être rien dans l'Étal, pour que quelques milliers, de courtisans soient quelque chose : quiconque a semé des privilèges doit I recueillir des révolutions. — Eh ! me dites-vous, votre oncle Benjamin a dit tout cela? — Pourquoi pas? \ — Tout d'une haleine? — Sans doute. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant en cela? Mon grand -père avait un broc qui tenait une pinte et demie, et mon oncle le vidait tout d'un trait : il appelait cela faire des tirades. Diyilizùû by GoOgle

M MON ONCLE BENJAMIN. — Et ses paroles[^] comment ont-elles été conservées? — Mon grand-père les a écrites. — Il avait donc là, en plein champ, tout ce qu'il fallait pour écrire? — Quelle bêtise! un huissier* — Et le sergent a-t-il encore quelque chose à dire? — Certainement. Il faut bien qu'il parle pour que mon oncle lui réponde. Or donc, le sergent dit : — Il y a trois mois que je suis en route; je vais de ferme en ferme, et j'y reste tant qu'on veut m'y supporter. Je fais faire l'exercice aux enfants ; Je raconte nos campagnes aux hommes, et Fonlenoy amuse les femmes avec ses gambades. Je ne suis pas pressé d'arriver, car je ne sais pas trop où je vais. Ils me renvoient dans mes foyers, et je n'ai pas de foyer. Il y a longtemps que le four de mon père est défoncé, et j'ai les bras plus creux et plus rouillés que deux vieux canons de fusil. Je crois tout de même que je retournerai dans mon village. Ce n'est pas que j'espère y être mieux qu'en tout autre pays. La terre y est aussi dure qu'ailleurs, et on n'y trouve pas d'eau-de-vie dans les ornières. Mais qu'importe? j'y vais toujours ! C'est comme un caprice de malade. Je serai la garnison du pays. Digitized by Google

MOÏN ONCLE BENJAMIN. 4S S'ils ne veulent pas nourrir le vieux soMat, il faudra bien au moins qu'ils renterreul, et; ajoola-l-il, ils aoront bien ta charité d'apporter, sur ma fosse, un peu de soupe à Fonlenoy, jusqu'à ce qu'il soit mort de chagrin ; car Fontenoy ne me laissera pas en aller tout seul. Quand nous sommes seuls et qu'il me regarde, il me promet cela, ce bon Fontenoy. — Et voilà le sort qu'ils vous ont fait? répondit Benjamin. En vérité, les rois sont les plus égoïstes de tous les êtres. Si les serpents, dont nos poètes parlent si mal, avaient une littérature, ils feraient des rois le symbole de Tingratitude. Ils vous prennent un homme dans la force de la jeunesse, ils lui mettent un fusil entre les mains, un sac sur le dos, ils le marquent à la tête d'une cocarde, puis ils lui disent: «Mon confrère de Prusse a des torts envers moi, tu vas courir sus à tous ses sujets. Je les ai fait prévenir, par . mon huissier que j'appelle un héraut, que le 1»* avril prochain tu auras Phonneur de te présenter sur la frontière pour les égorger, et qu'ils eussent à se tenir prêts à te bien recevoir. Entre monarques, ce sont des égards qu'on se doit. Tu croiras peut-être au premier aspect que nos ennemis sont des hommes; mais ce ne sont pas des hommes, je t'en préviens, ce sont des Prussiens; tu les distingueras de la race lupinaire à la

TILLItR. 1. 4 Diyilizija by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

43 MON ONCLE BENJAMIN. couleur de leur uniforme. THehe de bien faire ton devoir ; car je serai là^ assis sur mn trône^ qjtti te regarderai. Si tu remp(Nrles la vietoi^ quand vous reviendrez en France, on vous amènera sous les fenêlres de mon palais ; je descendrai en grand uniforme, et je vous dirai : « Soldi^ «je suis coiUenl de vous ! » Si vous êtes cent miie hommes, tu auras pour ta. part un œ^t-millième de ces six paroles. Au cas où lu resterais sur le champ de baUiUe^ ce qui poosraÂt fort bien arriver, j'enverrai ton extrait mortuaire à ta famille^ afin qu'elle puisse te pleurer, et que les frères puissent hériter de loi. Si tu perds m bras ou une jambe, je te les payerai ce qu'ils valent ; maj^ si tu as le bonheur ou le majheur^ comme tu voudras, d'éehappep au boulet, quand tu n'auras plus la force de porter ton sac, je te donnerai ton congé, et tu îraa crever ou tu. voudras, cela ne me regardera plus. » — Voilà bien l'affaire, dit le sergent. — > C'est trd(3«mid à eux, fit Macheecourt dont l'esprit était à Corvol, et qui eut voulu y voir son beau-frère. — Macheecourt, dit Benjamia le regardant de travers, choisis mieux tes expressions ; il n'y a pas ici matière è plaisanterie» Oui, quad je vois ces soldats, qui ont fait de leur sang la gloire de leur paysi obligés, coAuae ce pauvre vieux Ci-* Diyiiized by

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

MON ONGLE BËNJAMIN. 47 eéroi»^ (le passer le reste de leur vie dans uue éehoppe de savetier, taodîs qu'on tas de pantin» accaparent tout l'argeat de Timpot^ et que des prostituées ont pour s'envelopper négligemment, le matin, des cachemires dont un seul fil vaul tous les vêtements d'une pauvfe ménagère^ je suis exaepéré contre les rois; si j'étais Dieu, je leur metrais sur le corps un uniforme de plomb, et je les condamnerais à faire mille ans de service dans la lune, avec tontes lears iniquités dans leur sac. Les empereurs seraient caporaux. Après avoir repris haleine el s'être essuyé le froni, car il suait, mon digne grand-oncle, d'émotion et de colère^ il tira mon grand-père à part el lui dit : — Si nous faisions déjeuner avec nous chez Manette ce brave homme et ce glorieux caniche? — Heim ! heim ! objecta mon grand-père. — Que diable ! répliqua Benjamin, on ne rencontre |)a& tous les jowrs un caniche qui a fait un capitaine anglais prisonnier, et tous les jours ou donne des fêtes politiques à des gens qui ne va-, lent i^s cet honorable quadrupède. ~ Mais as-tu de l'argent? dit mon grand-père; moi je a'ai qu^ne pièce de trente sous que ta sœur m'a donnée ce matin, parce que, je crois, elle n'est pas bien marquée, et elle m'a bien recommandé de lui en rapporter au moins la moitié*

Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

48 MON ONCLE BENJAMIN. — Moi, je n'ai pas le sou ; mais je suis le médecin de Manette, de inéiue qu'elle est de temps ' en temps ma cabaretière, et noas nous faisons mutuellemenl crédit. — Seulement le médecin de Manette ? — Qu'est-ce que cela te fait ? — Rien ; mais je te préviens que je ne veux pas rester plus d'une heure ehez Manette. Mon oncle déclina donc son invitation au sergent* Celui-ci accepta sans cérémonie et se plaça joyeusement entre mon oncle et mon grand-père, cequi s'appelle, en style de soldat, emboîter le pas. Un taureau qu'un paysan menait au pré venait à eux. Offusqué sans doute par ThabU rouge de Benjamin, il fondit brusquement sur lui. Mon oncle esquiva ses cornes, et comme il avait des articulations d'acier, il franchit d'un saut, sans faire plus d'effort que s'il eût exécuté un entrechat, un large fossé qui séparait la route des champs. Le taureau, qui tenait saut doute à faire une estafilade à riiabit rouge, voulut opérer comme mon oncle ; mais il tomba au milieu du fossé » « C'est bien fait, dit Benjamin, voilà 6e que c'est que de chercher querelle à ceux qui ne songent pas à toi ! » Mais le quadrupède, obstiné oonime un Russe qui mwte à l'assaut, ne se 'rebutâ pas pour ce mauvais succès ; enfonçant ' ses sabots dans la terre & moitié dégelée, il cberDiyiiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 48 cabait à grimper le talus. Mon oncle, voyant cela, tira son épieu, et tandis qu'il l'ardait, le mufle de l'ennemi, il appela le paysan, et s'écriait : — Bonhomme, arrêtez votre bête, sinon je vous prévienne que je lui passe l'épée au travers du corps ! Mais, tout en parlant ainsi, il laissa tomber son épée dans le fossé. — Ote ton habit, et jette-le-lui bien vite ! s'écria Macbecot* — Sauvez-vous dans les vignes, disait le paysan. — Gziz ! gziz ! Fontenoy, dit le sergent. Le caniche se jeta sur le taureau, et comme il savait son monde, il le mordit au jarret. La colère de l'animal se tourna alors contre le chien ; mais, tandis qu'il faisait rage de ses cornes, le paysan arriva, et parvint à passer un nœud coulant autour des jambes de derrière du taureau. Cette habile manœuvre eut un plein succès et mit fin aux hostilités. Benjamin redescendit sur la route ; il croyait que Machecourt allait se moquer de lui ; mais celui-ci était pâle comme un linge et tremblait sur ses jambes. — Allons, Machecourt, remets-toi, dit mon oncle, ou bien il faudra que je te saigne ; et toi, mon brave Fontenoy, tu as fait aujourd'hui une aussi jolie farce que celle de la Feuille intitulée Diyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

mON ONGLE BENJAMIN. la Cciombe et ia Ftmrmi. Qui diable m'aurait ditqae j'aurais jamais dei'obligation à un caniche? Moulol est caeché entre une touffe de saules et de peupliers sur la rive gauche du ruisseau du Beuvron, au pied d'une grosse colline^ dans ia* quelle mord la route de la Chapelle. Quelques maisons du village étaient déjà renionlées sur le bord du chemin, blanches et endimanchées comme . des paysannes qui vont dans un lieu fréquenté par le beau monde; de ce nombre était le cabaret de Manette. A l'aapect du bouchon qui pendait, couvert dégivre, à la lucarne du grenier, Benjamin se mit à chanter de sa voik de stentor ; Amis, il faut faire une pause. J*aperçoi8 Tombre d^un bouchon. A cette voix qu'elle connaissait bien , Manette accourut toute rouge sur le seuil de sa porte. MaMtte était une paysanne vraiment fort jolie, potelée, maflue, toute blanche, mais peut-être un peu trop rose ; votts eusstee dit de ses joues une flaque de lait sur laquelle on eût fait ioniber quelques gouttes de vin. * — Messieurs , dit Benjamin , permettea^moi avant tout d'embrasser notre jolie cabaretière comme arrhes du bon déjeuner qu'elle va nous ^ préparer de suite. ~- Oui-da t M. flatbery, fit Manette se reje* Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate

MON ONGLIÉ BENJAMIN. 51 tant en arrière, vous n'êtes pas fait pour les paysannes, wus; allez donc Mibraaaer mademoiselle Mioxtt. — Il paraît, pensa mon oncle^e que le bruit de mon mariage est d^eà répandu «dans le pays. Ce ne peut être que M. Miiixil qui en ait parlé; donc il tient à m'avoir poar «endre; donc, s'il ne . reçoit pas aujoQrd⁰ai ma visite, ce ne serait pas une raison pour que la négociation fût rompue. Manette, 4enta«t-U, il ne s'agit pas ici de mademoiselle Minxit ; avez-vous du poisson? — poisson 9 fit Manette , il y eu a dans le vivier de M. Miiixii. — Je vous le répèle. Manette, dit Benjamin, avez-vous du poisson? Faites attention à ce que vous allez nie répondre. — £b bien i dit Manette, mon mari est allé i la pèche, et il reviendra bmntôl. — Bientôt n'est pas notre affaire ; mettez-nous sur le grtl autant de tranches de jambon qvfil y en pourra tenir, et faites-nous une omelette de tous les œufs qui sont dans votre poulailler. Le d^eeuner fut bientôt prêt; pendant qfue l'omelette allait, venait et sautait dans la poêle, le jambon grillait. Or, l'omelette fut pres^eote aussitôt expédiée que servie. On en vint au jambon ; mon grand-père manfeait par devoir, parée qtt'il faut que Fhomme Diyiiiized by Google

m MON ONCLE BENJAMIN. maoge pour se faire du sang, et qu'il ait du sang pour faire des commandements ; Benjamin mangeait pour s'amuser ; mais le sergent mangeait comme nn homme qui ne s'est mis à table que pour cela, et il ne sonnait mot. A table, Benjamin était un grand bomme ; mais son noble estomac n'était pas exempt de jalousie, passion basse qui ternit les plus brillantes qualités. Il regardait faire le sergent de l'air de dépit d'un homme surpassé, comme César eût regardé, du haut duCapitole, Bonaparte gagnant la bataille de Marengo. Après avoir contemplé quelque temps son homme en silence, il jugea à propos de lui adresser ces paroles : — Boire et manger sont deux êtres qui se ressemblent : au premier aspect, vous les prendriez pour deux cousins germains. Mais boire est autant au-dessus de manger que l'aigle qui s'abat snr la pointe des rochers est an-dessus dn corbeau qui perche sur la cime des arbres. Manger est un . besoin de l'estomac ; boire est un besoin de l'âme. Manger n'est qu'un vulgaire artisan, tandis que boire est un artiste. Boire inspire de riantes idées aux poètes , de nobles pensées aux philosophes , ' des sons mélodieux aux musiciens; manger ne leur donne que des indigestions. Or, je me flatte, sergent, que je boirais bien autant que vous, je Diyiiiized by

MON ONCLE BENJAMIN. 83 crois niëuie que je boirais iiiieux ; mais pour iiiauger^ je ne sais auprès de vous qu'une mazette. Vous tiendriez tête à Ârthus en pèrsonne : je crois même que, sur un dindon» vous seriez dans le cas de lui rendre ane aile. — C'est, répondit le sergent, que je mange pour hier, aujourd'iiui et demain. — Permettez^moi donc de vous servir, ponr après-demain, celte dernière tranche de jambon. — Grand merci, dit le sergent, il y a une fin à tout. — Êh bien ! le Créateur, qui a fait les soldats pour passer subitement de l'extrême abondance à Textrême disette, leur a donné, comme au chameau, deux estomacs ; leur second estomac, c'est leur sac. Mettez donc dans voire sac ce jambon dont Macbecourt ni moi ne voulons plus. — Non, dit te soldat, je n'ai pas besoin de faire de magasins, moi : les vivres viennent toujours assez ; permettez-moi d'offrir ce jambon à Fontenoy ; nous sommes dans l'habitude de tout partager ensemble, les jours de noce comme les Jours de jeune. En ce moment, le mari de Manette entra avec un grosse anguille dans son sac. — Machecourt, dit Benjamin, il est midi, voilà l'beure de diner, si nou3 dînions avec cette anguille? Diyilizûû by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

84 MON ONCLE BENJAMIN. — C'est ben de partir, dit Maebecourt, et nous dincrotis chez M. Miuxit. — £1 vous, sergent, si nous n'angoissons cette anguille? — Moi, dit le sergent, je ne suis pas pressé d'arriver; comme je ne vais pas plus l'été qu'ailleurs, tous les soirs je suis rendu à mon gîte. — Très4>ieii parlé 1 et le respectable eaniebe, quelle est son opinion à cet égard? Le caniche regarda Benjamin, et remua deux ou trois fois la queue. — Bien ! qui ne dit mot consent : ainsi, Mâhecourt, nous voilà trois contre toi, il faut que tu te rendes à l'opinion de la majorité. La majorité, vois-tu, mon ami, c'est plus fort que tout le monde, cela. Mets dix phtio»)pbés d'un côté et onze imbéciles de l'autre, les imbéciles remporteront. — L^anguille est en effet fort belle, dit mon grand-père, et si Manette a un peu de lard frais, elle en fera une excellente matelote. Mais, diable ! est-ce mon exploit ! il faut bien que le service du roi se fasse. — Fais bien attention à ceci, dit Benjamin, il faudra indubitablement que quelqu'un me prête son bras pour me reconduire à Ciamcy ; si tu l'affranchissais de ce pieux devoir, je ne le lierais, j'en drai plus pour mon beau-frère. Diyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

MON ONGLE BENJAMIN. Or, comme Machecourt tenait beaucoup à être le beau-frère de Beojamio^ il resta. L'anguille étant prête, on se remit à table. Le matelot de Maoelte était un chef-d'œuvre; le sergent ne se lassait pas de l'admirer. Mais les chefs-d'œuvre de cuisinier sont œuvres éphémères ; on leur donne à peine le temps de refroidir. Il n'y a qu'une chose dans les arts qu'on puisse comparer aux produits culinaires : ce sont les produits du journalisme ; et encore, un ragoût peut se réchauffer, une terrine de foies gras peut exister un mois entier, un jambon peut revoir autour de lui ses admirateurs ; mais un article de journal n'a pas de lendemain. On n'en est pas à la fin qu'on a oublié le commencement; et, quand on rapareouruyon le jette sur son bureau, comme on jette sa serviette sur la table quand on a dîné. Cependant Taiguille du coucou allait toujours pendant que mon oncle philosophait. Benjamin ne s'aperçut qu'il faisait nuit que quand Manette vint allumer une chandelle allumée sur la table. Alors, sans attendre les observations de Machecourt, qui du reste était peu capable de faire observer quelque chose, il déclara que c'en était assez comme cela pour un jour, et qu'il fallait retourner à Clamecy. Le sergent et mon grand-père sortirent les premiers.

Digitized by Google

* 56 MON ONGLE BENJAMIN. miera. Manette arrêta mon oncle sur le seuil de la porte. — M. Ratbery, lui dit*elle, voilà. — Qu'est-ce que ce griffonnage ? dit mon oncle. < Le 10 août, trois bouteilles de vin et un fro« mage à la crème; le i^' septembre, avec M. Page, neuf bouteilles et un plat de poisson. » Dieu aie pardonne, je crois que c'est uo mémoire 1 7- Sans doute, dit Maiietle; je vois bien qu'il est temps de régler nos comptes, et j'espère que vous m'enverrez le vôtre ces jours-ei. — Moi, Manette, je n'ai pas de compte à vous faire. Belle corvée, ma foi, que de toucher le bras blanc et potelé d'une jdie femme comme vous réles! — Vous dites cela pour vous moquer de moi, M. Ralhery, fit Manette tressaillant d'aise. — Je le dis parce que c'est vrai, parce que je le pense, répondit mon oncle. Pour ton mémoire, ma pauvre Manetle, il arrive dans un moment fatal : je suis obligé de te déclarer que je n'ai pas un petit écu à l'heure qu'il est ; mais, liens, voilà ma montre, tu la garderas jusqu'à ce que je t'aie remboursée. Ça se trouve on ne -peut mieux, elle ne va plus depuis hier. Manette se mit à pleurer et déchira la mē*^ moire. Mon oncle l'embrassa sur la joue, sur le front, sur ien yeux, partout où il put la reucoutw.. Diyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

MON ONGLÈ BENJAMIN. 57 — Beijjamio^ lui dit Mauelle se penchant vers son oreille, si vous avez besoin d'argent, ditesle-moi. — jNon I non ! Manette, répondit vivement mon oncle, je n'ai pas besoin de ion argent. Diable! ceci deviendrait grave. Te faire payer le bonheur que tu me donnes! mais ce serait une indignité. Et il embrassa Manetle comme la première fois. — Ouais! ne vous gênez pas, M. Ratherj, il Jean-Pierre qui entrait. — Tiens ! lu étais là, toi, Jean-Pierre ? Est-ce que tu serais jatoux, par hasard? Je te préviens que j'ai une aversion profonde pour les jaloux. — Mais il me semble que j en ai bien le droil, d'être jaloux. • — Imbécile 1 lu prends toujours les choses à l'envers. Ces messieurs m'ont chargé de témoigner à ta femme leur satisfaction pour rexcellenie matelote qu'elle nous a faite, et je m'acquittais de la commission. — Vous aviez un bon moyen, ce me semble, de témoigner votre satisfaction à Manetle, c'était de la payer, entendez-vous? — D'abord, Jean-Pierre, nous n'avons pas alTaire à loi : c'est Manetle qoi est ici la cabaretière; quant à te payer, sois tranquille, e est moi qui me charge de l'écot : tttsais qu'il n'y a rien à perdre avec moi j cl d'ailleurs si lu as peur Diyilizùû by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

88 MON ONCLE BENJAMIN. d'attendre trop longtemps, je vais le passer de «ttile mon épée m travers 4n corps* Cela te convient-il , Jean-Pierre? Et en disant cela il sortit. ' Benjamin jusqu'alors n'avait été que surexcité, il renfermait tous les éléments de Tivresse sans être encore ivre. Mais en sortantdu cabaret de Manette, le froid le saisit au cerveau et aux jambes — Holà t eh ! Machecourt, où es-tu ? — Me voici qui te tiens par te revers de ton habit. — Tu me tiens, c'est bien, ça me fait honneur ; c'est une tlallerie que tu m'adresses. Tu veux me dire que je suis en état de soutenir mon hypostase et la tienne. Dans un auU'e temps, Dui; mais maintenant je suis faible comme le vulgaire des hommes quand il a diné trop longtemps. Je t'ai retenu ton bras; je te somme de venir me l'offrir. — Dans un autre temps, oui, dit Macbeeourt ; mais il y a une difficulté, c'est que je ne puis marcher moi-même. — A lors ^ tu as forfait à l'honneur, tu as man* gué au plus sacré des devoirs ; je t'avais retenu ion bras, tu devais te ménager pwr nous deux; mais je te pardonne ta faiblesse. Homo sum.;* . c'e\$t-à--dire, je te la pardonne à une condition ; c'est que tu vas m'aller chercher de suite le

* Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.06% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 59 garde champêtre et deux paysans
porlaiH des flambeaux fùuf me recomtoire à Ctameey. Ta prendras un bras
de l'officier rural et raoi l'autre. — Alais il est maoehol, rof&cier riural, dil
mon grand-père. Alors, le bras valide ni'apparlienf ; tout ce que je puis faire
pour toî, c'est de te permettre (te te tenir à ma queue, et tu prendras garde de
défaire le ruban* Si cela t arrange mieux, nHmte sur le dÿs ctu caniche. —
Messieurs, dil le sergent, pourquoi chercher si loin ce qui est toui près de
vous? moi j'ai deux bons bras que le boulei a heureusement épargnés, je les
mets à votre disposition. — Yotts êtes un brave homme, sergent, dit mon
oncle prenant le bras droit du vieux soldat. — Un exiêUent homme^ dit
mon granil-père prenant le bras gauche. — Je me charge de votre avenir,
sergent. — Et moi aussi, sav^eot, je m^en charge, quoique, à vrai dire, toute
charge dans ce raomeBt-ci,.« . — Je vous appr^rai à arracher les dents,
sergent. — Et moi, Mtgniy j'enseigoerai à votre caniche à être garnisaire. —
Dans trois mois, vous serez dans le cas de courir les foires* Diyilizoa by

60 MON ONCLE BÉNJÂMIN. — Dans trois mois, voire caniche, s'il se confit bien, pourra gagner une livre sous par jour. — Ed attendant, j'offre un gîte au sergent à la maison. Tu ne me désapprouveras pas n'est-ce pas, Machecourt? — Pas précisément, mais j'ai grand-peur que ta chère sœur ne te désavoue. — Ah ça, messieurs, dit le sergent, entendons-nous, ne m'exposez pas à recevoir un affront ; car, je vous en préviens, il faudrait que l'un ou l'autre m'en fit compte. — Soyez tranquille, sergent, dit mon oncle ; et, si le cas échéait, ce serait à moi que vous vous adresseriez ; car, pour Machecourt, il ne sait se battre que quand son adversaire lui cède la lame de son épée et garde le fourreau. Tout en philosophant ainsi, ils arrivèrent à la porte de la maison. Mon grand-père ne se souciait pas d'entrer le premier, et mon oncle ne voulait entrer que le second. Pour arranger la chose, ils entrèrent tous deux ensemble, s'entrechoquant comme deux gourdes qu'on porte au bout d'un bâton. Le sergent et le caniche, dont l'intrusion fit gronder la chatte comme une ligresse royale, tenaient l'arrière-garde. — Ma chère sœur, dit Benjamin, j'ai l'honneur de vous présenter un élève en chirurgie et un... Digitized by

MON ONCLE BENJAMIN. 6f — Benjamin s'apprête à te dire des Ijétises, interrompit mon grand-père : ne l'écoute pas. Monsieur est un soldat qu'on nous envoie en logement[^] et que nous avons rencontré à la porte. Ma grand'mère était bonne femme y mats un peu harpie; elle croyait que de crier bien fort ça la grandissait. Elle avait ia meilleure envie - du monde de se mettre en colère, et elle en avait d'autant plus envie qu'elle en avait le droit. Mais elle se piquait de savoir-vivre , attendu qu'elle descendait d'un robin ; [^]a prés[^]iee d'un étranger ia contint. Elle offrit à souper au sergent. Celui-ci ayant refusé, et pour cause, elle le lit conduire par un de ses enfants an cabaret voisin , avec recommandation de lui donner à déjeuner le lendemain avant qu'il se remit en route. Mon grand-père pliait toujours comme un jonc, le brave homme, l'homme paisible qu'il était, quand s'élevait une bourrasque conjugale. Ce qui peut, jusqu'à un certain point, excuser en lui cette faiblesse 3 c'est qu'il avait toujours tort. Il avait bien vu l'orage s'amasser sur le front plissé de sa femme ; aussi le sergent était encore sur le seuil de la porte, que déjà il avait gagné son lit oii il s'introduisit de son mieux. Pour Diyiiiizea by Google

62' MON ONCLE BENJAMIN. Benjamin, il était incapable d'une telle lâcheté. Un sermon en cinq points, comme une partie d'écarté, ne Teût pas fait coucher une minute avant son heure. Il voulait bien que sa sœur le grondât, mais il ne consentait pas à la craindre* Il attendait la tempête qtfi allait éclater avec l'indifférence d'un écueil, les deux mains dans ses poches , le dos appuyé contre le manteau de ia dieminée et ehantonnant entre ses lèvres : Malbrougl) sVn va-t-en guerre Mironton, mironton, mirontaine ! Malbrough s en Va-t-^en guerre, Savoir s^il reviendra. Ma grand'mère eut à peine éconduitle sergent, qu'impatiente d'en venir aux mains, elle vint se placer en face de Benjamin. — £h bien! Benjamin, es-tu content de ta journée? te trouves-tu bien comme eelat faut-il que je l'aille tirer une bouteille de vin blane? — Merci , chère sœur. Gomme vous le dites très-élégamment, ma journée est finie. — Belle journée en effet; il en faudrait beaucoup comme celle-là pour payer tes dettes. Te reste-t-il au moins assez de raison pour me dire comment vous a reçus M. Minxit? — Mironton^ mironton, mirontaine, chère sœur, fit Benjamin* Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 65 " Âb! mirontm, mironton y mironlaine y s"é^ cria ma grand'mère, attends ! je vais l'en donner^ moi, du mironton, mirontaine. Et elle s'empara des pincettes. Mon oncle reaula de^ trois pas et lira son épée. — Obère sœur, dit^il en se mettant en garde, je vous rends responsable de tout le sang qui va être répandu ici. Mais ma grand'mère, quoiqu'elle descendît d'un robin^ n'avait pas peur d'une épée; elle porta à son frère un coup de pincettes qui l'atleigiil au pouce et lui fil lâcher sa lame. Benjamin tournait autour de la chambre, serrant son pouce blessé de sa main gauche. Pour mon grandpère, ([uoiqu'il fût bon entre les meilleurs, il étouffait de rire sous ses draps. Il ne put s'empêcher de dire à mon oncle : — Éb bien! comment trouves4u cette botte-là? ' Cette fois lu avais bien le fourreau el la lame : tu ne peux pas dire que les armes n'étaient pas égales. — Hélas ! non, Machecourl, elles ne Télaient pas, il aurait fallu pour cela que j'eusse la pelle. C'èstrégal, ta femme, car je ne pois plus dire nia chère sœur, mérite de porter, au lieu d'une quenouille, une paire de pincettes au côté. Avec une paire de pincettes elle Kagnerail des halailles. Je suis vaincu, j'en conviens, et je dois subir la loi Diyilizija by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

iMON ONCLE BENJAMIN. du vainqueur. Eh bien ! noD^ nous ne sommes pas allés jusqu'à Corvol ; nous nous sommes arrêtés chez Manette. ~ Toujours ûbez Manelte, une femme mariée! Tu n'as pas honte ^ Benjamin > d'une telle conduite? — Honte 1 et pourquoi, chère sœur? Du mo-moment qu'une cabarelière est mariée, est-ce qu*on ne peut plus déjeuner chez elle? Ce n'est pas là ma manière de voir^ moi : pour un vrai philosophe, un bouchon n a pas de sexe, n'est-ce pas, Macheecourt? — Que je la rencontre au marché, ta Manette, je la traiterai, la péronnelle qu'elle est, comme elle le mérite! Ciière sœur, quand vous rencontrerez Manette au marché , achetez-lui des fromages à la crème tant que vous voudrez; mais sî vous IMnsultez... — Eh bien ! si je l'insultais, que me ferais-tu? ~- Je vous quitterais, je passerais aux îles, et j'emmènerais Machecourt, je vous en préviens. Ma grand'mère comprit que tous ses emportements n'aboutiraient à rien , et elle prit de suite son parti, — Tu vas faire comme cet ivrogne qui est dans son lit, dit-elle ; tu as aussi besoin que lui de te coucher. Mais demain, c*est moi qui te conDiyilizea by v^OOgle

MON ONGLE BENJAMIN. 65 (luirai chez M. Miuxit^ et nous
verrous si lu l'arrêteras en route. ~ Miranion, mirantofiy miraniainef faisait
Benjamin en allant se coucher. I^idée de la démarche qu'il devait faire le
lendemain agitait k sommeil ordinairement si paisible^ si compacte et si
deuse de mon oncle ; il rêvait tout haut, et voici ce qu'il disait : — Vous
dites, sergent, que vous avez dioé comme un roi. Ce n'est pas cela le mot,
c'est une liloleque vous faites. Vous avez diné mieux qu'un empereur. Les
rois et les empereurs, malgré toute leur puissance, ne peuvent faire un extra,
et vous en avez fait un. Voyez-vous, sergent, tout est relâtif. Cette matelote
ne vaut certainement pas un perdreau truffé. Cependant elle a chatouillé
plus agréablement vos houppes nerveuses qu'un perdreau truffé* ne
chatouillerait celles du roi : pourquoi cela? parce que le palais de. Sa
Majesté est blasé sur les truffes, tandis que le vôtre n'a pas Thabitude des
matelotes. a Tout mal ici-has se compense par un bien, et tout bien qui
s'étale est atténué par un mal qu'on ne voit pas. Dieu a mille moyens de
faire deî^compensations ; s'il a donné à l'un de bons dîners, k l'autre il
donne un ped plus d'appétit, et cela.^ rétablit l'équilibre. Au riche il a donné
la crainte ^ de perdre, le souci de conserver, et au gueux Diyiiizea by
Google

66 MON ONCLE BENJAMIN. rinsouciance. En nous envoyant dans ce lieu d'exil il nous a fait à tous un bagage à peu près égal de niisère et de bien-être ; s'il eu était autrement, il ne serait pas juste^ car tons les hommes soni ses enfants. » ^ A ces mots, mon oncle se réveilla. Comment luon oncle fut pris pour le Juif-Errant, et ce <iu'il en avint. Cependant ma grand'mère avait mis sa robe de ^o\ e gorge-pigeon , qu'elle ne tirait de son ar- ^ moire que le jour des quatre fêtes solennelles de l'année : elle avait attaché sur son bonnet rond, en guise de bandeau^ le plus beau de ses rubans, un ruban rouge-cerise qui était large comme la main et au delà; elle avait apprêté son mantelet djB taffetas noir bordé d*une dentelle de même couleur, et elle avait liré de son étui son manchon neuf de poil de loup-cervier, cadeau que Benjamin lui avait fait le jour de sa fote et qu'il devait encore au fournisseur. Quand elle fut ainsi attifée, elle ordonna à un de ses enfants d'aller quérir l'âne de M. Durand, un beau bourriquet Diyiiized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. 67 qui, à la dernière foire de Billy, avait coulé trois pisloles et se louait Ireule-six deniers de plus que le vulgaire des âues. Puis elle appela Benjamin. Quand celui-ci descendis l aiie de M. Durand, ayaul aux flancs ses deux paniers au nailieu desquels s'enflait un gros oreiller bien blanc, était allaclié devant la porte et mangeait sa provende de son qu'on Jui avait servie dans une corbeille sur une chaise. Benjamin s'inquiéla d'abord siMachecourl était là, pour boire un verre de vin blanc avec lui. Sa sœur lui ayant dit qu'il était sorti : — J'espère au moins, ajouta-t-il, ma bonne sœur, que vous me ferez l'amitié de prendre un petit verre de ratafia avec moi. Car Festomac de mon oncle savait se mettre à la portée de tous les estomacs. Ma grand'mère n'avait aucune répugnance pour le ratafia, au contraire ; ell^ agréa la proposition de Benjamin et lui permit d'aller quérir la carafe. Enfin, après avoir bien recommandé à mon père, qui était Tainé, de ne pas battre ses frères, à Prémoius,qui était indisposé^ de demander quftid il aurait certains besoins, et avoir donné sa tâche de tricot à la Surgie, elle monta sur son bourriquet. Vive la terre et le soleil t les voisines s'étaient mises sur leur porte pour la voir partir ; car, à

Diyiiiized by Google

68 MON ONCLE BENJAMIN. cette époque, voir une femme de la classe moyenne parée un autre jour que le dimanche, c'était un événement dont chacun des regardants cherchait à pénétrer les causes, et sur lequel il était aussi curieux de se renseigner. Benjamin, bien rasé et surabondamment poudré, rouge d'ailleurs comme un pavot qui s'étale au soleil du matin après une nuit d'orage, allait à l'arrière, lâchant de temps en temps par un bout de poitrine un vigoureux aïe et piquant le bourriquet de la pointe de sa rapière. L'âne de M. Durand, poussé l'épée dans les reins par mon oncle, allait très-bien, il allait trop bien même au gré de ma grand'mère, qui montait et descendait sur son oreiller comme un volant sur une raquette. Mais, à quelque distance de l'endroit où le chemin de Moulot se sépare de la route de la Chapelle pour se rendre à son humble destination, elle s'aperçut que l'allure de son âne s'assoupissait comme un jet de métal ardent qui s'épaissit et devient plus lent à mesure qu'il s'éloigne du fourneau; son grelot, qui jusque-là avait jeté un drelm dindin si âpre si énergiquement accentué, ne poussait plus que des soupirs entrecoupés, pareils à une voix qui agonise. Ma grand'mère retourna la tête pour en révéler à Benjamin ; mais celui-ci avait disparu, fondu comme une boule de cire, escamoté et perdu.

Digitalized by Google

MON ONCLE BfNi AMIN. 69 comine un moucheron dans l'espace; personue ne pouvait lui en donner des nouvelles. Vous devec vous faire une idée du dépit que fil éprouver à ma grand'mère la disparition subite de Benjamin t Eilc se dit qu'il ne niéritail pas la peine ({u on prenait pour son bonheur ; que son insouciance émit incurable ; que toujours il y croupirait ; que c'était un marais aux eaux duquel on ne pouvait donner un cours* Elle eut un moment envie de . rabandonner à sa destinée, et même de ne plus lui plisser ses chemises; mais son caractère de reine l'emporta : elle avait commencé, il fallaU qu'elle finît. Elle jura de retrouver Benjamin, et de le conduire chez M. Minxit, dut-elle l'attacher à la queue de son âne. C'est par cette fermeté de résolution qu'on uiène à leur hn les grandes entreprises. Un petit paysan, qui gardait ses moulons à rembranchement des deux chemins, lui dit que Phomme rouge qu'elle avait perdu était descendu, il y avait à peu près un quart d'heure, vers le village. Ma grand'mère poussa son âne dans cette direction, et tel était l'ascendant que lui donnait son indignation sur ce quadrupède, qu il se mit à trotter de lui-même par pure déférence pour le cavalier, et comme s'il eut voulu rendre hommage à son grand caractère* Le village de Moulot avait un air de mouve<Diyilizoa by CjOO^IC

70 MON ONCLE BENJAMIN. ment tout à fait iniisilé; les Moulotats[^] ordinalrenieil si rassis et au cerveau desquels il n'y a jamais plus de fermentation que dans un fromage à la trènie, seniblaient tous avoir le transport. Les paysans descendaient en toute hâte des coteaux voisins; les femmes et les enfants couraient en s'appelant les uns les autres ; tous les rouets étaient délaissés et toutes les quenouilles cliôniaient. Ma grand'mère s'informa de la cause de ce mouvement; on lui dit que c'était le JuifErrant qui Tenait d'arriver à Moulot et qui déjeunait sur la place; Elle comprit aussitôt que ce prétendu Juif-Errant n'était autre que Benjamin[^] et, en effet, elle ne larda pas à Tapereevolr du hâutde son âne au milieu d'un cercle de badauds. Au-dessus de ce ruban mouvant de têtes noires et blanches, le pignon de son tricorne s'élevait avec une grande maj[^]slé[^] comme la Uèche ardoisée d'une église au milieu des toits moussus d'un village. On lui avait dressé sur la place même une petite table où il s'était fait servir une (lemi-bouteille et un petit pain, et devant laquelle il allait et venait avec la gravité d'un grand sacrificateur, tantôt avalant une gorgée de vin blanc, tantôt rompant un morceau de son petit pain. Ma grand'mère poussa son âne au milieu de la foule et se trouva bientôt au premier rang. Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 71 V Mon oncle fait un miracle. — Je voudrais bien savoir[^] disait une jeune Moulotale avec sa plus belle révérence, la révérence (|u'eile faisait au bailli quaud[^] allant lui porter de la crème, elle le rencontrait sur son passage, si ce que dit la vieille Goton est la pure vérité : elle prétend que vous faites des miracles. — Sans doute[^] répondit mon oncle, quand il ne sont pas trop difflSciles. — En ce cas, pourriez-vous guérir par miracle mon père qui est malade, depuis ce matin, d'une maladie que personne ne connaît? — Pourquoi pas? dit mon oncle. Mais, avant tout, la belle enfant, il faut que vous me pernielliez de vous embrasser; sans cela le miracle ne vaudrait rien. Et i! embrassa, en effet, la jeune Moulotale sur les deux joues, le damné pécheur qu'il était. — Tiens I s'exclama derrière lui une voix qu'il reconnut bien, esl-ce que le Juif-Errant embrasse les femmes? Il se retourna et aperçut Manette. Diyiiized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. — Sans doute, ma belle dame ; Dieu
iii^a permis d'en embrasser irois par an : voilà la seconde que j'embrasse
celte année, et si vous le voulez, vous serez la troisième. L'idée de faire un
miracle enflammait i'am^ bUiôn de Benjamin. Se faire passer pour le
JuifErrant, même à Moulot, c'était beaucoup, c'était immense, c'était de quoi
rendre jaloux tous les beaux esprits de Clamecy. Il prenait de suite rang
parmi les mystificateurs illustres, et l'avocat Page n'oserait plus lui parler si
souvent de son lièvre changé en lapin. Qui oseiait se comparer, pour
l'audace et les ressources de rimagination, à BenjaminRalhery, quand il
aurait fait un miracle? Ehî qui sait? peut-être la génération future
prendraitelle la chose au sérieux. S'il allait être canonisé t si l'on faisait de
sa personne un gros saint de bois rouge! si on lui donnait un oflice, une
niche,, une place dans l'almanach, un Ora pro nobis dans les litanies! s'il
devenait le patron d'une bonne paroisse ! si tous les ans on lui souhaitait >
sa fête avec de l'encens, qu'on le couronnât de fleurs, qu'on le décorât de
rubans, qu'on lui mit ^ un i^âtsin mfiir entre les mains ! si on enchâssait sou
liabit rouge dans un reliquaire! sMl avait un marguillier pour le
débarbouiller toutes les se- , maines! s'il guérissait de la peste ou de la rage!
. Mais le tout était de le mener à bien, ce miracle. Diyiiiized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. 73 Encore, s'il en "avait vu faire
(l'iiel(l'ues-uns ! Mais comment s'y prendrait-il? Et s'il échouait, il serait
honni, bafoué, vilipendé, peut-être battu; il perdrait toute la gloire de la
myslilication qu'il avait si bien commencée... Ah! bas! dit mon oncle en se
versant un grand verre de vin pour s'inspirer, la Providence y pourvoira :
Audaces fartuna juvai ; et, d'ailleurs, tout miracle de* mandé, c'est un
miracle à moitié fait. Il suivit donc la jeune paysanne, traivant à sa suite,
comme une comète, une longue queue de Moulotats; étant entré dans la
maison, il vil sur son grabat un paysan qui avait la bouche de travers, et
semblait vouloir manger son oreille; il demanda comment cet accident lui
était survenu, . si ce n'était pas à la suite d'un bâillement ou d'un éclat de
rire. — Ça lui est arrivé ce matin en déjeunant, répondit sa femme, comme
il voulait casser une noix entre ses dents. ^ Très-bien , dit mon oncle dont la
figure s'illumina, et avez-vous appelé quelqu'un? Nous avons envoyé
chercher M. Arnout, qui a délaré que c'était une attaque de paralysie. ~ On
ne peut mieux. Je vois que le docteur Arnout connaît la paralysie comme s'il
l'avait inventée; et que vous a-t-il ordonné? Diyiiiizea by Google

74 MON ONCLE BENJAMIN. — Cette drogue qui est là dans cette fiole. Mon oncle, ayant examiné la drogue, reconnut que c'était de l'énicUque, et jeta la fiole par la rue. Son assurance prodjuisit un excellent effet. — Je vois bien, M. le Juif, dit la bonne femme, que vous êtes capable de faire le miracle que nous demandons. — Des miracles comme celui-là, répondit Benjamin, j'en ferais ce«t par jour si j'en ^is • fourni. Il se fit apporter une cuiller de fer, et en enveloppa Textréroité de plusieurs bandes de linge fin; il introduisit cet instrument improvisé dans la bouche du patient, souleva la mâchoire supérieure qui avait enjambé sur la mâchoire inférieure, et la remit eu son lieu et place ; car ce Mottlotat n'avait pour toute maladie que la mâchoire détraquée, ce que mon oncle, avec son coup d'œil gris qui s'enfonçait comme un clou dans chaque chose, avait reconnu de suite. Le paralysé du matin déclara qu'il était complètement guéri, et il se mit i manger comme un forcené, d'une soupe aux choux préparée pour le diner de la famille. Le bruit se répandit dans la foule, avec la ra* pidité de l'éclair, que le père Pinlot mangeait la soufie aux choux. Les malades et tous ceux dont la nature avait un tant soit peu altéré les formas Diyiiized by

MON ONGLE BÉNJAMIN. 7S imploraient la proleUon de mon oncie. La uière Pinloi, toute fière de ce que le miracle avait eu lieu dans sa famille, présenta à mon oncle, pour raplanir» un de ses cousins qui avait l'épaule gauche comme un jambon; mais mon oncle, qui ne voulait plus compromettre sa réputation, lui répondit que tout ce qu'il pouvait c'était de faire passer la bosse de l'épaule gauche dans l'épaule droite; que, du reste, c'était un miracle fort douloureux, et que sur dix bossus de l'espèce commune, il s'en trouvait à peine deux qui eussent la force de le supporter. Alois il déclara aux babilanïs de Moulol qu'il était désolé de ne pouvoir rester plus.longtemps avec eux, et il alla rejoindre S0 sœur qui se chauffait les pieds dans le cabaret de la place et avait eu le temps de faire manger un pieotin à sa bourrique. Mon oncle et ma grand'mère eurent la plus grande peine du monde à se débarrasser de la fbule, et on sonna la cloche tant qu'on put les apercevoir sur la route. Ma grand'mère ne gronda pas Benjamin ; elle était^ au demeurant, plus satisfaite que contrariée : la manière dont Benjamin s'était tiré de cette épreuve difficile flattait son orgueil de sœur, et elle se disait qu'un homme comme Benjamin valait bien mademoiselle Minxit, n^émc avec deuxou trois mille francs de i^nte par-dessus le marché.

Diyiiiized by Google

76 MON ONCLE BENJAMIN. Le sipalement du Juif^Errant était déjà arrivé à la Chapelle. Quand ils entrèrent dans le bourg, les femmes se tenaient agenouillées à la porte de leurs maisons, et Benjamin, qui savait tout faire, les bénissait. VI M. Minzît. # M. Minoxit accueillit très-bien mon oncle et ma grand'mère. M. Minoxit était médecin je ne sais. pourquoi. U n'avait pas, lui, passé sa belle jeunesse dans la société des cadavres. La médecine lui était poussée un beau jour dans la tête comme un champignon : s'il savait la médecine, c'est qu'il Tavait inventée. Ses parents n'avaient jamais songé à lui faire faire ses humanités; il ne savait que le latin de ses bocciaux , et encore , s'il s'en fut rapporté à l'étiquette, il aurait souvent donné du persil pour de la ciguë. Il avait une très-belle bibliothèque, mais il ne mettait jamais le nez dans ses livres. Il disait que depuis que ses bouquins avaient été écrits, le tempérament de l'homme avait changé. Aucuns même prétendaient que .tous ces précieux ouvrages n'étaient Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 25.95% accurate

MON ONCLE BÉNJAMIN. copie les apparences de livres figurés avec du carton, sur le dos d'eux il avait fait graver, en lettres d'or les noms célèbres dans la littérature. Ce qui les confirmait dans cette opinion, c'est que toutes les fois qu'on demandait à M. Minxit de voir sa bibliothèque, il en avait perdu la clef. M. Minxit était, du reste, un homme d'esprit et il était doué d'une bonne dose d'intelligence et, à défaut de science imprimée, il avait beaucoup de savoir des choses de la vie. Comme il ne savait rien, il comprit que pour réussir il fallait persuader à la multitude qu'il en savait plus que ses confrères, et il s'adonna à la «nation» des urines. Après vingt ans d'étude dans cette science, il était parvenu à distinguer celles qui étaient troubles des celles qui étaient limpides, ce qui ne l'empêchait (M. Minxit) de dire à tout venant qu'il reconnaît un grand homme, un roi, un ministre, à son urine. Comme il n'y avait ni rois, ni ministres, ni grands hommes dans les environs, il ne craignait pas qu'on le prit au mot. M. Minxit avait le geste incisif. Il parlait haut, avec une certaine assurance et sans s'arrêter; il devinait les mots qui devaient faire effet sur les paysans, et savait les mettre en saillie dans ses phrases. Il avait le talent d'en imposer à la foule, tant qu'il insistait dans un je ne sais quoi insaisissable/ qu'il est impossible de décrire, d'enseigner ou de contester. I. 0 Digitized by Google

78 MON ONCLE BENJAMIN. faire; talent inexplicable qui, chez le simple opé* rateur, fait tomber des averses de gros sous daiis sa caisse ; qui , chez le grand homme^ gagne des batailles et fonde des empires; talent qui, à plusieurs^ a tenu lieu de génie; que Napoléon a possédé, entre tous les hommes, à un degré suprême, et que pour tous j'appellerai simplement charlatanisme. Ce n'est pas ma faute, à moi, si l'instrument avec lequel on débite du thé de Suisse est le même que celui avec lequel on se fait un trône. Dans tous les environs, on ne voulait mourir que de la main de M. Minxit. Celui-ci, du reste, n'abusait pas de ce privilège, il n'était pas plus meurtrier que ses confrères ; seulement il gagnait plus d'argent avec ses fioles de toutes couleurs qu'eux avec leurs apborismes. Il s'était acquis une très-belle fortune; il avait, d'ailleurs, le talent de dépenser à propos.son argent; il avait l'air de donner tout, comme si cela n'eût rien coûté, et les clieux qui accouraient chez lui y trouvaient toujours table ouverte. Du reste, mon oncle et M. Minxit devaient être amis aussitôt qa'ils se rencontreraient. Ces deux natures d'hommes se ressemblaient parfaitement^ elles se ressemblaient comme deux gouttes de v|n^ ou , pour me sai*vir d'une expression moins désobligeante pour mon oncle, comme deux cuillers jetées dans le même moule. Ils avaieul les

Diyiiiized by

MON ONCLÈ DËNJAMiN. 79 mêmes appélits, les mêmes goûts, les mêmes passions, la même manière de voir, les mêmes opiⁿions politiques, lis se souciaient peu, tous deux, de ces mille petits accidents, de ces mille catastrophes microscopinoes dont, nous autres sots, nous nous faisons de si grandes infortunes. Celui qui n'a point de philosophie au milieu des misères d'ici-bas, est un homme qui va tête nue sous une averse. Le philosophe, au contraire, a sur le chef un bon parapluie qui le met à Tabri de l'orage. Telle était leur opinion. Ils regardaient la vie comme une farce, et ils y jouaient leur rôie le plus gaiement possible. Ils avaient un souverain mépris pour ces gens malavisc^s qui font de leur existence un long sanglot : ils voulaient que la leur fut un éclat de rire. L'âge n'avait mis de différence entre eux que quelques rides. C'étaient deux arbres de même espèce, dont l'un est vieux et l'autre dans toute la vigueur de sa sève, mais qui se parent tous deux des mêmes fleurs et qui produisent les mêmes fruits. Aussi le beau-père futur avait-il pris son gendre dans une prodigieuse amitié, et le gendre professait-il pour le beau-père une haute estime, ses fioles exceptées. Cependant mon oncle n'acceptait l'alliance de M. Minxit qu'à son corps défendant, par un eflfort ' de raison et pour ne pas désobliger sa chère sœur. Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

80 MON ONCLE BENJAMIN. M. MinxU, parce ^u'il atetit Benjamin, travail loul ialurel ^u'il fût aimé de sa fille; car tout père, si bon qa'ii soit, a' aime luiHoaênie dans la personne de ses enfants ; il les regarde comme des êtres qui doivent contribuer à son bien-être; s'il se choisit nn gendre, c'est d'abord beaucoup pour lui, et ensuite un peu pour sa fille. Quand il est avare, il la met entre les mains 4' un fesse-mathicu ; quand il est noble, il la soude A un écusson.; s'il aime les échecs, il la donne à un joueur d^chees ; car il faut «bien, sur ses vieux jours, qu'il ait quelqu'un pour faire sa partie. Sa fille, c'est une propriété indivise qu'il possède avec sa femme. Que la propriété sott endese d'une haie fleurie ou d'un vilain grand mur à pierres sèchesy qu'on lui fasse produire des roses ou du colza, cela ne la regarde pas : elle n'a pas d'avis à donner à l'agronome expérimenté qui la cultive ; elle est inhabile à ohoishr les graines qui lui conviennent le mieux. Pourvu que ces bons parents trouvent, dans leur âme et conscience, leur fille heureuse, cela suffit : c'est à elle à s'ar- % ranger de sa 4^diiion. Chaque soir la femme, en faisant -ses papillotes , et le bonhomme, en mettant son bonnet de colon, s'applaudissent d'avoir • .si bien marié leur enfanUlle n'aime pas son mari, mais elle s'habituera à l'aimer : avec de la patience ou vient à bout de tout. Us ne savent pas ce que Diyiiiized by Google

MON ONGLE BENJAMIN «1 c'est, pour une femme, qu'un mari qu'elle n'aime pas : c'est un félii ardent qu'elle ne peut chasser de son œil; c'est une rage de dents qui ne lui laisse pas un moment de repos. Quelques-unes se laissent mourir à la peine ; d'autres vont chercher ailleurs l'amour qu'elles ne peuvent se procurer avec le cadavre auquel on les a attachées. Cellesci glissent doucement à cet époux fortuné une pincée d'arsenie dans son potage, et font écrire sur sa tombe qu'il laisse une veuve inconsolable. Voilà ce que produisent l'infailibilité prétendue et Pégotsme déguisé des bons parents. M. Minxit, après avoir décoiffé, avec Benjamin, quelques-unes Ab ses meillenres bouteilles, le conduisit dans sa maison, dans sa cave, dans ses granges, dans ses écuries ; il le promena dans son jardin et le força àB faire le tour d'une grandë prairie arrosée d'une source vive et plantée d'arbreer, qui s'étendait derrière l'habitation, et à l'extrémité de laquelle le ruisseau formait un vivier. Tout cela, c'était très-convoitable; malheureusement la fortune ne donne rien pour rien, ét en échange de tout ce bien-être il fallait épouser mademoiselle Minxit. Au demeurant, mademoiselle Winxit en valait bien une autre ; elle n'était trop longue que de vingt lignes ; eHe n'était ni brune ni blanche, nt bloudc ni rousse, ni sotte ni spirituelle. C'était une Diyiiiized by

82 MON ONGLE BENJAMIN. femme comme sur trente il y en a vingt-cinq ; elle savait parler très-periioemment de mille petites choses insignifiantes, ét faisait très-bien les fromages à la crème ; c'était bien moins elle que le mariage en général qui répugnait à mon oncle, et si, au premier abord, elle lui avait déplu, c'est qu'il l'avait vue sous la forme d'une grostse chaîne. - — Voilà ma propriété, dit M. Minxit ; quand lu seras mon gendre, elle sera à nous deux, et, ma foi, quand je n'y serai plus... — Entendons-nous, (it mon oncle, êles-vous bien sûr que mademoiselle Arabelle n'a aucune répupance à m'épouser? — Et pourquoi en aurait-elle? Tu ne le rends pas justice, Benjamin. N'es-tu pas joli garçon entre tous? n'es-tu pas aimable quand tu le veux el autant que tu le veux? et n'es-tu pas homme d'esprit par-dessus le marché? — Il y a du vrai dans ce que vous dites, JM. Minxit ; mais les femmes sont capricieuses, et je me suis laissé dire que mademoiselle Arabelle avait une inclination pour un gentilhomme de ce pays, un certain de Pont-Cassé. — Un hobereau, dit M. Minxit, une espèce de mousquetaire qui a mangé, en chevaux fins et en habits brodés, de beaux domaines que lui avait laissés son père. Il m'a, à la vérité, demandé Arabelle ; mais j'ai rejeté sa proposition Diyiiized by Google

MON ONGLE BENJAMIN. 83 d'uoë lieue. En moios de deux aus, il eùt dévoré ma fortune. Tu conçois que je ne pouvais donner ma fille à un pareil être. Avec cela, c'est un du^dlisie forcené. Par compensation , un de ces jours il eut débarrassé Ârabelle de sa noble per* sonne. — Vous avez raison, M. Min&it ; mais, enfin, si cet être est aimé d'Arabelle? — Fi donc^ Benjamin 1 Arabelle a dans les veines trop de mon sang pour s'amouracher d'un vicomte. Ce qu'il jue faut, à moi, c'est un enfant du peuple, un bomme comme toi, Benjamin, avec lequel je puisse rire, boire et philosopher; un médecin habile qui exploite avec moi ma clientèle, et supplée par sa science à oe que n'aura pu nous révéler la divination des urines. — Un instant, dii mon onele, je vous préviens, M. Minxit, que je ne veux pas consulter les urines* — Et pourquoi cela, monsieur? Va, Benjamin, c'était un homme d'un grand sens, cet empereur qui disait à son fils que l'argent n'a pas d'odeor. Si tu savais tout ce qu'il faut de présence d'esprit, d'imagination, de perspicacité et même de logique pour faire mon métier, tu n'en voudrais pas faire d'autre de la vie. On t'appellera charlatan pent^-être; mais qu'est*<e qu'un diarlalan? uu bomme qui a plus d'esprit que la multitude. Et, Diyilizoa by v^iOOgle

84 MON ONGLË BENJAMIN. je te ie demande, est-ce la bonnei
votoMé qui manque on I esprit à la plupart des médecius, pour tromper
leurs clients? Tiens^ voilà mon fifre qui vient proboMefiieni m'annoncer
l'arrivée de quelque fiole. Je vais te donner un écljaatillon de mon art. £b
bien ! fifre, dit M. Minxit aa musicien, qu'y a-t-ii de nouveau? — C'est,
répondit celui-ci, un paysan qui vient vous eonsultefé — Etl'as-tu fait jaser?
— Oui, M. Minxit, il vous apporte de Turine de sa femme qui est tombée
sur un perron, et a roulé quatre ou cinq marches : je ne me rappelle pas au
juste le nombre. — Diable! dit M. Minxit, c'est bien maladroit. C'est égal, je
remédierai à cela* Beoijamin, va m'attendre' dans la cuisine avec le paysan
; tu sauras ce que c'est qu'un médecin qui consulte les urines. M. Minxit
rentra dans sa maison par la petite porte du jardin, et cin((minutes après il
arrivait dans sa cuiskie, harassé, courbaturé, une cravache à la main, et
revêtu d'un manteau crotté jusqu'au collet. — Ouf! dit-il en se jetant sur une
chaise ; quels abominables chemins ! Je suis brisé; j'ai fait ce matin plus de
quinze lieues ; qu'on me débotte bien vile et qu'on me bassine mon Ut.
Diyiiiized by Google

IFON ONGLE BENJAMIN* 85 ^ M. Miiixit, je vans en prie, lui
dil le paysan lui présentant sa fiole. — Va -t'en au diable avec ta fioie ! dil
M; Miimt; tu vois bien que je n'en peux plus* Voilà comme vous êtes tous ;
c'est toujours au moment où j'arrive de campagne que vous venez me
consulter. — Cet homme aussi est fatigué, dit le fifre, ne le forcez pas à
revenir demain. —•Eh bien ! voyons donc la fiole, dil M. Miuxit d'un air
extrêmement contrarié. Et s'approcham de la fenêtre : — Cela, c'est de
l'urine de la femme, n'estce pas? ^ I — C'est vrai, M. Minxit, dit le paysan.
— Elle a fait une chute, ajouta le docteur examinant de nouveau la fiole.
Voilà qui esl on ne peut mieux deviné. — Sur un perron, n'est-ii pas vrai? ~
Mais vous êtes donc sorcier, M. Minxit? — El elle a roulé quatre marches.
— Cette fois, tous n'y êtes plus, M. Minxit ; elle en a bien roulé cinq. —
Allons donc, c'est impossible ; va recompter les itMircbe» de ton perron, et
tu verras qu'il n'y en a que quatre. — Je vous assure, monsieur, qu'il y en a
cinq, et qu'elle n'en a pas évité une. Diyiiiized by Google

86 MON ONCLE BENJAMIN. — Voilà qui est étonnant^ dit M. Minxil exa«minant de nouveau la fiole; cependant il n'y a bien là dedans que quatre marches. À propos^ m'as-tu apporté toute l'urine que ta femme t'a^ vait remise? — J'en ai jeté un peu à terre, parce q^ie la fiole était trop pleine. — Je ne suis plus surpris si je ne trouvais pas mon compte ; voilà la cause du déficit : c'est la cinquième marche que tu as renversée, maladroit! Alors^ nous allons traiter la femme comme ayant roulé cinq marches d'un perron. Et il donna au paysan cinq ou six petits paquets, et autant de fioles, le tout étiqueté 6i\^ latin. — J'aurais cru, dit mon oncle, que vous auriez d'abord pratiqué une abondante saignée. — Si c'eût été une chute de cheval, une chute d'arbre, une chute surja route, oui; mais une diute sur un perron, voilà toujours comme eela se traite. . Une jeune fille vint après le paysan. — Eh bien ! lui dit le docteur, comment va ta mère? — Beaucoup mieux, M. Minxit; mais elle ne peut reprendre ses forces, et je venais vous demander ce qu'elle doit faire. — Tu me demandes ce qu'il faut lui faire, et Diyiiiized by

MON ONGLE BENJAMIN. 87 je parie que vous n'avez pas le sou pour acheter des remèdes ! — Hélas ! nou, mou bon M. Mmxit; car mon père n'a plus d'ouvrage depuis huit jours. — Alors, pourquoi diable ta mère s'avise-t-elle d'être malade? — Soyez tranquille, M. Mnxit ; aussitôt que mon père travaillera, vous serez payé de vos visites : il m'a bien chargée de vous le dire. — Bon! voilà encore une autre sottise! Il est donc fou (on père de vouloir me payer mes visites quand il n'a pas de pain !... Pour qui me prend-il donc, ton imbécile de père?... Tu iras ce soir ' avec ton âne chercher un sac de mouture à mon moulin, et tu vas emporter un panier de vin vieux avec un quartier de mouton ; voilà; pour le moment) ce qu'il faut à ta mère. Si d'ici à deux ou trois jours ses forces ne reviennent point, tu me le feras dire. Va, mon enfant. Eh -bien! dit M. Mnxit à Benjamin , comment trouves-tu la médecine des urines? — Vous êtes un brave et digne homme, M. Mnxit, voilà ce qui vous excuse; ^lais, diable ! vous ne me ferez toujours pas traiter une chute de perron autrement que par la saignée. — Alors, tu n es qu'un conscrit en médecine ; tu ne sais donc pas qu'il faut des drogues aux paysans, sinon ils croient que vous les négligez?

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

88 MON ONGLE BENJAMIN. Éb bien doïie, tu ne consulteras pas les uri* lies; maiS; cesl dommage, tu aurais fait un joli sujet* VII Ct qui se dit k lâ table de M. Uinxit. L'heure du diner arriva ; quoique M. Minxit n'eût invité que quelques personnes, autres que celles à nous connues^ le curé, le tabellion et un de ses confrères du voisinage, la table était chargée d'une profusion de canards et de poulets, les uns couchés dans une majestueuse intégrité au milieu de leur sauce, les autres t^alanl symélriquement, sur Teilipse de leur plat, leurs membres désarticulés. Le vin toit, du reste, d^une certaine côte de Trucy, dont les ceps, malgré le nivellement qui a passé sur nos vignobles comme sur notre société, ont conservé leur aristocratie, et jouissent encore d'uue réputation méritée. ^ — Mais, dit mon oncle à M. Minxit è l'aspect de cette abondance homérique, il y a ici toute une basse-cour; cela suOirait à rassasier une compagnie de dragons après la grande manœuvre. Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 27.81% accurate

MO^ ONCLE UENJAMIN* 89 Est-ce que^ fiw hasard^ vous alteiidez notre ami Artbus? — J'aurais fait meUre une broeche de plus, répondit en riant M. Minxil. Mais si nous ne pouvons venir à bout de tout cela, il se trouvera bien des gens qui achèveront notre besogne. Et mes officiers, c'esl-à-dire ma musique, et les clients qui viendront demain m'apporter leurs fioles, est-ce qu'il ne faut pas que je songe à eux? J'ai pour principe, moi, que celui qui ne fait préparer à diner que pour lui n'est pas digne de dîner. — C'est juste, répliqua mon oncle. Et; après cette réflexion philosophique, il se mit à attaquer les poulets de M. AliaiUt, comme s'il eut eu contre eux une inimitié personnelle. Les convives se convenaient; du reste, mou oncle convenait à tout Je monde, et tout le monde lui convenait. Ils jouissaient franehenienl et très-bruyamment de l'hospitalité plantureasi^ de Jl. Minxit. — Fifre, dit celui-ci à un des valets qui servaient à table, fais apporter du bourgogne, et ya dire à la musique qu'elle se rende ici avec armes et bagage ; il n'y a point d'e^^empiion pour les hommes ivres. La musique arriva bientôt et se rangea autour de la salie. M. MinaLît^ ayant décoiffé quelques «

90 MON ONGLE BENJAMIN. bouteilles de bourgogne, leva solennellement son verre plein : — Messieurs, dit-il, à la santé de M. Beiija* min Ralbery, le premier médecin du bailliage ; je vous le présente connue mon gendre , el vous prie de Taimer comme vous m'aimez. Allez, musique ! Alors^ un bruit infernal de grosse caisse , de triangle, de cymbales et de clarinettes éclata dans la salle, el mon oncle se trouva obligé de demander grâce pour les convives. Cette notification un peu trop officielle et trop prématurée fil faire à mademoiselle Minxil une grosse moue et une large grimace. Benjamin, qui avait bien autre chose à faire qu'à épiloguer ce qui se passait autour de lui, ne s'aperçut de rien ; mais cette marque de répugnance n'échappa pas à ma grand'mère. Son amour-propre en fut vivemenl blessé; car, si Benjamin n'était pas pour tout le monde le plus joli garçon du pays, il Tétait au moins pour sa sœur. Après avoir remercié M. Minxit de Thonneur qu'il faisait à son frère, elle ajouta, mordant dans chaque syllabe comme si elle eùl tenu la pauvre Arabelle sous ses dents, que la principale, l'unique raison qui avait déterminé Benjamin à solliciter l'alliance de M. Minxit, c'était la haute considération dont lui, M. Minxit, jouissait dans loute la contrée. Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 26.03% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 91 Benjamin crut que sa sœur avait dit une sottise, et il se hâta d'ajouter : — Éi aussi les grâces et les cbames de toute espèce dont mademoiselle Arabelle est si abondamment pourvue, et qui promettent à l'heureux mortel qui sera son époux des jours filés d'or et de soie. Puis y comme pour apaiser le remords qu'il éprouvait de ee triste compliment, le seul qu'il eût encore dépensé avec mademoiselle Miiixit et que sa sœur l'avait obligé de commettre , il se mit à dévorer avec acharnement une aile de poulet, et vida d'un trait un grand verre de vin de Bourgogne. Il y avait là trois médecins; ou devait parler médecine, et on en parla. — Vous disiez tout à l'heure, M. Minxil, dit Fata, que votre gendre était le premier médecin du bailliage» Je ne proteste pas pour moi... quoiqu'on ail fait certaines cures... mais que pensez-vous du docteur Ârjiout, de Clamecy? — Demandez cela à Benjamin, dit M. Minxit; il le connaît mieux que moi. — Oh ! M. Mijixit , répondit mon oncle ; un eoDcerrent!... — Qu'est-ce que cela (ait? Est-ce que tu as besoin de rabaisser les concurrents, toi? Disnous ce que lu en penses pour obliger Fala. Diyiiized by Google

&2 MON ONCLE BENJAMIN. — Ptti8(pie V0U8 le voulez, je pense que le docteur Arnoul a une superbe perruque. Et pottrqeoï) dil Fata, un médecin à perruque ne vaudrait -il pas un médecin ft queue? ^ La queslion est 4'aQtant plus délicate que vous avez vous-même une perruque, M. Fata; mais je vais tâcher de m'expliquer sans blesser l'amour-propre^e qui que ce soit. « Voilà uu médecin qui a des connaissances plein la tête, qni a fouillé tous les bouquins écrits sur la médecine, qui sait de quels mots grecs viennent les cinq à six cents maladies qui atteignent notre pauvre humanité. Eh bien!* s'il n'a qu'une intelligence bornée, je ne voudrais pas lui confier mon petit doigt à guérir ; je donnerais la préférence à un bateleur intelligent, car sa science, à lui, c'est une lanterne qui n'est pas éclairée. On a dit : « Tant vaut rbmme, tant vaut la terre; » il serait aussi vrai de dire : « Tant vaut Thomme, tant vaut la science;» et cela est surtout vrai- de la médecine, qui est une science conjecturale. Là il faut deviner les causes par des effets équivoques et incertains : ce pouls, qui reste muet sous le doigt d'un sot, fait à l'homme d'esprit des confidences merveilleuses. Allez , deux ehosesWont surtout nécessaires pour réussir en médecine, et ces deux Diyiiiized by

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

MON ONCLE BENJAMIN choses ne s'acquièrent pas ; c'est la perspicacité et l'intelligence. — Tu oublies 9 dit M. Minxit en riant ^ les cyodbales et la grosse caisse. •-^ 0ht fil Benjamin, à propos de 5r(Mre grosse caisse, il me vient une excellente idée : auriez-vous une place vacante dans votre mu-^ — Pour qui donc? dit M. Minxit. — Pour un vieux sergent de ma connaissance et un caniche, répondit Benjamin. ^ Et de quel instrument peuvent s'escrimer M8 deux protégés? — Je ne sais pas, dit Benjamin; de celui que vous voudrez, probablement. — Nous pourrions toujours faire |>anser mes quatre chevaux à ton vieux sergent^ eu attendant que mon Biaître do musique Fait mis au courant d'un instrument quelconque, ou bien il pilera files drogues. En ce moment, un domesCique entra dans la saile» tout effaré, et dit à mon oncle qu'il y avait dans Pécurie une vingtaine de femmes qui arfa«> ehaieht la queue de son àne, et que, comme il avait voulu les disperser à coups de fouet,. elles avaient failli le mettre en pièces avec le tranchant de leurs ongles. — Je vois ce que c'est, dit mon oncle éclatant I» T Diyiiiized by Google

94 MOM ONCLE BENJAMIN. de rire ; elles arrachent les crius de l'âne de ma sœur, pour faire des reliques. M. Minxit voulut qu'on lui expliquât raffaire. — Messieurs , s'écria-t-il quand mon oncle eut terminé son récit, nous sommes des impies si .Dous n'adorons Benjamin; il faut que vous en fassiez un saint. — Je proteste, dit Benjamin; je ne veux pas aller en paradis , car je n'y rencontrerais aucun de vous. — Oui, riez, messieurs, dit ma grand'mère après avoir ri elle-même ; cela ne me fait pas rire, moi;. voilà toujours le résultat 4es mauvaises farces.de Benjamin : M. Durand nous fera payer son âne, si nous ne le lui rendons tel qu'il nous Ta confié. — En tout eas, dit mon oncle, il ne peut, toujours nous en faire payer que la queue. Cependant, la cour s'emplissait de femmes qui se tenaient dans une posture respectueuse, comme on se tient autour d'une chapelle trop étroite tandis qu'on y célèbre l'olBeet 8^^"* nombre étaient à genoux. — 11 faut que vous nous débarrassiez de ce monde, dit M. Minxit à Benjamin. — Rien de plus facile, répondit celui-ci. Il se mil alors à la fenêtre, et dit à ces bonnes .gens qu'ils auraient tout le temps de le voir, Diyiiized by

MON ONCLE BENJAMIN. qu'il se proposait de rester deux jours chez M^r Minxii, et que le lendemain dimanche il ne manquerait pas d'assister à la grand'messe. Sur cette assurance, le peuple se relira satisfait. — Voilà, dit le curé, des paroissiens qui ne me font pas beaucoup d'honneur; il faut qu'il dise quelque chose dans mon prône. Comment peut-on être si borné de prendre pour une chose sainte la queue crottée d'un bourriquet? — Mais, pas leur, répondit Benjamin, vous qui êtes à table si philosophe, n'avez-vous pas, dans votre église, deux ou trois os blancs comme du papier, qui sont sous verre, et que... Il était nuit et plus que nuit; ma grand'mère, inquiète pour le curé de la tournure que prenait la conversation, déclara qu'elle voulait partir et se leva. — Je ne laisserai partir Benjamin qu'à une condition, dit M. Minxit, c'est qu'il me promettra d'assister dimanche à une grande partie de chasse que je décrète en son honneur : il faut bien qu'il fasse connaissance avec ses bois et les lièvres qui sont dedans. — *Mais, dit mon oncle, c'est que je ne sais pas les premiers éléments de la chasse. Je distinguerais très-bien un civet ou un rable de lièvre d'une gibelotte de lapin ; mais que Millot-Rotaut me chante son grand-noël si je suis capable de Diyiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

96 MON ONGLE BENJAMIN. distinguer m lièvre qui écart d'nii
la|^D eourant. — ^ Tant pis pour toi, moa ami ; mais c'est une raison de plus
pour que tu viennes : il faut bien coanaiire un peu de tout. — Vous verrez ,
M. Minxf t , que je léral un maitieur : je tuerai un de vos instruments de
musique* — Fichtre! ne t'avise pas de cela, au moins; il faudrait que je le
payasse plus cher qu'il ne vaut i sa fieimtlFe désolée. Mais, pour éviter tout
accident, tu chasseras avec ton épée. — £h bien ! je promets, dit mon dscle.
Et là-dessus il prit congé, avec sa chère sœur, de M. Mioxil. — Savez-vous,
dit Benjamin à ma grand^mère quand ils furent sur le chemin, que
j'aimerais jBieiax épouser M« Minxil que sa fiHe? Il ne faut vouloir que ce
qu'on peut, et tout ce qu'on peut il faut le vouloir, répondit sèchement ma
graud'mère* — Mais,». _ Mais . . . prenez garde à l'âne, et oe le piquez pas ,
comme ce matin , de votre épée; vwlà tout ce qu/eje vous demande. ^ Vous
me boudes , ma sœur ; je voudrais savoir pourquoi. ^ àk bien I je vais vous
le dire ; parce que Diyiiizea by Google

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

NON ONCLE BENJAMIN. 97 V008 am trop bu, trop discuté, et que vous n'avez rien dit à mademoiselle Arabelle. Milite* nant, laissez-moi tranquille. Vlli De queUe façon mon ^nele embrassa un marquis. Le samedi suivant, mon oncle alla coucher à Gorvol. On partit le lendemain au lever du soleil. M. Minxil était accompagné de tous ses gens et de plusieurs amte, dmit le confrère Fata faisait partie. C'était par un de ces jours splendides que le sombre taiver, semblable à un gediier qui sou* ril, donne de temps en temps à la terre; février semblait avoir emprunté au mois d'avril son soleil ; le ciel était limpide, et le vent du midi emplissait l'atmosphère d'une molle tiédeur ; la rivière fumait au loin entre les saules, la geiée blanche du matin pendait en gouttelettes aux branches des buissons; les petits^ pâtres chantaient pour la première fois de l'année dans leh prés, et les ruisselets qui descendent de la monDiyiiiizea by Google

98 MON ONCLE BENJAMIN. tagne du Fiez, réveillés par la chaleur du soleil, gazouillaient au pied des tiaies. — M. Fala, dit mon oncle, voilà une belle journée! Est-ce que nous la passerons entre les rameaux mouillés des bois? — Ce n'est pas mon avis, confrère, répondit celui-ci. Si vous voulez venir chez moi, je vous montrerai un enfant à quatre têtes que j'ai serré dans un bocal. M^r Minxil m'en offre trois cents francs. — Vous feriez bien de le lui céder, dit mon oncle, et de mettre du cassis à la place. Cependant, comme il avait de bonnes jambes et qu'il n'y avait que deux petites lieues de là à Varzy, il se décida à suivre le confrère. Ils quittèrent donc, Fata et lui, le gros des chasseurs, et s'enfoncèrent dans un chemin de traverse qui s'égarait dans la prairie ; bientôt ils se trouvèrent vis-à-vis Saint-Pierre du Mont. Or, Saint-Pierre du Mont est un gros monticule situé sur la route de Clamecy à Varzy. Il est, à sa base, revêtu de prairies et tout ruisselant de sources, mais ras et nu à son sommet. Vous diriez une grande motte de terre soulevée dans la plaine par une taupe gigantesque. Sur son crâne pelé et teigneux était alors un reste de château féodal, aujourd'hui remplacé par une élégante maison de campagne qu'habite un engraisseur de bestiaux : car c'est ainsi

Digitized by

MON ONCLÈ BENJAMIN. 99 que, par un travail insensible, les œuvres cje l'hoinme camme celles de la nature se décomposent el recomposent. Les murs du castel étaient démantelés, ses créneaux édentés en maints endroits ; les tours semblaient avoir été cassées par le milieu, et elles étaient réduites à Tétat de tronçons ; ses fossés , taris à moitié, étaient encombrés par de grandes herbes et par une forêt de roseaux, et son pontlevis avait fait place à un pont de pierre : l'ombre sinistre de ce vieux débris de la féodalité attristait tous les environs; les chaumières avaient reculé devant lui ; les unes étaient ailées sur le coteau voisin former le village de Fiez, les autres ^ étaient descendues dans la vallée et s'étaient groupées en hameau le long de la route. Le maître de cette vieille gentilhommière était alors un certain marquis deCambyse. M. de Cam. byse était granJ, épais, solidement charpenté et avait. la force d'un géant. Vous eussiez dit une ancienne armure faite de chair. Il était d'un caractère violent, emporté^ susceptible jusqu'à l'ex* eès , ne pouvant supporter aucune contradiction , et d'un orgueil qui allait jusqu'à la sottise; il était d'ailleurs entiché de sa noblesse > et s'ima-^ ginait que les Cambyse étaient une œuvre hors ligne dans la création^ Il avait été quelque temps officier de mous-^

Diyiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

100 MON ONCLE BENJAMIN. quelaires, je ue sais de quelle couleur; mais il élail mai à son aise à la coor : sa volonté s'y trouvait comprimée , sa violence ne pouvait y faire expiosiou^ el il élaii d'ailleurs étouffé au milieu de cette poussière de hobereaux qui ciiatoyiueni et lourbillonuaieut autour du trône. Il était revenu dans ses terres et il y vivait en petit monarque. Le temps avait emporté un à un les .vieux privilèges delà noblesse; mais lui, il les avait gardés de fait et il les exerçait dans toute leur plénitude. 11 était encore mallre absolu non' seulement de ses domaines, mais encore dans tout le pays des environs. C'était, à la rondache près, un véritable seigneur (éodal. il rossait les paysans, il leur prenait leurs femmes quand elles étaient gentilles, il envahissait leurs terres avec ses meutes , foulait leurs récoltes aux pieds de ses valets, et faisait mille avanies aux bourgeois qui se laissaient rencontrer par lui autour de sa montagne. 11 faisait du despotisme et de la violence par caprice, par divertissement et surtout par amourpropre. Afin d'être le personnage le plus éminent du pays, il avait voulu en élre le plus méchant. 11 ne savait pas de meilleure nutnière de dé* montrer sa supériorité aux gens que de les opprimer. C'était, au volume près, la puce qui ne peut wus faire apercevoir de sa présence entre

Diyiiiized by Google

MON ONGLE BENJAMIN. iOi VOS draps qu'en vous piquant. Quoique riche, il avaii des ^^réaocierâ. Mais il se faisait un poiot d'honneur de ne pas les payer. Telle était la terreur de sou iioin que vous n*eussiez pus trouvé dans le pays un huissier pour l'assigner. Un seul, le père Ballivet, avait osé lui remettre une cédule en main propre et parlant à sa personne , mais il y avait risqué sa vie» Honneur done au généreux père Ballivet, huissier royal, qui exploitait par tout le monde et deux lieues au delà j ainsi que le disaient les mauvais plaisants du pays pour ternir la gloire de ce grand huissier* Voiei du reste comment il s'y était pris. Il avait empaqueté sa cédule dans une demi-douzaine d'ei\veloppes perfidementcachetéeset Tavait présentée à M. de Gambyse comme un paquet venant du château de Vilaine. Tandis que le marquis démaillottait Texploity il s'était esquivé sans bruit, avait gagné la grande porte et avait enfourché son cheval qu'il avait attaché à un arbre à quelque distance du château. Quand le marquis eut connaissance de ce que contenait le paquet, furieux d'avoir été la dupe d'un huissier, il ordonna à ses domestiques de courir sur ses traces; mais le père Ballivet était hors de leu r portée et se moquait d^ux par un geste que je ne puis reproduire ici. Du reste, M. de Cambyse ne se faisait guère plus de scrupule de déchai[[er son fusil sur un Diyiiizea by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate

MON ONC.I.E RKNJAMIN. pa):>aii «|ui: bur un r<>ii;ird. Il en avait déjà détérioré deux oa trois qu'on appfltoit dRM l« piy» * It's rslopit's de M. de Cajnhyse, et plusieurs hiibiliiiKs quasi uolables de Claieue<:y avaient été Victimes de tes irès-anwwiset plalMMeries. Quoiqu'il ne fut pas encore bien vieux, il 5 avait déjà daos la vie de cet liunorable seigneur a8;i«2 d« naglmtes «piègleriet pour faire deux forgiU à perpétuité; mais sa faniille était bien à ta cour; la protection de ses nobles cousins le metlail à l'^iiri de toute pourioile. Et ra fait, eiiacan prend son plaisiir où il le trouve I^e bon roi Louis \V, taudis qu'il itreuait à Versailles de si doux cl de M joyeux ébuts, tudis qu'ii donaaait des fttes eux ^ Kentilsbonmies de sn cour, ne voulait pas qup ses 1 geolilsIioiuiQes de province s'ennuyassent dans leurs terres, et il eût été très-eontnirié que les pay- 1 >iiri>A fiiirp crier sous le lifilon,ou les bourireois ù désoler leur cu&suul fait faute. Louis dit le Bien-iVinté tenait à mériter Famour que lui avaieul déeemé ses sujets. AiiiH duiic. il l'sl Iien enlnidu que le uiarquisde Cuiubjse était inviolable, et qu'il n'y avait pour lui ni justice ni naréeiMussée. Renjainin aimait à déclamer contre M.deCanili>se ; il l'appelait le Gcssler des environs, et il nanifastait souveul le désir de se trouver en la 1 présence de cet homnoi ses soubaiu tic furent ipM trop lûi accomplis, eomme vous allez le voir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

MON- O.V'CLK nKNJAMIX. Mon onde, en sa qualité de philosophe, se mit ca eonleinpIatroR devant les vieux erénerax iraf ra C4 ébfffMtt^s «lui (It'rfiirnipnl l'azur du rirl. — M. hatliory, lui dil le cuntrère le tirant)ar la oMMbe, il ne hit pn Imnanioar de «e ebfttcan, je vnus en priH icns. — Comment, M. Fata, vous aussi vous avec peur d*on inarqais? — M lis. M. R itin rv l'eslqneje suis, moi, un médecin ù perruque. — Voill eomne ils sont (oust s*<eria mon oriPle, (Innnniit mi lilin" cniis à s<ni indignation : iU sont trois centj> roturiers contre un gentilhomme, et ils soaffflmit <fv'un gentilhomme lenr passe sur le ventre; oii'on' .-".iilaiissent-ils le plus qu'ils peuvent de peur que ce noble personnage ne Iréhochê! — Que vmiki*vouB,lf. Rathery, contre la force... — Hais c'est vous qui Tavet la fbree, malheureux! vous r<?<seiililc7. au hn iif qui inisse conduire par un entant, de sa verte prairie à l'ahaitoir. Oht le peuplé est llebe, il «st llehet je le dis avec anierluiue, coiunie uno mire dil que son enfant a mauvais cœur. Toujours il abandonne an bonrrean ecox qui se sont sneriSés pour llif et, s'il mamiue une corde pour les pendre, il tt diarge de la fournir. Deux mille ans ont pass^

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

iùA MON ONCLE BENJAMIN. sur la cendre des Grecques et dix-sept ceot dnqaanie ans sur k gibet de Jésus-Christ, et c'est toujours le même peuple. Il a quelquefois des • lubies de courage; il jette le feu par la boaelMei les oaseaux : mais la servitude est son état nor^ mal et il y revient toujours, eonne UB serin ap» privoiie revient toujours i sa cage. Vous voyei passer le torrent gonflé par an soudain orage et vous le prenez pour un fleuve. Vous r^Msseï le lendemain et vous ne trouvez ^us qu'un honteux Met d'eau qui se cache sous Jet hurhes de ses rives, et qui n'a laissé de son passagu que quelques paille» aux branches des arbustes. Il est fort quand il veut l'(-li r; mais, prenez-y garde, sa force ne dure qu'un instant : ceux qui s'appuient sur lui l>àiissenl leur maison sur ia surface glacée d'un lac. En ce moment , un homme en riche œslume de chasse traversait ia route, suivi de chiens aboyants et d'un* lougm irutnéu de vnluli. Faia . péiit. — M. de Cambyse l dit-il ù mon ûnde. ' ' Et H iihN profsBdénMBt ; nais Benjamin resta droit et couvert rorrmic un aranil d'Fspagne. Or rien n'était plus propre à ciioquor le terrible nerquis que l'outrecuidUBeo de ce vilain qui lui refusait un lianal honimafre sur la lisière de ses domaines et en préâeuce de son château. C'é>

The text on this page is estimated to be only 15.83% accurate

MM OtfCLB BmiAHm. W tait d'ailieurs d'uo irès-nMiViift
eiMBple et qui pouvait devenir c«nlagieiix. — Manant ! dit-il à mon oncie
avec son air de geRliliMmiine, pourquoi ne ne Mlnes-tu pas? Toi-mèiue,
réiMuulit nm oncle en le loiMmt du haut en hm de son œil gris, pourquoi
ne m'at-lu pas salué? — Ne sais-tu pas i|iif je suis le inan|iiU de Cauibyse,
seigneur de tout ce pays? — Et loi , igaores-tu que je suis Benjiiaia Rilhery,
doiMciir en iiiiolrcinu de Clainocy? — Vraiment, dil le luiirquis, tu es
carabin? ie l'en Ms oh» eomplinent, voilà m bcn litre que tu 88 li. — C't6i
on litre qui \auï bien le lien ! pour Taequérir, il n'a bllu travailler. Mais toi,
ce m que tu mets devant Ion nom, que fa-t-il rowté? Le roi peut faire vingt
marquis par jour, mais je le 4Me avec aa losl»-poi88aaee ie faire m
Médeeio. Un nu'ilcolti n ?i>ii 'tlilili^ Im le reronnaîlras peul-êlre plus tard ;
mais un uiarquiii, à quoi cela aeK-{1? M. le marquis rie Cariihysc avait bien
d^epoé ce jour-là. Il était de booe bumeur. — Veili, dll-ll i soe iateadant, «•
plaisant oripinal ; j'aime mieux l'avoir renconlr»^ qu'un rbevreuril. £t celui-
là, ajouta-t-il en nontraol Faia4BMl,qiMleat"ll? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

100 MON fMCLB DBHJAIIN. — M. Fala de Variy, nmnefgnear, dit le médecin faisant une yrcoiulc sii'tnincxioti. — Fala, dit mon oncle, vous élcs un polisson, je iii*en donlais; mais vovs me rendre» compte de ce proocrlc. — Ab ça ! (lil k man|uis à Fala, csl-ce que In connais cet bomme? — Très-peu. M. le marquis, je vous le jure; je ne le connaissais que pour avoir diué avec lui chex H. Minxit; mais du moment 4|a*n manqué aax éfttis dus à la noblesse, je ne le connais plii>. — El moi , dit nton oncle, je cotnmeitite i le eoniatltre. — Comment, M. Fnta île V:ir/.y, poursuivit le, marquis, est-ce que vous dinez chez ce drôle de Hinxit? — Oh ! par hasard, nionsci^Tieur, un jour que je passais par Corvol ! Je sais bien que ce .Minxii n'est pas on homme A voir; c'est «ne lAle brAlée, un homme enticht* de sa fortune et qui se crnil autant qu'un gentilhomme. Aie! aie! qui m'a fraplié de son pied par derrière? — 3f(ii,(lil Benjamin, de l.i p.irt de M. Minxit. — Mainteoat, dit le marquis , vous n'aves ptasriMà Ibire let, M . Fila, laissez-moi avec voira compagnon de voyage. Ainsi donr, njoutuNl , s'adressent à mon oncle, m persistes, loi, à nepasmesalier? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.37% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 107 — Si (0 me nlues le premier, je le Mliieni leseeuiid, dit Benjamin. — £l c'est là loa liernier notĩ — Oui! — Tu as bien réfléclil à ce que IM fais.' — Écoule, dit mon oncle, je veux avoir de la déférence pour ion litre el le prouver combien je suis loiiianl en tout ce qui concerne i éliquetlc. Alors, il tira un gro« sou de u poche, el le faisant tourner en Tair : — Denaide pile ou face, dit-il au niiiiri|uis,geiililbomme ou tuédecin, celui que le sort dêsiseneni wliera le premier, il n'y aura pas à y revenir. — InsoleDl I dit le groe iniemiui joalllii, ne voyei-voos pas que vous manquei i» ra^pect à monseigneur de lu manière la pins acandaiense? 8î j'étais à sa place, ti y a longtemps ipw je voM aurais Imtouné. — Mou ami, répondit Henjumin, méletF-vous de vos cbilhfes. Voire seigneur vous paye pour le voler el non pour lui donner des cor^seils. En ce moment un nHidi -cbasse pas^a ilernère mon oncle, el d'un re^*-!^ de main lui enleva >>on tricorne qui lumlia dui;s l,i !/oué. neijauuiii était d'une force iuikseul;iire |ieu c4)uiMiune : il se retourne, le garde avait encore aux lèvres le gros sourire (|u"y avuil fdil épunouir son e.s|iiéglerie. Alou (lucie, d'un coup de son |h)iu^ de fer, envoie

The text on this page is estimated to be only 19.66% accurate

108 MON ONCLE BENJAMIN. nommé I !• biadfrole moitié dm
le fbné, moi» né dans la haie qui bordait la route. Les cama- < rades de
celui-ci vuulaieul le Urer de la position ampkîirie dans laquelle il se tronvail
eosagé; nais M, de Cambvise s'y opposa. — Il faut, dU-il, que le drole
appremo que le droit d'ioioleMe n'appartient pas aux vi> laiii!> ! Corame
mon oncle se leiaail (eruie daa« sou reAis, M. de Camb] so le Ht saisir par
ses niels et ordonna qu'on retournât au rhâteaii. Benjamin, tiré par devant cl
poussé par derrièrci empêtré l dans soo épée, protestait eependaat de loito
sa l force contre la violence qu'on lui faisall nlir, et | (rougit enrure mojrau
de distribuer à dnMe «l k i gauche quelques bourrades. Il y arait bien dam
Ici eèaiMps voisins des paysans qui iravaillaieni : mon onele les appela i
son secours ; mais Us se gardèrent bien de iaira droit i ses MMsrfdMiMM,
et mime ils rirent de son oMrtjre poar foira leur i eour au marquis. | Quand
un fui arrivé dani la cour do ebiteau, M. de Cambyse ordonna qu'on fermât
la porte. Il lit appeler luus ses gens au son de la cloche; on apporta deu.x
fauteuils, un pour loi et un pour ' son intendant, et il commença aviy c«'t
homme un . semblant de délibération sur le sort de mon pauvre oncle. Lui,
devant cette parodie de justice, se Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.24% accurate

MON ONCLF. BENJAMIN. i09 Imai toujours fier, et même H
ayiit conservé son air (KklaiKiieux et gogaeaaard. Le brave intendant opina
à vingt-cinq coups de iDvet et quarante-huit heures de cacltol dans le vieux
donjon; mais le marquis était de bonne humeur : il avait mémo, it t-e qu'il
ptratti une • pointe de siiler) dans sa tête. — As-tu quelque chose k alléguer
pour la défense? dit-il à Benjamin. — Viens avec moi, répondit cclui-cî,
avec lun épée, k mut* pes de ton château» et je le lien conuUre mes
moyens de défense. Alors 'le luarquis se leva et dit : — Lii justice, après en
avoir délibéré, con(1,1111110 riiiJividii ici présent n cmilimsmt.M. Ip
marquis de Cuiuljyse, seigneur de tous ces environs, ex-lieutenunt de
UMnequelaiTee, eepilafne louvelierdu hailliaiTi' <!»' Climit-' i., etc., v{c,.
daaa un endroit que mondil «cigiicur de Luuib}>e ta lui Mre couuallre* Et
en mrrnit' tcmiis il défaisait -fn t!it'ii-il4'cliausse. La vuieUilic comprit son
lalienlion ; elle •e aalt 1 epphudir de toutes ses forées et à erler : Vive M.
Ir'm;irqiis dt'Canihy.set Pour mon pauvre oncle, il mugissait de colère; il
dit plus tani qu'il ■vsilerainld^être f^pé d'apoplexie. Deux gardeafhassf li;
tt-iaient en jour, cl il> avaiful rcii orilrc du mun|uii de tirer à son premier
siijaal. Tuun. 1. s Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.86% accurate

110 MON OHCLB BRNIAMtK. — UMtoiS) Amk MBy di(celui-ci. Benjamin savait \r iiKir^iiii? liornme à exécuter n ^nenace, il ne voulut pas courir la cbaaMd^n oovp *e tasil, el... q««lq«es seconde» ■!»»*•, n ioslii " lUi marquis était salisfailc. — C'esl irès-bieu, dit M. de Cambyse, jeMtt eoitent de trtî ta pe«x te wter niiateiiMt • d'avoir eml)r;i"i' un niitrquis. H le ttl conduire par deux gari«l-d«M» foti d'armes joaqu'è la porte eoehàre. Benianin ^Mitait, pan il à un "liicn M<\\e\ nn mauvais garneroent a aliaché un sabot à la queue. Comme il était sur la ratte de Corrol, il ne se donna pas le temps de chaaser de diweth» «l alta droit che* M. Ninxit. IX Or, eeloïKi avait été iuformé, je ne sais par qui, par la rflooBMnée sam doute qai se mêle de loul, que Beijmiiin était retenu prisonnier à Seiot-Pierre du Mont; il ne trouva point de mellleir moyen, poHr dMItrer mm ami, qw de

The text on this page is estimated to be only 18.53% accurate

MON O.NCLli: BEiNJAMIN. lit prendre iPanMit h
Rentilhommière de n»n|iiis et de la raser ensuite. Vous qui riez, irouvez-moi
dans riisloire ub« guerre plus juste. lA oà le gouTerneineiit ae Hit pas faire
respeeler les Mi, il fittt bien qw les citoyens se fassent justice cux-nWfms.
La cour de M. Minxit ressemblait à une |i!ae d"Mi im's ; lii iTiiiîi<)uc, à
clicval cl arniwtli' fu>ils de toutes sortes, était déjà raniéc ou baliille; le
vieux sergent, entré depuis |h>u au service du doi-lcur, avait pris le
«■oniiiiniKlrmeiit de ce corps d'élite. Du milieu lU' sts r:i)i^s s'élevait un
ample drapeau fait ave<' uu rideau de croi»év, sur lequel M. Mtaixit avait
écrit, en lettres menlées afin qw personne iren IgiurAl : i a lirertk i>r
BenjAnni OV tia OREILLE» iiK M. DE ciMnvsK ! c'élail là son
nlliMtiini. En seroiult' ligne, venait l'infanterie, représentée par cinq à six
valeU île ferme partant leur pioche sur leur é|)aule, et quatre couvreurs de
remlioil munis eliaeuû de leur échelle. La calèche ttijurait les huilages; elle
éttil diaifée de ludaes pour combler les fossés do château que le temps avait
emnlilés lui-même en plusieurs endroits. Mais M. Minxit tenait a faire
régulièrement les dicaes; Il anii eu en outre ia précaution de mettre, dans
une des pocties de la voilure, sa irouï^c cl un gros flacon de rhuui. Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

Ui MON ONCLE BBNJANift. Le bdlfqomx duckur, surmonté
d'un cba|)«au ù plumes 01 tiic t|rio luic à la iimiii, i jr;tiMl.iii , autuur Uf
iroupo il liàuit d'une \ui\ luyiiianit; les préparaiifs du dépiri. C'esl l'usage
(|u'ii\aiil d'cntnT en rniiipatjnp une armée iöil liaruu(suée. M. Miuxit u'élail
pas liuniiuc à manquer & cette foroMlilé. Or, void ce qu'il dil ù ses soldats :
— Soldats, je ne vous dirai point que i'Europe a les yeux fixés sir tous, que
vos noms passeront à tu poslérilt', ([u'ils seront LiiriiK's an ' leuiple de la
gloire, etc., etc., etc., parce que tool oêla c'est de cette graine vide et
inféeiMide qu'on jette aux niais; mais je vous dirai (|ii<' ce n'est pas
sculeuicui pour rcudrc la liberté < à laon gmère que vous avez pris les
armes, et que notre expédition aura encore pour résultat de délivrer le pays
d'un lyrau qui l'opprime, qui écrase vos blés, qui vous Int quaud il vous
rencontre, et qui est Iris-nialhonnéte avec \os reniuies. Il sullil à un Français
d'uuc bonne raison pour combattre eoursf «usenent ; vous, vous en avez
deux : donc vous devez l'ire ittviucibls. Les morts seront enterrés
décemment l mes frais, et les blessés seront soiinés dans nia mai;on. Vive
M. Benjamin Kalhery: mort à Cumbyset destruction à nà genlilliom- |
miiret... |] Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

MON ONCLE nP-NJAMIX. 113 — Bravo ! M. Minxii, dit mon oncle qui arrivait en vaincu par ane ports de derrière; voilà une harangue bien tonchén : si vous l'eussiez faîte en latin, j'auraU eru que voua Tavies pillée dans Tile-Livc. A la vue de mon oncle, il 8« fit an hoorn universel dans rarniéc. M. Miiixit commanda en place repos, et conduisit nenjatuin duiis &a salle à manger. Celui-i'i lui rendii coniplf de son aven» l\m\ (le la manière la plus circonsanciéc cl avec une lidriilt^ que n'ont pas toujours les hommes d'Elnl lorsqu'ils écrivent leurs mémoires. M. Minxit était liorriijloniont e\;i«poro de l'insulte faite a son gciuire. D'abonl, il ne put s'exprimer que par des imprécations; mais quand son indignation se fut un peu calnuV ; — Benjamin, dit-il, tu es plus iiiganihequemui, lu vas prendre le eomuMiidement de l'armée, «t nous allons marcher confre h château de Ciimbyse; Il faut que là où élaicnl ses lourelleâ, il pousse des orties el du chiendent. — Si crin vouî cnnvicnt, dit mon oncle, nous raserons jusqu'à la montagne de Saint-Pierre du Mont ; mais, sauf le respect que je dois à votre avis, je croi< qn*' nous devons agir de riKe ; nous escaladerons nuiUiinincent les murailles du châtmêi nous nous emparerons de Cambyse et de tous ses laquais ploufés dans le via et lé somDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

111 MOX ONCLE BEXJAMIN. meil, eomme dit Virgile; et t1 fendra qu'ils boub «inbrnsent tous. — Voilà qui esi bien pensé, répondit M. Minxit ; nous avons tmo lionne lieue et demie à fsiro poar arriver di-xant In place, i-t il fera nuil dans une beure. Cours embrasser ma tille et nous parlons. ~ Un inslant, dil mon oncle. Diable ! comme vous y allez ! Je n'ai rien pris de la journée, moi, et il me conviendrait assoe de déjeuner avant de partir. — Alors, dil M. Minxit, je vais faire rompre les rangs, et on distribuera une ration de vfn i nos soldais pour les Irnir en luili'ino. — C'est cela, répondit mon oncle, ils auront le temps de s'achever pendant que je vais prendre ma réfection. Heureusement pour la gentiiiommière du marquis, l'avocat Page, qui revenait d'une expertise, vint demander h dîner à 51. Minxit. — Vous arrivez bien, M. Page, lut dit le balUqueu.x docteur; je vais vous enrôler dans noire expédition. — Quello expédition? dit Paije qui n'avait pas cludib le droit pour faire la {uerre. Alors mon oncle lui raconta son aventnre et la manière dont il allait se venger. — Prenet-y sarUe, «lit i avocal Page , la chose

The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

NON ONCLE BENJAMIN. 115 «Si |lM gmt qi« VOUS m le pemn. D'iikinl, quant au suwès, espérez- vous, avec sept à fui il bommes écioppés, \cnir k bout d'une gurnison de tnate domitiques comannés par u ItenieMJitde mousquetaires? — Viogl hommes, et tous valides, M. i'avocal, répondit M. Minxit. — Soit, dit froidement l'avocal Page : niais le château de M. de Cambyse est entouré de murafiiei; ces morailles tomberont-elles, eomine celles de Jéricho, au son de? cymbalfs et de (a grosse caisse? Je suppose, toutefois, que vous pireaies d'amnt le cUleaii du marquis : «a sera sans doute un beini fait d'arnics; mais cet exploit n'est pas de mtiure à vous faire obtеuir ia croix da Sainlp-Louls; oft wis ne vafec qu'âne bonne plaisanterie et de légitimes représailles, la juslice y verra, elle, un bris de perle, une escaJade, nae violation de domicile, une attaque de nuit, et tout pf h encure conître un iii^irqui? ! La niuiiidre de ces choses entraîne la peine des galères, Je V088 et préviens ; il fkadra deoe qu'après voln Victniff ^ous vous résigniez à abandonner le pays, et cela pour quel résultat ? pour vous faire donner l'aeelade par on marquis. Mon oncle était très-entété, entété comme s'il eut été le fils d'un cheval et d'une àuesse, et, du reste, raMMement est un vice héréditaire dans

The text on this page is estimated to be only 20.09% accurate

116 MOK ONGLE DBJMAMIN. Mtn fimille; eepeadm, il
eonvint qm l'avoeat Page avait raison. < — Je crois, dil-il, M. Mioxit| que
vous ferez trta-Uen de ranaltre votre épée dam le ftrarrMv et votre chapeau
à plumes dans son ilul : on no doit faire la guerre que pour des motifs
exirémemênl gravée. Vous seriez peut-être flatté, M. Miiixil, (le pn ndr*^
[ilace parmi les liéro; mais, la gloire d'un général, qu'est-ce que c'eitt des
eitds en débris, des villages en cendres, des l'iuiiiKiLîiics r;iv;igt't'.', des
femmes livrées à la brutalité^ du soldai, dis enfanta emmenés captifs, des
tonneaux de vin défoncés dans les caves. Vous n'avez dune pas lu Fénélon,
M. Minvil? Tout cela est atroce, et je frémis rien que d'y * penser! — Que
n)i' r;icontes-lu là? réponditM. Minxit. li ne s'agit que de quelques coups de
pioche à donner I de vieilles murailles loolas einées. —.Eh bien ! dit mon
oncle, pourquoi vous donner la peine de les altatlre, lorsqu'elles onl si
feouM volonté de Uinlart Crofei-nioi, rendai la paix A ce beau paya; je
serais un lâche et un infime si je souffrais que, poir venger une injure qui
m'est toute personnelle, vous vous exposiez •ax dangers multiples qnl
doivent résnitor de « notre expédition. — Mais, dit H. Minxit, c'est que j'ai
aussi, I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.82% accurate

MON ONT.I.F, B.F.NJAMIN. 117 moi, (li'S injures personnelles h
venger sur ce boberenu : il m'a envoyé, par «lérision, de l'urine (te cheval à
cniisuiler pour île l'urine humaine. — Belle ruiim pour encourir dix ans de
galères! Non, M. Minxit, la postérité ie vous absoudrait pas. Si vous ne
yonpez à vous, son^ie'- à voire (ille, volrc Arnbeilc chi'rie : quel plnisir
aarail^le i hire de si bons froaniira ft la crème, quand vous ne seriez plus li'i
pour les manger? Celte invocation aux sentiments paternels du vieux
docteur prodnisilson effet. — Au moins, dit-il, lu me promets qu'il sera fait
justice de l'insuleneedc >i. de (Jaiiib^sci car tu ce mon gendre, et dès lors,
en fait d'honneur, nous sommes solidiieres rmi pour l'niilre. — Oh ! pour
cela, soyez Irunquille, M. Minxit, mon «il sera toojoars ouvert aur le
marquis; je le guetterai avec l'attention patiente d'un ehil ipii guette une
souris : un jour ou l'autre, je le surprendrai seul et sans escorte; alors, Il
faudra qu'il croise sa in'hlr épée avec ma rapière, ou bien je le bàionnc à
sulicté. Tenez, je ne puis jurer, eouHoe les anciens preux, de laisser croître
ma barbe, ou de mangi r du pain dur jusqu'à ee que je me sois vengé, parce
que l'une de ces choses ne conviendrait pas dans notre proTcsslon, et 4|ue
raiilrc rsl cniilr.-iire à mon IciiiiTniin'iil ; niais je jure de ne devenir votre
gendre que qujnd l'iuDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.69% accurate

118 MON ONCLE RENJAMIN. suit* qui M'a M Mte amn reçā
ane éétalanle rtparalkHi. ' — Non pas, répondu M. Miiixil, tu vas irop >
loin, Benjamin*^ je n'accepte pas ce aermenl impie : il faut, an contraire,
que lu é)H)us«s ma Hlle; tn le vengaiM auai bien aprè» qu'auparavant. —
Y pensci-vous, M. Minxil? du moment r|uc je dois me battre à mort avec le
marquis, ma vie ne M)'appartient plus : je ne pais me permettre d'é|»oiu<cr
votre fille pour la laisser veuve pavir être le Iciideniain de ses noces. Le lion
docteur essaya d'ébranler la résolution » de mon oncle; mais \oyant 'lu il m'
|iouvail y parvi'iiir. il <c décida à aller changer de costume ^ et à licencier
son armée. Aiitsi finit cette sraude expéditioa qui conta peu de sang à
l'Iaannlté, mais baaieoap 4e vin à 11. Bliaxiu X ConoNBi MM «Ml» M ai
«mbntMf |>*r h naffiri*. t Benjamin inait conehe h Corvo!, Li- tende- '
u)ain,coninieili>ortailde la maison avec .M. MiuxK, ^ Digitized by Google
I

The text on this page is estimated to be only 17.35% accurate

MON ONCLE RUF. BENJAMIN. 119 la première personne qu'ils
aperçurent, ce fut FiU. Geln-d, ipii ne se sentit fu la conieieiKe • nette, eut
iiulant aimd reiuwiler dt'iix pmitls loups sur sa route que mon oncle el M.
Miiixil. GqwHdnl, eomme Il m pouvait s'aaqviver, il se décida à faire eaire
forline bon œor : il vint à mon ODcie. — Bonjoar, M. Rathery ; eommeit
tous por^ tpz-vous, honorable M. Minxil? Eh l)ieii ! M. Benjamin,
commenl vous en êles-vous tiré avec noire Gessiar; J'avais qm |>enr laniUe
qu'il vous nt nn nanvais parti, et Je a'ei ai pas famé l'œil de la aait. — Fafa,
dit M. Hlinit, «ardei vo* olM«|aiositës pour le marquis quand vous le
renconln-reï; esl-il vrai que vous ayez dit à M. de Cambjse que vous ne
eonnaistiei plia BM^Janin? - le ne me aoaviaDS pas de cda, mon bon là.
kMioxit. — E\$t. { | vrai qae voqs ayez dit au même nar> quis que je n'étais
pas un homme à voir. <— Je n'ai pas pu dire cela, mon cher .M . Minxil,
TOUS savez oombien je vxnis estime, mon ami. — J'alTirme sur l'honni'irr
iiu'il a dit (oui tvl.i, fit mon oncle avec le sang-froid glacial d'un juge. —
C'est bien, dit H. Minxil ; alors nous alhms r^er ion compte. — Fata, dit
Baqiamiu, je vous prévieu» que Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

ISO NON OSCLB BENJAMIN. ' H. Mfnxft vent toi» fostlger.
Tenez, volll nu I houssine; pour l'honneur du corps, défendezV0U8 : un
médecin ne peut se laisser rosser comme an ln« Ae dix éevs. — J'ai la loi
pour moi, dil Fala ;8'il me frappe, chaque coup qu'il me donnera lui coulera
cher. — Je saerfflemiltft frmes, dit M. Minxil, faisant siffler sa cravache ;
tiens , Fatn , fatorum, destin, providence des anciens, tiens, tiens, tieosi
tiens! ' . I Les paysans s'étaient mis sor le seuil de leur ! porte pour voir
fbstiger Fala ; car, je le dis I la honte de notre paa%Te humanité, rien n'est
dra- | matiçiie comme nn homme qu'on maltraite. ^ — Messieurs, s'écriait
Fata, je me mets sous voire proieclion Mais personne ne quitta sa
|)lace,GarH.IHRXit, par la considération dont il jouissait, avait i peu près
droit de basse Justice dans le village. — Alors, poursuivit l'infortuné Fata,
je vous prends à témoin des violences exercées sur ou personne ; je suis
docteur en médecine. 1 — Attends, dit M. MHixit, je vais frapper plus I
fort, afin que cenx qoi ne voient pas les coups les | entendent, et que lu aies
des cicatrices il montrer i an hailli. f Et en efTct, il frappa plus fort, le féroce
roturier qu'il éUil. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.97% accurate

MON ONCLE IIEiNJAMLN. lâ — Sois tranquille, Miuxit, dit F>U «b «'élo^ (oaol, lu aurusalTaire àM.(li'Caiubyste;il aesoil^ frira pas qu'on lueoiaUruUe parce que je le salue. — Tu din\$ ft Gainby>e, lîl M. Minxil, que je me nioi|ue de lui, que uia maison est plus solide quesoa cbàieau, ei que s'il veut \eiiir sur ie platetu de Pertianl avec ^cn&, je suis son liuiiiine. Disons de suile^iiour eu lînir avec a-lle affaire, que Fata 11 eiter]f . Minxil par-devaoi le bailli pour répondre dei ^râloMea eontmises sur sa personne, mais f n'A ne pul trouver aucun témoin (|ui déposât dn fait, bien que la chose se fût pas^ée on prést'nce d'uuï' ceilaiue d'individus. Lorsque uiuu onde (ut arrivé, h Ciamecy, sa sœur Ini remit nnn ieilre timbrée de Paris, de la teneur, siiivanle: « M0<ISIKI'R Hathkrv, « Je &aiï de Lonnc part que vous vu.ulez épouser mademoiselle Miuxit; je vous le défends expressément. . « ViGOMtR.HK, Pq^Nï-CASSÉ. » Mon oncle en\oya Ga:»pard lui quérir WW feuille de papier grand raisin; il prit l'encrier de Uacliecuurl, et répoudil de suite à cette uiisbive.

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

iH MON OKCLR BENJANIX. * HoMtBVK U ViCOXTIy c
Vous pouvex iller « Agréez r.issiiiaii'n' des seiilimt'nts respectueux tyec
li'sqiiels j'ai l'Iioniionr d rtre « Voire humble ei dévoué servilAur» « B.
RATHERY. » Uù mon oncle voulait-il envoyer son vicomte? je ne le sais ;
j'ai fiiil d'inutiles redierehes pour pénétrer le myttère de cette réticence:
mais jr vous ui toujours donné uneWén de la fermeté, de U nelieié) do nerf
et de la précision de son style, * quand II ▼ onlait se donner la peine
d'écrire. G^iulanl mon oncle n'avait pas renoncé à i>;es idées de vengeance,
tant s'en faut. Le vndrcnll suivant, après avoir visité ses malades, il lit
aigolsier son épéc, l't mit par-dessus son haliil ronge la houppelande de
Macbeconrt. Goninic il M voulait point faire le saerifice de sa qneoe et qu'il
ne pouvait la mettre dans sa poche, il la cacha sous une vieille perruque et
s'en alla ainsi déguisé observer son marquis. Il établit son quarlier général
dans une espèce de cabaret situé sur le bord de la route de Clameey, vis-à-
vis le rhâ- ' icau de M. de Cambyso. Le maître du logis venait] Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 123 de se casser une jambe. Mon oncle, toujours prompt à venir en aide à son prochain qu'il était fracturé, déclina sa proposition et utilisa les secours de son art sur le patient. Il fut autorisé par sa famille désolée à rétablir en leur lieu et place les deux fragments du tibia cassé; ce qu'il fit pieusement et à la grande admiration de deux gens là (un à 11 livrée de M. de Guttbjer, qui buvaient dans le cabaret. Mon oncle, quand son opération fut terminée, alla s'établir dans une haute chambre de Tauberge, droit au-dessus du bouchon, et il se mit à observer le château avec une longue-vue qu'il avait prise chez M. Miiixit. Il y avait une bonne heure qu'il se morfondait là, et il n'avait encore rien aperçu dont il pût tirer profit, lorsqu'il vit un laquais de M. de Ganliyse descendre ventre à terre la ramper. Cet homme le descendit à la porte du cabaret et demanda si le médecin était encore. Sur la réponse affirmative de la servante, il monta la chambre de mon oncle, et, l'abordant chapeau bas, il le pria de venir donner ses soins à M. de Cambyse qui venait d'avaloir une arête. Mon oncle fut d'abord tenté de refuser. Mais il réfléchit que cette circonstance pouvait favoriser ses projets de venaison, et il se décida à suivre le domestique. Celui-ci l'introduisit dans la chambre du malade.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

124 MOS OSCIE BKNJAMIN. qnis; M. de Gtmbyse était dani son faolmiil, Im coides sur m genoux , ci il semblait en proi« à nnp violente inquiétude. La marquise, jolie brune de vingt-i inq ans, se tenait à côté de lai et cber«klil à le rassurer. A Tarrivée de HUM oiieI«, le IMI^ttis leva la léle et lui dit : — J'ai avalé en dînant une ;irète qui s>st clouée à mon gosier ; j'ai sn que vous étiez dans le vilhigr et je vou;; ai fait appeler, quoique je n'aie pas l'lioineur de vous connaître, persuadé i|M vous ne me refuscio?. (mis votre secours. — >ou-s le devons à tout le monde , réiwndil mon oncle avec un sang-froid glacial ; aux riches aussi bien qu'an |»iivra>, aux gentilsliomnies aussi Lieu qu'aux paysans, au méchini aussi bien qu'au juste. — Cet bonnie m'efTraye, dit le maniais it sa I femme, fuile^le sortir. — Mais, dit lu marquise, vous savez bien qn'ancu nédeeia ne vealae hasarder à venir su château : puiM|ue vo«s avtt eetii-ei, saches au moins le garder. L« nnrtais w rendit I eet avis. Beqjamin examina la {;orgc du malade et sccoun laléted'un air d'inquiétude. Le marquis pâlit. | — Qa'eit-ee doue? diuil, le nal seraiMI en- i core plus grave que nous ne l'aorions cru ? [— Je uu sais ce que sous *\\<si cru, répondit l Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 125 Benjamin «PtiBe toiz sdlnnelle, mis le ml serait en effet très-grave, si on no prenait de suite les BMMres néceasaires pour le coutiaure. Vou «Nt tnlé UM néle de iemmi, et e*ert ne arite de le queue, là où elles sont le plus vénéneosas. — Cela esi vrai, dil la nurquiae éionii^; mie eeniMBI avei-To« ééeo«mrt eélaf — Par rinspeclion de la gorge, madame. Le fait est qu'il Tavait neenau par «a moyen tout Mtvrel : ea paMattt devait la nlle I manger dont la porte était ouverte, il avait vu sur la table «0 UQiDOD doDI le ironçoo de la queue avait seal éld nilevé, et il en avait cooela gue (détail à ta queue de ea poiaaoïi viVnit appwtera l'Mie avalée. — Noos n'avons jamais ouï dire , f t le nwir^ quis d'une voii tremblaoïe d*«fflr«i, qm les arêtes de saumon fussent vénéneuses. — Cela n'empêche pas qu'elles ne le soient bflMCoap, dit Benjamin, et je serais ttebé que madame la marquise en doutât, car je serais obligé de la contredire. Les arêtes du saumon eoMlennent, comme les feuilles do naneenillier, une substance si acre, si corrosive, que si celle aréle restait une demi-heure de plus dans le gosier de M. le ouniuis» elle pvodaliit qm inflammation dont Je ne jinurmis me rendre laaiUVf et l'opériitioii (JevienUrail impossible.

The text on this page is estimated to be only 17.05% accurate

IM «OR OmB BBNJAKIN. — En ce eai, doeleor, of im dene 4»
salle, je vous en ««ppli*, dtt le aur^ nie de jflm es pi» effrayé. — Un imimt,
dit inoa oMie} It doee m |MI «lier si vite iuc voua ledMrespl y aoM petite
rornMlité à remplir. — RemplisseE-la donc bten vfle et eomnieRÛÊÊ, —
G'esl que celle formalité vous regardoi c'est vous seul qaf de^ Facecomplir.
— Di- inni ilonc au moins en quoi elle consiste, cbirurgien de malheur !
Yeux-Hu me laisser ■eerhr M fiate d'agir? — J'hésile encore, poursuivil
Benjamin avec leeteur. Commentbasarder une proposition eonaie celle que
j'ai h yom ttSml Avae m Miqnls ! avec un homme qui descend «à draile
ligne de Camhysc, roi d'Égypte!... — Je erois , misérable, que lu profites de
ma position |>our te moquer de moi ! s'écria le Mr> qnis revenant à la
violence de son caractère. . — ' Pas le moins du monde, répondit froidement
Benjamin. Vous souvenez-vous d'an homme que vous rites, il y h trois mois,
traîner dans voire château par vos sbires, parce qu'il ne vous avait))oint
salué, et aaqiMI VOUS fitearianfeitle ' pins sangliirii" — Un lioiuiif ii qui
j'iii fait biii,Hr... Eu elTet, Dlgtized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.82% accurate

WHI OKCLB ISKJAIIN. IS7 «"Mt loi; J« le recooMis I tes ciM|
pM» dix pouces. — Eh bien t l'Iiooiuie aux cinq pieds dix pouce» yom
deanne meiateMM HpinUon de l l»ralte que vous lui avez faite. — £b t
mon Dieu ! je ne demande pas mieux ; Ixe le sonne à laquelle tn <valuea
loe honneur, el je ni'i'ii \ai< la faire <i>nipster de suile. — Me prciidiy-lu
pour un robin? crois-tu que je ne dis insnller poar de l^rgentT s'écria mon
«■de. Non! nonî rVst unn roparatiothi'lioiiii'ur qn'jl ne faut. L'ne
réparation d'honneur ! eotends-to, marquis de Gembyse? — Eh bien! soil,
dil M. do Cambyse dont les yeux étaient attachés sur l'aiguille de sa
pendule, et qoi voyait avec eflk'oi s'enfair le hiale demiheure; je vais
déclarer devant madame la marquise, je déclarerai par écrit, si vous le
voulez , qm vous êtes un boeune d'honneur, et que j'ai eu tort de vous avoir
ollViis»-. Beiuamin haussa les épaules. — Ooie-tn doue, dit> {l an nurqvis,
que, quand (tn a insulté un honnête homme, il suffise de reconnaître qu'on a
eu tort, el que tout soil rrifttré? Deoialn tn rirais bien, svec te socidlé de
hobereaux, dn niais fini se serait ronlenlé de celte appemoe de satisfaction !
Non ! c'est la peine dn talion qu'il faut que tu iuU«ses,niplns Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 21.30% accurate

Itt NON OKCLB BBRJAHIK. ni moins, l.i: faible d'hier est
di'\fiiii !c furl d'aujourd'hui, le ver s'est changé en serpent. Ta o'éclia|»|Mras
I nw jmlie», eonne tu échappes à relli> du hnilli ; il n'est aucune protection
qui puis«e le défendre contre moi. Où je rai embrassé, il liial que ta
n'enhraHM. — As-tu donc ouhiié, mallMarats, qM je suis le marquis de
Can)byse? — Tn as Uen oublié, toi, que j'étais Benjamin Ralhery. —
Laquais, dit le marquis auquel la colère iifah fait oaMier le prétendu danger
qu'il coarail, conduisez cet homme dan? la cour et qu'on lai donne cent
coups de fouet; je veux reatoodre crier d'ici. -- Bien, dit moi onde. Mais
dans dix minutes ropératioQ sera deveoue impossible, et dass une heure
vous seres mort. — Eh ! ne puis-je donc envoyer qoerir, à Vany, un
chirur|ieo par mou coureur? — Si votre coureur trouve le cbirurçien chez
lui, celui-ci arrivera juste pour vous voir mourir et donner ses soins à
madame la marquise. — Mais il n'est pas possible, dit la marquise, qiip
vous r«8liK inflexible. N'y a-t^l done pas plus de plaisir à pardonner qu'à se
venger? — Oh *. madame, reprit Benjamin en s'inoliRani avec (râce, je
voos prie de croire q«e si Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 189 e'élail de vous que j'eusse re^u une iJaroiUe !■salle, je De voas girderau pus niu-uie. Mntone CombyM louri, et, comprenanl qu'il D'y avait rien à gaoer avec mon oncle, elle eofagea elle-même aom mti à se souoieitre à la Déecessilé , et lui Ht éfewrver qu'il R^Tafl pivs que cinq minutes pour se décider. Le marqni», vaiDca iMir la terreur, lil signe i deux laquais qui étaient dans sa chambre de se miner. — Non pas, dit l'inflexible Benjamin, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Laquais , vous allez , M eoaUraire, avertir les gens de M. de Cambyse de se rendre ici de sa part : ils ont été témoins de l'insulte, il faut qu'ils le soient de la réparatim. iMaiiie la nirqniie ae«le a le droit de n retirer. Le marquis jeta un coup d'oeil sur la pendule et vil qu'il ne lui restait plus que IfOis minutes. Cmme le laquais nt> Ijougenil : — Allez donc vite, Pierre, dit-il, exécutez les ordres de monsieur ; ne vuycz-vom |MS qifll eil seul uiaitre ici puur le moment? Les domestiques arrivèrent l'un après l'autre; il ne maD<|aalt plus que l'intendant ; mais Benjamin, rigoureux jusqu'au bout, ne Tonlut paf commencer qu'il ne fût présent.

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

130 MON ONCLE BENJAMIN. — Bien, dit Balthazar ;
maintenant nous allons «iriller, M. tout «it mUM; J« vab à préunt ■'occuper
en conscience de votre gorge. Il fit l'extraction de l'arête irès-vue et IrèsUn,
et la ramena «tre les mains du narquois. Tandis que celui-ci l'examinait avec
curiosité : — Il faut, dit-il, que je vous donne de Tair. n vvvrit VM fnêlre,
•'élança dans la cour, et en deux ou trois enjambées de ses grandes jambes,
il eut gagné la porte cochère. Tandis qu'il détachait en cMiani la
montagne, la marquise était à une fenêtre (ini s'écroula : — Arrêtez, M.
Benjamin Hatberty de grâce, fanez-vous ma lamaccimnlB al eaux de
madame la marquise*; Il tint bien qu'il Je vonna paier voUra opération. Mala
Benjamin n'était pas homme à se laisser prendre à ces belles paroles. Au bas
de la colline, il rencontra le coureur du marquis. — Lendry, Inl dft-lt, mes
compliments à madame la marquise, et rassurez M. de Cambyse à rélir
des arêtes de saumon; elles ne sont pas si vénéreuses q«a eallea dn
brochet; en outre, il ne faut pas les avaler. Qu'il se tienne la gorge
enveloppée d'un cataplasme, et dans deux ou trois jours il sera guéri.
Aussitôt que mon oncle fut hors des atteintes . 0.^4^1 marquis, il tourna à
droite, traversa la prairie Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.35% accurate

MON 0NC1.K BB.VJAIIIN. 13t rie de Flei, avec les mille ratsseleU dont elle est enti'etou|U'0, e(se rendit à Corvol. Il voulait régaler M. Miiuii de la primeur de son expMilion ; ii l'aperçut de l«te dUùl ànmA « porte, et agllaiit aoa mo«ehotr tu ligM dé trionplM : — Nou foiMBtt vengé! t t^jerit-MI. Le bonhomme accourut ao-devanl de lu| de HNite la vitesse de ses grosses et courtes jambes, et se jeta dans ses brai avec la même effusioa que s'il eût été son dis : mon onde dit même avoir w couler sur les jottes deux grosses larmes qu'il cherchait à escamoter. Le vieux médeecin, qui n'éuit pas d'an caractère moins fier et moins irascible que Benjamin, exultait d'allégresse. Arrivé chet lui, H voulut que, pour célébrer la gloire de ce Joor, les musiciens cxéculasseot des fanfares Jusqu'au soir, el il leur ordonna ensuite de s'eniVNTi ordre qui fut exécuté poactueilemeBt.

The text on this page is estimated to be only 18.22% accurate

13i MON U.nVIE BEMJAMIN. XI Cmummi moB Mcia tid* im
mudiand dt 4n|i k It Mlilf • Capaii^»»^ B«qj«min revint à Clinwy on peu
inquiet de son dud.it c ; malï. le iendeiuain , le coamr du ciiâleau lui remit,
de U pari de Ma nailNi, &vee un» mumm 4'aieit MNt «msidér«ble, w
UUet ainsi tOÊipk > « M. 1« marquis de Caoïbyse prie If. Benja' « min
Ralbeiy d'oublier ce qui s'est |vassé ontre « eux, et da cecevoir, |jour prix de
l'opéraioit t qu'il aai.iMbii«aMilt«x«ealée, la biUaaoffm < qu'il lai envoi».
» Oh t dit mon oncle «près la lecture de oelle lattra>ce 1)011 seigneur
voudrait m'aclicter ma discrétioB; il a même riionnètelé de la payer d'a«
vance : c'est dommage qu'il n'agisse pas ainsi avec tous ses rournisseart. Si
je lai avais extrait tout simplement, toutvulKaireneat, «tsans aucun
préliminaire, Taréie qu'il s'était plantée dans le gosier, il m'aurait mis deux
éeus de six franes dans la main et m'aurait envoyé manger un morceau à
l'office. La morale de ceci, c'est qu'avec Um

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

MON OXTLE BKNJAMIN. 133 grands, il fiiu()uii'uj- se faire
cruindre que de te faire aimer... Que Dieu me dinne ri de na vie je manque à
ce iiriticipp! « Toulefois, coiiiuie je n'ai pu l'inlenUon d'éire diwrel, je ne
pais, an eoBactowe, fanlar l'argent qu'il m'envoie eoninie salaire de ma
disctrlion : il faut être lioniiële avec tout le monde ou a« pu a'cB nêiar.
Mais, eoaqilmB un peu Tarfenl qui est dans ce sar : voyons ce qu'il paye
poar l'opération, et ce qu'il donne pour le aileoca... Cinquante éeual...
Ffebira! le Cambyse est L'éiuHeux. Il ne veut octroyer que ilouze sous, sans
garantie aucune de n'être pas bàionné, aa faaitenr en grange qui a ton fléau
au boni des bras depuis trois heures du malin jusqu'à huit du
iioir,elffloi,ilme paye cinquante écus un quart d'heure de ma journée : voilà
de la nMgnHteenee! e Pour l'evlraclioti de celle arête, M. Minxil eût exigé
cent francs; mais lui, il fait la médecine i grand oreheslre et è grand
speclaele; il a quatre dwvaux ei douze musieieris à nourrir. Pdiir moitqoi
n'ai à euireieuir que ma trousse et mon bypostase, une hypostase, il est vrai,
de dnq pieds neuf pouces ; deux pisloles , c'est tout ce que cela vaut. Ainsi ,
de cent cinquante Atez vingt, c'est Ireise pistoles è renvoyer an marquis;
encore j'ai presque des remords tle lui preadre son argent. Celte opération
que je lui Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

154 MDN OM.I.K HHNJAMIN. Aits pa>cr viogl francs, je ne voudrais pas pour mille frM«8... mille traiea i prendre, iMen eiitCldo, après ma mort, ne pas I avoir faile. ■ Nais, marquis, vous n'en èle\$ pas quitte : mal irai» jonn le MllliRe nera voue avmlare; je veux même la faire raconter à la postérité par Millol-Hataul , noire faiseur de noëls : il faut qu'll ne Mirique à ce 8a}et une deainmin d'alexandrins. Pour ces vingt francs, c'est de l'argent trouvé; je ne veux pas qu'il passe par les ■Mini de ma diirt mur. Demain é'est dlmanehe, demain doae Je donne aux nmis, avtv cet urgent, un goAler eomme Je ne leur en ai jamais donné, nn goûlwqni aéra payA eonptant. n eat bon do leur apprendre comment un lunnvAv. d'esprit peut se venger sans avoir reeuurs à suit épée. » La elMM aiaai arrangée, mon oncle ae mit à écrire :iu marquis pour lui annoncer le retour de soii argent. Je serais charmé de pouvoir donner à mes lecteurs nn nonrd édntillott du style épislolaire de mon oncle: miilluniroiisement sa lettre ne se trouve pas parmi les documents historiques que mon grand-père wu n eoBiarvéa : peut-f tre mon oncle le marchand de taine an anri-t-il fait un cornetTandis que BeajimiB élail en Inin d'écrire, son mardmdd'liaMla rongea entra iwe uie pancarte i It nain.

The text on this page is estimated to be only 14.92% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 135 _ QuVsl-ce que cela? fil
Benjamin déposaul sa plume sur la table; encore wl« mémoire! M. ItonWnt;
toujours voire éternel mi'nmra'. Eh. mon Dieu t voilà tant de foi» que vous
me le présentez que je le sais par tmr : «l« eUMi «Técarlale au grand large,
n'est -r- pa?, avec dix aunes de doublare el iroi» ftrnilure» de boutons
ciselés? _ C'est «ela, M. Rslhery, c'est bien cela , toul, ccnl cincoBle livres
dix sous six Ueuiew. Que je sois exclu du parodto eoiMM «a fredlii si je ne
perde pea aa moles eeai fraaci sar eelto toarniturf? — S'il en est alasi, reprit
mon oikIb , poai^ OVOl perdre «B00r«lK»tre Um^^h ^-rilTonier loas ces
vaaios noreeaax de papier? Vous sam bien, M. BOalelai, que je n'ai jamali
dUrcnt. - Je vois au contraire, M. RaUiery, que vous en avei, ei que j'arrive
dan» an momenl favorable. Volll, m eeitt-ttbie, un sac qn. dmt coiiwnlr 5
peu près ma somme, el si vous voulez le permeurey^.^.^.^ dll mon oncle poi
iani rapidement la main sur le sac, cet argent ne n|'«PP«/- . lienl pas, M.
Bonteinl; voilà préclsémeol la lettre dereâtof qoe je viens d'écrire, et sur
laquelle m m'ave» Wl faire an pilé. Teaet, eiouuDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

196 MON ONCLE ilENJAMl.N. t-il en présentant la lettre au mirehand, si voas voulez en prendre connaissance... — Iiiulilc, M. Halherj, compléteiueut iouUle; Ion! ce que je déiirerafa lavoit, e'eil fc qneltê. ^|io<iue vovs aurez de raieol qui t^hs apperliendra. — Hélas t W.Bomdnt, qui peut prévoir l'avenir? Ce que \ous me demanda, je voudrais le savoir moi-même. — Gela étant, M. RaHery, vous ne ironverez pas manvab que faille de suiie chez ParlanUi le prévenir qu'il eootinue les poursuites coqiineicées contre vous. — Vous êtes de mauvaise humeur, respectable M. Bonteint; sur quelle rognure d'étoflé avezvous donc marché aujourd'hui? — De mauvaise humeur, M. Rathery, vous conviendrez qu'on le serait à moins. Voilà trois ans que vous me devez cet argent et que vous-, me remettez de mois en mois, sur je ne sais quelle maladie épidéniique que je ne vois pas ar*. river ; vous êtes cause que j'ai tous les jours des querelles avec madame Bonteint,qtti me reproche que Je ne sais \m me faire payer, et qui pousse quelquefois la vivacité jusqu'à me traiter de genachc. ■ — Minlanie Bonleinl est assurément une dame fort uuuabie ; vous êtes heureux, M. Bonteint,

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

MON' ONCLE BKNJAMIN. 137 d'avoir me telle épouse, el je vous prie de lof flin le plus tôt possible mes coiiiplimcnl?:. — Je vous remercie, M. Rudicry ; mais ma feimne est, eomine on dit, un peu grecque, elle ainio mifiix l'argenl que li:'< coiii|tiimpiit*, el elle dil que si vous aviez eu aiïaire à mon confrère Gropbez, î! y a longtemps quefom serlef i t*hôUA Bon trot). — Que diable au&si! s'écria non oncle, furieux de ce que Bonteint ne voalnll pu Iflelier pied, c'est de votre fautes! je ne suis pas libëré envers vous ; tous vos confrères ont d(d ou sont miMes : Diitorrent a en deux ltxi«M 4» poitrine cette année, Artichaud IM lèvn |Nttl1 de; Sergifer a des rhumatismes^ Ratine'a la diarrhée depuis sb(mots. Vous, vous jouisses d'une sauté parfaite, je n'ai pas en l'occasion de vous fournir une médecine : vous avez une mine comme une de VM pièces èè nnnkin, et madame Bonteint ressemble i une statuette de boom finis. Voilà ce qui m'a trompé. J'ai cru que vous séries l'honneur de ma clientèle; si J'avais su alors ce qne je tais, je ne tou aonm pu donné ma pratique. — Mais, M. Rather>', il me semble que ni madame BontelBl nt moi ne sommes obligés d*ltre malades pour vous fournir les moyens de vous, libérer.

The text on this page is estimated to be only 15.95% accurate

138 MON OXGLE mUAMUI. — Et maàt j« vous déclare, M. Booteilt, que vous y ôtes iiioraleiiiiieil obligé. Comnienl ferieivous pour payer vos traites, vous, si vo!> clients oe portienl |ns dliabil? Celle obstination i voas bien porter est un procédé abominable; c'est un guet-apens que vous m'avez toudu; vous devriez k llieure qa'il eat avoir sur non rcisistr une «Ole de 50 ërus; je vous déduis 150 francs 10 sous 6 deniers pour les maladies que vous auriet dû faire. Vom emvlendret que je suli riii^oniiable. Vous ëii'? hlm Iirnnnix d'avoir à payer ia médecloe saus a\uir eu recours au médeeie, el j'«• sais pluieun qui voniniaat bieH firc à voire placf. Ainsi donc, si de 180 francs 10 sous (i deniers nous rulrancbons 130 francs 10 sous 6 draien, ifeit 90 fraaea qw je vous redoi< ; si vous les voulez, les voilà : je vous conseille eu auii de les preudre, vous ue retrouverei |ias de sllèl oee pareille ecaulea. — Comme à-cômpte, dit N> BealeiBi» je les prendrais volontiers. -- Comme solde définitif de tout compte , reprit mon onde, el encore j'ai besoin de toute mt force d ame pour vous faire ce sacrifice. Je desliMis eel arfeel à en déjeuner de garçuM ; jV vHis même i'inicntion de vouiy inviter, qiotqM vous soyez père de famille. — VoM encore de vos mauvaises plaismito

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

■ON dHOLE anuAiiii. 13» ries, M. Rathery>-, jamais Je n'ai pu obtenir que cela de vous; vous savez très bien pour moi que j'ai cent ans et que je pourrais faire quelque chose de suite. — Eli bien ! voilà précisément ce dont je me plains, N. Bonteint, vous n'avez pas voulu en vos amis; pourquoi vous faire tous ces frais inutiles ? ne pouvez-vous venir ici trouver et me dire : « H. Rathery, je suis dans l'intention de vous faire saisir ? » Je vous aurais répondu : « Saisissez-vous-même, M. Bonteint, vous n'avez pas besoin d'huissier pour cela, je vais même vous servir de recors, si cela peut vous être agréable, » Et d'ailleurs, il en est encore temps, saisissez-moi aujourd'hui ; saisissez-moi à l'instant même, ne vous gênez pas, tout ce que j'ai est à votre disposition • HloB : je vous permets d'emporter tout ce qui vous conviendra ici. — Quoi ! M. Rathery, vous seriez assez bon... — Gamin donc, J. Bonteint, mais enchanté d'être saisi par vos mains ; je vais même vous aider à me saisir. Mon oncle ouvrit alors une vieille armoire de commode, à laquelle pendaient encore à un clou quelques loques de cuivre doré, et tirant de là trois vieux rubans de la queue d'un tiroir : — Tenez, dit-il à M. Bonteint, vous ne perdrez pas tout ; ces objets ne \ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.25% accurate

140 NON «NCIB BBRIAMm. ciMD|»l«KNit pas dans le total : j« vws les éom» par-dessDs !c marché. — Ouais! répondit M. Bonteitut. — G» porMfoailie w naiwiiln ronge qae vous voyez, c'est ma trousse. Gomme H. Bonteint allait mettre la main imm : — Toul beau, dit Dcnjamin : la loi ne vous permet pas de loucher li. Ce sont les outils de ni proliBnioii, el j'ii le droit d« les eo»server. — Purlani..., fit M. Bonteint. — Voill mteloMBt m tire-hoadion l manche d'ébènc et incrusté d'argent; pour cet objei, l'Uouta-trHl en le meltaot dans sa poche, je le eowtnit à BM crtancter», et d'ailleurs j'en ai pins besoin que vous. — Mais, répliqua M. Bonteiat, si vous gardez loBl ce dont tons avei plus besoin ^ moi, J« n'aurai pas besoin de dwnwtte ponr emporter mon botin. — Un fmfsnt, tt non onele, vons ne peidroK rien pour attendre. Tenez, voilà sur cette planche de vieilles fioles à médecine, dont quelquesnnes «ont flldes : Je n« rvm «n fnmntis pss 11 \è(r'ilé : je von^ le^ abandonne aveC ttMrtOS i«S araignées qui sont dedans. « 8nr eetle ontn pinehe est un grand vnntovr Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.11% accurate

MON ONCLK DEKJANLV. 1 il eiu|>aillé, il ne vous coûtera que la |it'iiie de l'aller déiiu-her, el il pourra Irôs-Licii vous servir d'oDsigno. • — M. Kalbcryl til boutuinl. — Ceri, c'4'sl lu perruque de noce d« Marhecourl, qui se Irouvti là je ne snis coiniienl. Je ne vous rofTre pas, parce que je saH que vous ne |ioriez encore qu'un faux iuupel. — Qu'en saver-vous, M. lUliicry? s'écria Bonieinl de plus en plus irrité. — Voici dans ce hocal, poursuivit niononrie avec uu sang-froid imperturbable, un ver solitaire que j'ai conservé dans Tesprit-de-vin. Vous |)ourrez vous en faire des jarclièrèi', j!i vous , à uiadiiDic Bonieinl et à vos enfants. Je vous ferai d'ailleurs obscrverqu'il serait dommage de mutiler ce bel animal : vous pourrez vous vanter d'avoir cliez vuus l'ctrc le plus long de la création, sans excepter l'iDiniense serpent boa. Vous le coterez du resie re que vous voudrez. — Décidément vous vous moquez de moi , M. Bathery; tout cela n'a pas la moindre valeur. — Je le sais bien, dit froidement uion oncle, aussi vous n'avez pas de recors à payer. Tenez, voilà, par exemple, un objet qui vaut à lui seul toute Notre iTéance : c'est la pierre que j'ai extraite, il y a deux ou trois ans, de la vessie de TILLim. I. 10

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

14S MOS ONCLB BBIUA¥1N. M. 1« miin : tom poiirm la Mn
cisel«r en foniin (le (nbalifre; ipintid on .iini mis à l'eB- i tour un cercle
d'ur, et qu'on y aura ajonlé quel~ ques pierres flaes, ce sera on joli «uleou à
offrir à nini!atiif Boiileiil pour It> jour di' s;i fric BuulfinI, furieux, lit un
pus vers la porte. — Un inslani, dit mon onde l'srrMant par on |Mn do son
Imliil : cniini<* vous ('li:> pressé, M. Bontcin! je ne vous ai encore
uiunlré que lu moindre partie de mes trésors; tenez, voici une vii.'illf
L'nniir*' roi'n^oiifiil Ili:i|H)rra!<\ 1p ptTC de la uiétlecinc : je vous
gurailis la reiseinblance; pins, trois volanes dépareillés de ia GoKUe m/> ,
dinth. qui forent VOS délices pendant ees Jongnes | soirées d'hiver. i «—
Encore une fois, W. Ratbery... - Eli. mon Dieu! ne V }ii> fArliPZ pas, papa
Bonleinl, nous vuici arrivés à l'objet le plus pré cieux de mon mobilier. Mon
(iiiclp niivril nlups mio vieilli* armoire, of en lira les deux luljils rouges
qu'il jeta aux pieds de M. Bonleint, et desquels il s'éeliappa an nuaj:!' de l
oussiiVo ipii lit tousser le bon négociant, avec uu essaim d'araignées qui
s'éparpillèrent par la chambre. Tenez, lui dit-il. voili^ les deiï\ dernit^rs ^
babils que vous m'avez vendus ; vous m'avez oniragensaneM trompé, M.
Fanxteinit .ils le 4 Dlgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

MON ONTIF. ni NJAMIN. 115 sont ranés dans l'indigence d'un malin, couvri de deux feuilles de roses, et ma chèvre suiveuse n'a pu seulement les utiliser pour leindre des teufs de Pâques ses enraîls. Vous n'avez rien de bien que je vous lisse une déduction de la couleur. Oh ! pour le coup, s'il y a Bonleint hurripilé, voilà qui est trop fort, jamais on ne s'est senti plus insoignable d'un créancier. Oenian malin, vous aurez de mes nouvelles, M. Rallier. — Tant mieux, M. Bonleint, je serai toujours charmé d'apprendre que vous êtes en bonne santé. A propos, eh ! M. Bonleint, est-ce que vos rubans de queue que vous oubliez ! (Monsieur Bonleint sortait, entra l'avocat Page, Il trouva mon oncle qui riait aux éclats. — Qu'as-tu donc fait à Botivint ? lui dit-il, je viens de le rencontrer sur l'escalier presque rouge de colère ; il était dans une crise si lente d'exaspération qu'il ne m'a pas salué en passant. — Ce vieil imbécile, dit Benjamin, ne se fâche-t-il pas contre moi parce que je n'ai pas d'argent ! Comme si cela ne devait pas me contrarier plus que lui ! -- Tu n'as pas d'argent, mon pauvre Benjamin ! tant pis, deux fois tant pis, car je venais te proposer un marché d'or.

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

Ui MON OXCLK BKNJVMIN. — Propose Coujours, dil Rcnjamin. — (l'«'sl le virairt' Djhiarcos qui veut se défaire li'iiii qinrl de bourgojfiic dont une de ses béales lui ;i fail préseiK, parce qu'il a un calurriie H que le dorleur Arnout l'a mis ù la tisane; cumme le régime sfca long, il a peur que son vin ne se f,iilc. Il destine eet argent à mettre dans ses meuliles une pauvre jeune orpheline qui vient de penlnî sa dernière tante. Ainsi, en même ti'iiips qu'un bon marché, c'est une bonne action que je le propose. — Oui, dit Benjamin; mais, sans argent, ce n'est pus chose facile à faire qu'une bonne action : le< lionnes actions sont chères, et n'en fail pas qui veut. Cependant, quelle est ton opinion sur k' vin? — FAquis, dit Page faisant claquer sa langue contre son palais; il m'en a fait goûter, c'est du beaune de première qualité. — Kl combien le vertueux Djhiarcos en veul-il .' — N'ingl-cinq francs, dil Page. — Je n'ai que vingt francs; s'il veut le donner pour vingt francs, c'est un marché conclu. Alors nous goûterions à crédit. — <'. "est vingt-cinq francs, à prendre ou à laisser. Vingt-cinq francs pour retirer une pauvre orjjieliue de la misère et la préserver du

MON ONCLR BENJAMIN. 14» vice, lu conviendras qae ce n'est pas trop. — Mais, si lu avais cinq francs, loi, Page, reprit mon oncle, nous l'ailièlerious à nous doux. — Hélas ! dit Page, il y a bien quinze jours que je n'ai vu un pauvre écu de six francs. Je crois que le numéraire a peur de M. de Galonné : il se relire... — Ce n'est pas, toujours, chez les médecins, dit mon oncle. Ainsi, il ne faut plus penser i Ion quarlaul. Pour toute réponse, Page poussa un gros soupir. En ce moment arriva ma gran^'mère portant comme un enfant Jésus un gros rouleau de toik> entre ses brus. Klle posa sa toile avec enthousiasme sur les genoux de mon oncle. — Tiens, Benjamin, lui dit-elle, je viens de faire un superbe marché; j'ui avisé celle toile ce matin en faisant un tour de foire. Tu as besoin de chemises, et j'ai jugé qu'elle te convenait. Madame Avril en donnait soixante et quinze francs. Elle a laissé partir le marchand ; mais j'ai bien vu, à la manière dont elle le reluquait, qu'elle avait rinlentiun de le rupi^'ler. < Voyons votre toile, ■ ai-je dit de suite au paysan. Je lui en ai donné quatre-vingts francs; je ne croyais pas qu'il me la laisserait pour le prix : la toile vaut cent vingt francs comme un liard, et madame

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

iés MON 'oncle ■bnjajun. Avril l'sl furiflHse contrn moi de w fue
je rais allée sur son marclié. — El celle (oile, s'écria mon oode, vous l'evei
aiJiiitée... arlititée? — Achetée, dit ma graiid'inèrei qui ne concevait rien à
l'exaspération de Beiyamin ; il n'y a plus moyen de s'en dédire, le paysan «t
en bas qui attend son argent. — Eii bien! ailez-vous-i'n au diable! s'écria
Benjamin en Jeliinl le rouleau par la chamim, vous et... c'est-à-dire, pardon,
ma iihère sffur, pardon, non, n'allez pas au diable : c'eb! trop loin; mais allez
rciwrter votre toile an marchand : je n'ai pas (l'iiiicnl iieur la payer. — El
l'urgenl «|ue lu as reçu ce malin de M. de Camliyse? (il ma grand'mère. —
Mon Dirni : cet argent n'est pas i moi : M. de Canibysc me l'a donné de
trop. — Cununeni, de trop? reprit ma grand'mère regardant Bi'ijuiiin avcf
des yeux ébahis. — EU bien! oui, de trop, ma ehère sœur, de trop,
enlendei^vouat de trop; il m'envoie cinqiiMMi<> ih-ns pour une opération
d« vingt francs; cuinprt'ieï-vous, à cette heure? — Et tu es asses niais pour
lui renvoyer soo argent? Si non mari m'avait fait «n pareil tour!... — Oui,
j'ai été «Mtt niais poor cela; \m 1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

MON ONCLE BRNJAMIX. 147 voulez-vous, (oui le monde ne peul pas avoir l'esprit que vous exigez de Maclicourl. J'ai élé assez niais pour cela, et je ne m'en re|R'ns pas ; je ne veux pas nie faire eharlatan pur vous plaire. Mon Dieu! mon Dieu! qu'on a de peine ici-bas pur rester honnête homme! vos plus proches et vos plus rhcrs sont pourtant les premiers à vous induire eu tentation ! — Mais, malheureux, tu manques de tout ; tu n'as plus une |)airc de bas de soie qui soit mettable, et tandis que je raccommode tes chemises d'un coté, elles tombent en lo.|ues de l'autre ! — Et jiarce que mes chemises tombent en loques d'un coté pendant que vous les raccommodez de l'autre, il faut que je manque à la i»robité, n'est-ce pas, ma chère sœur? — Mais, tes crt'anciers, quand les payeras-tu? — Quand j'aurai de l'argent, voilà tout ; je défie le plus riche de faire mieux. — Et le marchand de toile, que lui dirai-je? — Dites-lui tout ce que vous voudrez; diteslui que je ne porle pas de chemises, ou que j'en ai trois cents douzaines dans mes armoires; il choisira celle de ces deux raisons qui lui conviendra le mieux. — Vu, mon pauvre Benjamin , dit ma grand'mère en emporlaiil sa toile, avec tout ton esprit lu ne seras jaipais qu'un imbécile.

The text on this page is estimated to be only 21.54% accurate

148 IMN <MICIB nniiAmif, — Ail fail, tlil l'iiije (liiand ma ((raud'irière fui M bas de l'escaMer, ui chère sœur a raiioiii lu IMVSMS la proklle jusqu'à la afataerie, tamt eela ne uoui' donne pas de bourgogne ! Hou ooele se leva avec vivacité, et, serrant le km de Tavoeat dans sa main de fer à le faire erier : — Écoule, Page, tu sais si j'aime le bourgogne; la sais aussi, d*après ce que vient de dire ma cbê're sœur, Si j'ai besoin de chemises ; mais {tour tous les vignobles de la Côtc-d'Or et toutes les ehèoevières des Pays-lkis, je ne voudrais pas qu'il y eût dans le bailliage un regard devant lequel le mien dût !«'HIKiis.ser. Non, je ne g^irdcrni pas eet argent, quiind il nie le faudrait pour ruekeler ma vie. « Mais sois tranquille , ivrogne, tu n'y perdras rien : dimanche je vous donne à goûter à tous avec ces vingt francs que j'ai retirés dt gotier dt> M. lie Canibysi', et iiu dessert je vous raconterai k'ur histoire. Je vais écrire de suite à M. Miiixil. Je ne puis avoir Artiui, attendu que je n'ai que vingt franc» ù dépenser, on bioii il faudrait qu'il voulût diocr copieuseuieul ce jour-là ; naia al to rencontres avant moi Rapin, Parlante cl les antres, prévicens-lei, afin l|U'iis M s'eBgRgeut pas ailleurs. » Je dois dire de avite q«e ce soûtar fat «Jovné

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. U9 à huitaine, parce que M. Minxil ne put se trouver au rendez-vous; puis indéfiniment remis, parce que mon oncle fut ohligé de se séparer de ses ' deux pistoles. XII Conminpl nioii anclo apprndil M. Saturron* à un crochet <le «1 cuUine. Voyer comme les fleurs sont nierveilieusenienl fécondes : elles jettent autour d'elles leurs graines coinme une pluie; elles les abandonnent an vent romnie une poussière ; elles les envoient, ainsi (|uc ces aumônes qui montent jusqu'aux noirs galetas, sur la cime des rocs désolés, entre les vieilles pierres des murailles fêlées, au milieu des ruines qui tombent et pendent, sans s'inquiéter si elles trouveront une pincée de terre qui les féconde, une goutte do pluie qui suce leur racine, et après nii rayon pour les faire croître, un aiHre rayon pour les peindre. Les brises du printemps qui s'en va emportent les derniers parfums de la prairie; voilà la terre toute jonchée de feuilles qui se fanent : mais quand les brises de l'automne passeront, secouant

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

IW MOft ONCLE IBNIAIIIII. sur la campagne leurs ailes humides, une autre génération de fleurs aura revêtu la terre d'une < robe neuve, leur faible parfum sera le dernier I souffle de rannée qui se meurt cl qui en nounot nous sourit encore. Sous tous les autres rapports, les femmes res* «eiiibleil à dus (Ic-ui s ; MUS celui de la fé- I oooiditc elles n'ont aucune ressemblance avec elles : la plupart des femmes, les femmes comme il faut surtout, ne |>roduisent plus : ces dames sont mères de funiille le moins possible; elles se font stériles par économie. Quind la femme du greffier a fait son petit greffier» U femme du notaire son petit notaire, elles se croient quittes I envers le genre humain, et elles abdiquent. Le ^ fait est (lue les enfants sont fort cliers, et que cette dépense n'est pas i la porltfe de tout le monde : le pauvre seul peut se permettre le luxe d'une nombreuse famille. Savez-vous que les mois denoiirrit'c d'un enfant coûtent seuls presque un cachemire? l'uis, le poupon grandit vile, arrivent les notes boursouflées du maître de pension et les mémoires du cordonnier et du tailleur; ' eulin, le bambin d aujourd'hui demain se fera homme, les moustaches lui poossent, et le voilà • haolH'lier ès lellre?. Alors vous ne savez plus ^ qu'en taire, l^ur vous débarrasser de lui, vous Ivi achetés aoe belle profestioii; mais vou ne Digitized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. 131 (ai-dcz |>as à vous apercevoir, aux traites qu'on tire sur vous des quatre coins de la ville, que cette profession oe rapporte à vulre docteur que des invitations et des cartes de visite : il -faul que vous rentrelvuicz, jusqu'à trente ans et au delà, de gants glacés, de cigares de la Havane et de maîtresses. N ous conviendrez que cela est fort désagréable!... Allez, s'il j avait un tour [wur les Jeunes gens de \\n^l ans, comme il y en a un, ou plutôt comme il n'y en a plus pour les petits enfants, je vous assure que l'hospice aurait presse ! Alais, dans le siècle de mon oucle Ilenjamin, les choses allaient tout autrement : c'était l'âge d'or des accoucheurs et des sages-femnies. Les femmes s'abandonnaient sans inquiétude et sans arrière-pcniéc h leurs instincts : riches ou pauvres, elles faisaient toutes des enfants, et même celles qui n'a\aient pas le droit d'en faire. Ce que j'en dis, ce n'est pas que je regrette celte fécondité aveugle de l'ancien régime, qui produisait comme une niacbiDC sans sa>oir ce qu'elle faisait : je me trouve bien assez de voisins comme cela ; je voulais seulement vous faire comprendre comment, à l'époque où je parle, ma grand'mère, quoiqu'elle n'eût pas encore trente ans, en était déjà à son septième enfant. .Ma grand'mère, donc, en était à son septième

The text on this page is estimated to be only 22.22% accurate

I«a MON OHCLB BeMJAnil. Mfanl. Mon oncle voulait absolument que sa chère sceur assistât h aa noee, et il avait fait consentir M. MiDxil à remettre le mariage après les relevailles de ma granrrnière. Le trousseni» du nouvel arrivant était tout fait, tout blauc, toat festonné, et de joar en joor on attendait md entrée dana l'existence. I^s six autres enfants étaient tous vivants, tous enchantés d'être au monde. Il manquait bien quelquefois à l'nn um |Miire de sabots, à l'autre une cnsquctie; tantôt celui-ci était percé au ooiide> et tantôt wlai-lè an talon; mais le pain quotidien abondait; tous h» dimanclies ils avaient leur chemise blanche et repas«<« : somme toule» ils se iwrlaieui A merYAille «t flearfssaieiit dais leurs guenilles. Mon père, cependant, qui était l'ainé, éliiit le plus beau et le mieux nippé des six : cela tcfhait pent-être i ce que son oncle Benjamin lui repassait ses viL'illes culottes wurles, et que poor en faire à GasjKird des punlalois il n'y avait presque rien i y changer, que souvent même on n'y changeait i-ieii du tout. Par la protection du cousin Guiliuuniot qui était sacristain, il avait été promu à la digflitéd'entanl deccheur, et, je le dis avecorgueil, il était un des meilleurs enfants de cbmar du dioi'^S''' : s'il pùt))pr5.i?tt* dans la carrii'ivqoc le cousin Guillauniul lui aval! uu>erte, au lieu #■» bam Mantanant de ponpieffi qo'il est «Mo«p> f 4 Dlgitized by Coogle

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

MON OXCLE DEXJAMINi IM d'hui , il eût fuit un curé magnifique. Il est vrai i|ueji' ilorniirnis encore iluiis l*' néant, comme dit ce bon M. de Lamarlinc, qui dort lui-même quelquefois; mais le sommeil est une excclleile chose. Quoi qu'il en soit, mon pire devait à ses fonctions de lévite l'avantage d*avoir un superbe liabil blcu-de-riel. \°oici comment celte bonne fortune lui était arrivée : La bannière de saint Martin, patron de Clamocy, avait été mise à la réforme ; ma grnd'mère, avec ce coupd'œil d'aigle que vous lui connaissez, avait découvert que dans cette étoiïe bénite il y avait de quoi faire à son aîné une veste cl un pantalon, et clic s'était fait adjuger à vil prix, par la fabrique, la bannière révoquée. Le saint était peini au beau milieu; l'artiste l'avait repré:>entH au moment où il coupe avec son sabre un pan de son iinnleau pour en couvrir la nudité d'un mendiant; mais ee n'était pas là un obstacle sérieux au projet de ma grand'nière. L'éioffe avait clé retournée, et saint Martin uvuil été mis à l'envers, ce qui, du reste, était bien égal au bienheureux. L'babil avait été mené h bonne tin par une couturière de la rue des Moulins. Il serait allé à mon oncle tout aussi bien peut-être qu'à mon père; mais ma grand'mère l'avait fait faire de telle sorte qu'après avoir été usé uue première

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. fois (ur l'ainé. il pot IVirc un*" spooml»' fois par le radel. Mon [li-tv se carra d aliord dans ?on habil bleu-«l»'-<"iH ; je cms mime qu'il avail l'onti il>ué de api<>intiMi>onl\$ h on paxer la façon ; mais il ne larda |>;i> à >"a|H'rcc\oir qu'une magnifique |tarure est soii\i>iil un riiit'O. R«-njaniiti, |iour lequ»-! il n"> avail rien de sarré, l'avait snrnoiiiint' le (lalrun de Clatiwx. Ce sobriquet, les enfatit> l'avait rit niinn\$!'é. et il axait valu à mon)i<^ri- bien des horions. Plus d'une fois il lui était arrivé de reulnr à la maison avec un revers de l'habit bleu-de-riel dans sa poche. Saint-Martin était dfvenu son ennemi porsontiel. Souvent vous l'eussiez vu au pied de faute! plongé dans une , somhreuiéiilalion. Or, à quoi révait-ilî au moyen de se débarrasser de sou habit; et, un jour, au iJotnihn* rolthcinn du desservant, il répondit, croyant i>arler à sa nKTe ; Je vous dis que je ne porlerai plus votre habil bleu-de-ciel î Mon père était dans celte disposition d'esprit, lorsque, le dimanche, après la (trand'niesse, mon oncle, ayant h faire une visite au val des Rosiers, lui pro|)Osa de l'accompagner. Gaspard, qui aimail mieux jouer nu bouchon sur la promonade que de servir d'aide à mon oncle, répondit qu'il ne le pouvait pas pnrce qu'il avait un baptême à Taire. — Cela n'empêche pas, dit Benjamin ; un autre le fera à la place. ' Digitized by Google

MON ONCLE, BENJAMIN. 155 — Oui, mais il paraît que j'aurai
un calévilisme dans une heure. — Je croyais que tu avais fini la première
communication? — C'est-à-dire que j'ai été tout près de la faire. C'est vous qui
m'en avez empêché en me faisant griser la veille de la cérémonie. — Et
pourquoi te grisais-tu? — Parce que vous étiez gris vous-même, et que vous
m'avez menacé de m'assommer du plat de votre épée, si je ne me grisais pas.
— J'ai eu ton, dit Benjamin ; mais, c'est égal, tu ne risques rien de venir
avec moi : je n'en ai que pour un moment; nous serons revenus avant le
catéchisme. — Compte-lui de ça, répondit Gaspard ; où un autre n'en
aurait que pour une heure, vous en avez, vous, pour une demi-journée :
vous vous arrêtez à tous les bouchons. VA M. le curé m'a défendu d'aller
avec vous, parce que vous me donnez de mauvais exemples. — Eh bien *.
Pieux Gaspard, si vous refusez de venir avec moi, je ne vous inviterai pas à
ma noce; si au contraire vous m'accordez cette faveur, je vous donnerai une
pièce de douze sous. — Donnez-la-moi tout de suite, dit Gaspard. — Et
pourquoi la veux-tu de suite, polisson? Ksl-ce que tu le défies de ma parole?

The text on this page is estimated to be only 12.92% accurate

186 «OH ONaE BBtfUmN. — KoB, mais e^eii «lue)e »u me soucie pas d't'lri' votre iréaiiciiT : j i<i fiilciitlu dire Jjns la ville que \t>u8 ne i ajez (lersouiiie, el «|u'uu oe T«ut pas vow faire saWr pare^ votre ido>bilier ee vaut pia trenie sous. — Biee parié, Gasiiard, dii mon uucle ; tiens, voilà qttiaw aoas, d va préveair na elière ««but qw je féminine. ■a iraid'iuère s'avança juiHiue sur le seuil de la porte pour reettoimaiider i Gaapaid dTavoir bien soin ilc son bahil. car, disait-elle, il faUiil qu'il lui senil puur ia iiuce de sou oncle. — Voua M<|aai-v«w7 dil Benjaniin; e(lr4l besoin >ir rt^(-i<iiiniaiiider sa iMUinière I un «nfiuil de cbœur Irau(4iis? — Mon oMie, 4it Gaapard, avaul de mus mettre en route, je viuis iirêviens d'une ehose, c'esl que, si vous m'apiieit» cucure porie-bannière, oiseau liieii «a patroi i» GlaBW^, je me sauve avec VM quJjne aous, al J« ftti^Mirae jouer au boucboD. A l'entrée du haneau, Rwn oncle rencontra M. Susurniis, épicier, \ou\ \<>'i\\, loul nn'iiii, mais (ail, comme la poudre, de charbon et de salpêtre. M. SusurraBS avait une espèce de néuirie an val des Rosiers^il s'en revenait à Clamecy, portaai aous son bras un loulon qu'il espérait bien faire entrer en fraude, et au bout de aa canne

MON ONCLE BENJAMIN. J37 une paire de chapons que madame Susurrans aU tendait pour les mettre à la broche. M. Susurrans connaissait mon oncle, et il restiraail ; car Benjamin achetait chez loi le sucre dont il éduicorait ses drogues, et la poudre qu'il mettait dans sa queue. M. Susurrans, donc, lui proposa de venir i la ferme se rafraîchir. Mon oncle, pour lequel la soif était un état normal, accepta sans cérémonie. L'épicier et son client s'étaient établis au coin du feu, chacun sur un escabeau ; ils avaient mis le touloii entre eux deux ; niais ils ne le laissaient pas aigrir à sa place, et quand H n'était pas dans les mains de l'un, il était au!i lèvres de l'autre. — L'appétit vient aussi bien en buvant qu'en mangeant : si nous mangions les poulets? dit M. Susurrans. — En effet, ré|>ondit mon oncle, cela vous épargnera la peine de les emporter, et je ne conçois pas comment vous avez pu vous charger de cette corvée. — Et il quelle sauce les mangerons-nous? — A la plus tôt faite, dit Benjamin, et voici un excellent feu pour les faire rôtir. — Oui, dit M. Susurrans, mais il n'y a ici de batterie de cuisine que tout juste pour faire une soupe à l'oignon : nous n'avons pas de broche. Benjamin, comme tous les grauds hommes, I. Il

The text on this page is estimated to be only 13.73% accurate

ISS NOM omB BBMJAHIIX. Il i iiii janiai* pris au dépourvu par les dr« coislauces. ~ Il lté sera pas dit, répoodiMI, que deux liouiim's ii"e>i»nt fomiin' nous n'aiciil |tu manger une vulaillc rolie faule Uc broche. Si vous nreii eroyes, nous embroeberons nos poulets avec la l.iiiii ilr iininii r pce, et Gaspard que voili la tournera par la {partie. Vous n'auriez jamais pensé i eet expédient, vous, ami lei-Unir; iini: > moi) ouch- avait a&st-z dHoMCin^liui' V^^' ^'-^^f*^ dix ruuiauciers de nuire époque. Ga^pard^ qui ne uinngait pas soiivoiit de |:ou> kis, âc mit jOf euscuieil à la besogne ; au bout d'une heure les poulets étaient rôtis i point. On rcloiriii.i lin l'iivior ;i K-ssive el «m I*' Iraina nuprèj» du feu ; le couvert fui dressé dessus, cl, sans sortir de leur place, les convives se trouvèr: iil il lablo. Lt'S verres iiiaiiiiuaaiMil, mais Ih twulon ue ebôuiail pa& pour cela; ou buvait par la bonde, comme au temps d'Honére ; cela n'était pos i;oiniiiiKio, mais tel était le eararli re sloîquc de luou oucle qu'il aimait mieux boire ainsi du bon vin que de la |>ii|uelte dans des verres de criblai. Malgré ki dilliriillés de loule espèce que prés«iulail l'opération, le:» poulets furent bientôt expédiés. Depuis longteuips les infortunés volatiles n'émieut plus qu'une careasse dénudé», et

The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate

MON nXCLE BENJAMIN. i:iO i-e)ciidaiil les deux amis buvaient toujours. Af. Susurniis, qui n'éliiil, nirisi i|ue nous vous l'avoii!; «lit, qu'un loul pclil homme «ioiil i'cMumac el le ct'rvcau se lourliaieiiil presque, i>liiit ivre aulani qu'un peut l'èlre; mais Benjamin, le grand Benjamin, avait ronservé la majeure partie de sa raison, el il prenait en pitié son f.iible advers4iire; pour (laspard, auquel on avait passif quelquefois le lutilon, il alla un peu au delà «les limites «le la tempi'rance : le respect liiia! ne uic permet pas de me ser>ir d'une autre expression. Telle était la situation morale des convives lorsqu'ils quillérenl le cuvier. Il était alors quatre heures, el ils se disposaient se melle en route. M. Susurrans, qui se souvenait trèsbien <|u'il devait apporter des poulets à sa femuie, les cherchait pour les remettre au bout de sa canne ; il demanda à niun oncle s'il ne les avait |)oint vus. — Vos poulets, dit Benjamin, plaisantez-vous? vous venez de les manger. — Oui, vieux fou, ajouta Gaspard, vous les avez mangés; ils étaient- embrochés h l'épée de mon oncle, el c'est mot qui ai tourné la broche. — Cela n'est pas \rai! s'écria M. Susurrans; car si j'avais mango mes jioulels je n'aurai» plus faim, et je me sens un appétit à dévorer un loup. — Je ne dis pas le contraire, répondit mon

The text on this page is estimated to be only 19.92% accurate

160 MO» ONCLE BBHMIlll. oiM-lf : mais toujours esl-il que vous venei de uiaoger vos poulels. Toaes, si vous «H douiex,4a voilà k» deax circiSM» : vons pouvex Im naître n bout de votre c^iine si cela vous convient. — Tu eu as meuU, Henjainin ; je ne reconnais |wiol là les eareasies 4c mes poulcu ; c'est toi qui me les as pris, et tu vas me les rendre. — Eli btenl aoit, dit mon oncle, envoyez^les eberelwr denttfaiàliiiiion, et je vous les rendrai. — Tu vas ne Iw rendre de suite, dit M. Sih snrrans s'élevant sur la pointe des pieds pour mettre le poing sous la gorge de mon oncle. — Ah ça! papa Susurrons, dil Beijjuuin, si vous plaisantez, je vous préviens que c'est pousser trop loin lu plaisanterie, et... — Non, melfaeureux, je ne plaisante pas, Si M. Susurrons se plaçant devant la porte, et vous ne sortirez pas d'ici, ni lui ni ton neveu, que vous M m'ayes rendu mes poulets. — Mon onde, dil fiHspurd, voulez-vous que je passe lu jaiube à ce \ieîl iuibécile? — 'Inutile, Giapord, inutile, mon ami, dit Benjamin : lu es un lionime d'ii^li^c, loi. i! ne le convitul pas d'inlervciiir dauï uuc ttuerelle. Ab fâl ^}outarl4l , une fols, deux fois, M. Susurrons, voulez-vous nous laisser sortir? — Quand vous m'aurez rendu nies puulci», réimMiil M. SusurraM'faisMtdenii-lour 4 fsuelie

MOX ONCL.K np.NJAMIN. 1G1 el présentant le bout do sa ranne à mon oncle roinme si c'eût été nne haïonnelte. Benjamin iihaiiss» la cann»* de sa main, et prenant le petit homme par le milieu du corps, il l'accrocha par la ceinture de sa culotte A un morceau de fer qui était au-dessus de la porte el auquel on suspendait la batterie de cuisine. Susurrans, assimilé il un poêlon, se démenait comme un scarabée attaché par une épingle à une tapisserie. Il hurlait et gcstiruliit , criant tantôt au feu, tantôt à l'assassin. Mon oncle avisa un almanach de Liège qui était sur la cheminée : — Tenez, dit-il , M. Susurrans, l'élude, a écrit Cicéron, est une consolation dans toutes les situations de la vie ; amiiscz-vous à étudier jusqu'à ce qu'on soit venu vous dépendre ; car, pour moi, je n'ai pas le temps de faire conversation avec vous, et j'ai l'honneur de vous souhaiter le Iwnsoir. A vingt pas de ih mon oncle rencontra le fermier qui accourait et qui lui demanda pourquoi son maître criait au feu et h l'assassin. — C'est probablement que la maison brûle et qu'on assassine voire maître, répondit tranquillement mon oncle. Et, sifflant Gaspard qui était resté en arrière, il continua son chemin. Le temps s'était radouci ; le ciel , auparr\ant

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

102 MON ONCLE BBXfAMIK. nsiileiidissant, éliil devenu d'an
bl«V nal et sali', conimo un |ili>f<iiit1 ilc <;\psf nVst i>as encore sce ; ii
lujiiljail une |>olile pluie line, dense, aeérée, qui ruisselait en goulieiellles le
long des rariipaiix <lt"l)oiill(*s, cl faisait pleurer If? arbres et les buissons.
Le ciiaieau de mon oncle s'iiK bltt oosme im éponge de eelle plate, et
bientôt SI'- (liMiv coriics (loviirpril deux gouttières qui lui \ersaient une
eau noire sur les épaules. Beiijanin, Inquiet ponr son liabit, le retourna, et,
se rc'sfunenant «le la ri'i-«ii!fii;irHlation de sa s^rur, il ordonna à
Gaspurdd'eii faire autant. Celui-ci, sans penser à saint Martin , se «onforma
à Tinjonclion de mon onr'n. A quelque distnnrr (Jo Ikiyamin et Gaspard
rencontrèrent uuo troupe de paysans qui revenaient de vêpres. A la vue du
saint qui se Ironviiit ?ur rimliil di' lî.i-pard, la télé en bas et son cheval les
quatre fers en Tair, comme sll fdt tombé du ciel , les rostres pou!:>('riMi(
(ralionl di; ltiili'Is nl;il< dr rire, et bientôt ils en vinrent aux huées. \ous
connaissiez asset BMW oneto pour croire qu'il ne se laissa pas iinpunénienl
bafouer jinr l'olic cniinillr, Il lira soii épée; Cîaspard, de son côté, s'arma de
pierres^ et, emporté par son ardeur, il s'avança à l'avantgarde. Mon oncle
s'ajii'rnil alors que saint Martin avait tous les torts dans cette allaire, et il fut
pris d'une telle envie de rire que, pour ne point Digitized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. lui, il fut obligé de s'appuyer sur son épaule. — (Gaspard, s'écria-t-il d'une voix étouffée, patron de Clamecy, mon saint qui est à Tenvers ! le casque de ton suiveur qui va tomber ! (Gaspard, comprenant qu'il était l'objet de toute cette risée, ne put supporter cette humiliation ; il ôta son habit, le jeta à terre et le foula aux pieds. Quand mon oncle eut achevé de rire, il voulut le forcer à le ramasser et à le remettre ; mais Gaspard se sauva à travers les champs et ne reparut plus. Benjamin releva piteusement l'habit et le mit au bout de son épée. Sur ces entrefaites arriva M. Susurrans ; il était un peu dégrisé, et il se ressouvénait très-distinctement qu'il avait mangé ses poulets ; mais il avait perdu son tricorne. Benjamin, que les vivacités du jeune homme réjouissaient beaucoup, et qui voulait, comme nous dirions nous autres professeurs, gens de bas lieu et de mauvais Ion, le faire monter à l'échelle, lui soutint qu'il l'avait mangé ; mais la force musculaire de Benjamin en imposait tellement à M. Susurrans qu'il refusa tout net de se fâcher ; il poussa même l'esprit de contrariété jusqu'à faire des excuses à mon oncle. Benjamin et M. Susurrans s'en revinrent ensemble à Clamecy. Vers le milieu du faubourg, ils rencontrèrent l'avocat Page. — Où vas-tu ainsi ? dit celui-ci à mon oncle.

The text on this page is estimated to be only 18.26% accurate

i« MOK oHCLft uniMinii. — Eb t parbleu , m l*w ëoalN Un, je
nii dîner chez ma chère^' iœnr. — Ce a'ea du luul ceiu, lit Pige, Itt t'ea ns
diner avec moi à l'Iiôlel du Daupkia. — El si j'acceptais, ù quelle
cinMtttlMe iêvraift-jc donc cet avuniuge? — JeviJs l'expliquer cela en deux
mois : c'est nn riche marchand de bois de Paris auquel j'ai gagné une affaire
importante et qui m'a invité à dîner avec ton pfewrenr, qe'il ne connaît pan.
Nous sommes dans le carnaval ; j'ai décidé que ce serait toi qui serais son
procureur, et j'allais M-devnal de tel penr privenir. CvH «m ivt^ntiire digne
de nous, Benjamin, et je n'ai pas saus doute trop présumé de ton génie en
espérant qee te j piendrato on rftk. — C'psl , en pfTet, dit Benjamin, une
partie de masques fort bien conçue. Mais je ne sais , ^onla-l^l en rlMl, li
l'heanaar et la délleeteene me permetlent de faire le personnage do pmcu
reur. — A table, dit Page, le plus Uoonéie homme est eeini qei vide le pies
eesdeedeesement son verre. — Oui, mais si ton marchand de bois me parle
de SOI ilUreT — Je répondrai pour toi. — Etal demain il lui prend fantaisie
de rendre ^ visite i son pneereor? Digitized by Google

MON ONCLE BRNIA MRX. i&H — C'est chez toi que je le
conduirai. — Tout cela c'est très-bien : mais je n'ai pas, j'ose du moins
m'en flatter, l'habit d'un procureur. — Tu la prendras : tu as bien déjà su te
faire passer pour le Juif-Errant. — Et mon habit rouge ? — Notre homme
est un liard de Paris : nous lui ferons croire que telles sont, en province,
les insignes des procureurs. — Et mon épée ? — S'il la remarque, lui tu diras
que c'est avec cela que tu tailles tes plumes. — Mais quel est donc son
procureur, à ton marchand de bois ? — C'est Dulciter. Aurais-tu
l'inhumanité de ne pas laisser dîner avec Dulciter ? — Je sais bien que Dulciter
n'est pas amusant ; mais s'il sent que j'ai dîné pour lui, il m'attaquera en
restitution. — Je plaiderai pour lui. Allons, viens, je suis sûr que le dîner est
servi. Mais, à propos, notre amphytrion m'a recommandé d'amener avec
moi le premier clerc de Dulciter : où diable vais-je pêcher un clerc de
Dulciter ? Benjamin se mit à éclater d'un rire fou. — Oh ! s'écria-t-il en
frappant entre ses mains, j'ai ton affaire ! Tiens, ajouta-t-il, me

The text on this page is estimated to be only 14.43% accurate

tee MON ONQLB BBNIAMtN. Iani Ml main rar répanle de M.
Stttvrnm, wIU ton clerc t — ri (lûiicî dil Page, un épicier!... — Qii'esl-ce
que cela fait? — Il seul le Knivî'i»! — Tu n és pas gouniicl, l'ajfe : il sent la
cbandcllo. — Mais il a soixanle ans. — Nous le pri'ii'itleroiis eoiiiiie le
doyen de la biso4-lic. — V ous èles des drôles et des polissons . dil M.
Susurraus en rcvenaul ù sou caructère iupélueux ; je ne aaii pu on bandit,
noi, us «inrear de cabarets. — Non, inlerroiiipit mon oncle, il s'enivre leal
dans sa cuve. — C'est possible, HalLery; mais je ne m'enivre pas toujours
uu.\ dépens des autres, el je ne veux pa» prendre part à vos Iliboaleries. —
Il faut pourtant, ditmo?) om le. (Iiie \oiis y preniez pari ce soir, sinon je dis
purtuut où je VOna ai accroché. — Kl où Tas-'u donc in'<Toclu'.' iil Page.
— luiagiiiL'-loi..., dil licijaiiin. — M. Ratbery!.. s'éeria Sasiitam mettant
nn doi;;! sur sa bouclie. — Eh bien: cou sentez- vous ù venir avce nom?
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

MON ONCLK liKNJAMI.V. 107 — Mais considérez que ma feinnip m'alteiMt ; on uio croira niurt, assu!i»iti«°? ; on iik' rli<'rrhera sur la r<nil« du val des Rosiers. — Tant mieux ! ou trouvera pciil-êlre voire tricorne. — M. Ualliery, mon bon M. Halhery ! lit Susurrais en joi!;nHnl les mains. — Allons donc, dit mon oncle, ne faites donc l»as Tentant ; vous me devez une répnralion . et moi, Je vousdoiâ un diner; d'un seul coup, nous nous aeiluittons ensemble. — Souffrez au moins <|ue j'aille |»réveuir ma (euime. — Non pas, dit Benjamin se plaçant entre lui cl Page ; je connais madame Susnrrans pour l'avoir vue ù .son comptoir; elle vous enfermerait chez vous à double tour, et je ne veux pas que vous nous échappiez; je ne vous donnerais pas pour dix pisolles. — Et mon toulon, dit Susurans, qu'en vaisje faire h présent que je suis clerc de procureur? — Cest vrai, dit Benjamin, vous ne pouvez vous présenter à notre client avec un toulon. Ils étaient alors au milieu du pont de Beuvron : mon oncle prit le toulon des mains de Susurans, et le jeta à la rivière. — Coquin de llathery, scélérat de itathery! s'écria Susurans, tu me payeras mon toulon ; il

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

108 MON ONCLE RKNIAMIN. m'a coulé six livres, h iini ;
mais toi, tu sauras ce i|i'il te coulera. — M. Siisurrcins, dit Benjamin
prenant une pose majestueuse, imitons le sage qui dit : Omnia mecum
pitrit, c'est-à-dire : Tout ce qui me gêne je le jette à la rivière. Tenez, voilà
au lieu de celle-ci un habit magnifique, l'habit des dimanches de mon
neveu j'en ai un habit qui pourrait figurer dans un musée, et qui a coûté de Taçû
seulement trente fois autant que votre misérable loulou; eh bien moi, je le
sacrifie sans le moindre regret : jetez-le par-dessus le pont, et nous serons
quittes. (".onime M. Susurrans n'en voulait rien faire, Iknjamin lança l'habit
par-dessus le pont, et, prenant le bras de Page et celui de Susurrans : —
Mninlenail, dit-il, marchons; on peut le cr |r rideau, nous sommes prêts à
entrer en scène. Mais l'homme propose et Dieu dispose : en montant
l'escalier de Vieilic-Ronie, ils se trouvèrent face à face avec madame
Susurrans. (celle-ci, ne voyant pas revenir son mari, allait au-devant de lui
avec une lanterne. Lorsqu'elle le vit entre mon oncle et l'avocat Page, qui
avaient l'un et l'autre une réputation suspecte, son inquiétude fit place à la
colère. — Enfin, monsieur, vous voilà ! s'écria-t-elle, c'est vraiment
heureux; J'ai cru que vous n'arriveriez

MON ONCLE BENJAMIN. 169 veriei pas ce soir; vous menez là une jolie vie, el vous donnez un bel exemple h voire fils! Puis, parcouraul son mari d'un coup d œil rapide, elle s'aperçul combien il élail incomplet. — El vos poulcls, monsieur! el Ion chapeau, Hiibérable ! et Ion toulon, ivrogne ! qu'en as-tu fait? — Madame, répondit gravement Benjamin, les poulets nous les avons mangés; pour le tricorne, il u eu le malheur de le perdre en roule. — Comment ! le monstre a perdu son tricorne! un tricorne tout frais relapé ! ~ Oui, madame, il l'a perdu, ei vous êtes bien heureuse, dans la position où il était, qu'il n'ait pas perdu aussi sa perruque ; (|U«nt au loulou, on le lui a saisi à l'octroi , el la régie lui a déclaré procès-verbal. Comme Page ne jiouvail s'empêcher de rire : — Je vois re que c'est , dit madame Susorrans; c'est vous qui avez débauché mon mari, et par-dossus le marciie vous nous plaisantez. Vous feriez bien mieux de vous occuper de vos malades el de payer vos dettes, M. Ralhery. — Est-ce que je vous dois quelque chose , madame? répondit fièrement mon oncle. — Oui, ma bonneamie, poursuivit Susurransse sentant fort de la prulection de sa fenime , c'e^t lui qui m'a débauché : il m'a mangé mes poulets

The text on this page is estimated to be only 18.66% accurate

{70 XON OXCLE BBVIAHIN. avec son neveu: iN nrimt jnis
mon trii-uuie, t.'t ils m'ont jclë niuu loulou dans la rivière. Il voulait encore,
rinfino qu'il est, me forcsT à aller diner mec lui uu Il:ni|diin. et fc filira, à
mon âge, le persuiinu^u. d'un ckrc de procureur. « Ailes, indigne homme, je
m'en vuis de ce |»as rhi-z M. Duh ilcr h' prëvcnir que vuus voules diner à sa
|dac« t:l à celle de son clerc. — Vous voyet, madime, fil mon oncle, que
\\ilrt' mari i>l Imc, et tiu'il ne sait ce qu i! dit; ii vous m'en croyez, vous le
ferez couclier aussitôt que vous seret de retour I la maison, ' et vous lui U-m
iirciilfi', de ili'ux lioutes en deux heure!» , une décoction de caũoiiiille et
de fleurs de tilleul : en le soutenant, j'ai eu roeeasion de lui toucher le poul,
elje vous assure qu'il Q*est |ia:> bien du loul. — Oh! scélérat, oh t eoquiii,
oht révolutionnaire, lu oses dire ii uni rcuiiie que je sois malade d'avoir
trop bu, taudis que c'est toi qui es ivre! Attends, je m'en vais de suite chez
Dulciler, et ta auras tout ù l'heure de .ses nouvelle:!. — Vous devez vous
apercevoir, madame, dit Page avec le plus grand sang-troid du uiuude , que
cet homme bat la campagne : vous manquerici à tous vas devoirs d'épouse,
si vous ne faisiez prendre à voire mari de la camomille cl de la fleur de
tilleul, ainsi que vient de le j^reserire Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.72% accurate

MON O.NCLR IEMAMIX. 171 M. Itiilher} , qui al iissiir«'iieii
le uêltt-ciii lu plus hiiiiilf (lu bailliage, el répond aux iniu\c» tie ce fou en
lui suuviiiiil la nê. Susurraris ullnil recoiiniencer ses iiiipréc.illions. ~
Allons, lui (lit sa reiiime, je vois que ecs messieurs oui raison; vous èlcs
ivre à ne |k»uvoir plus parler; suivez-moi de suite, ou je feriuc la porle en
renlranl, el vous irez rcniclu r où NOUS voudrez. — Cesl cela, dirent
ensemble Page tl mon oucle. Et ils riaient encore lorsqu'ils arrivèrent à la
porte du Dauphin. I.h preniierc personne qu'ils rencontrèrent dans la cour
fut M. Min.vit, qui allait monter à cbeval pour retourner à Corvol. —
Parbleu I dit mon oncle prenant la bride du cheval, vous ne partirez pas ce
soir, M. Kliiixil; vous allez souper avec nous ; nous avons perdu un
convi>e, mais vous en \dlez bien Ircnle comme lui. — Puisque cela te Tait
|»laisir, Iknjiuutn... Garçon, reuienez mon clie>ai à l'écurie, et dite^ qu'on
me prë|)are un lit.

The text on this page is estimated to be only 15.05% accurate

17S MOH ONCLE BaHIAMIN. xni Cmbcbi OMm «imI* mmb la nuit m pcitM fmu l'kciwMM Mon Um\M esl précieux , chers lecteurs , cl je suppose que le vùUe ne l'e&t \m uioias ; je ne m'ananrai doue pasi vom «Maire ee Ménom» Lie soui>er; vous connaissez assez les convives pour NOUS faire une idée île la uiauièrc dont ils soHpèrMt. Moa oaele sortit à minnU do rbôlei du Dauphin, avan^-anl de trois pas et reculant de deux, couiue certains pèlerins d'autrefois, qui fiiniMl VM de m rewlre euee eette ellore à Jérusalem. En rentrant, il aperçut de la lumière d*aê laclMmbradc Macliecourl, et, supposant fue eeliii-ei ciiMmit qe^fiie «tploil. Il enln avp«' rintfntioii de lui souhaiter le bonsoir. Ma grand'mère était alors en mal d'enfant ; U sagefeane, loiit efflrayde de Penieritioa de non oncle qv'en ■'•Uendait pas à cette heure, vint le prévenir olleielieoieat de révéoement qui allait avoir lieu. Be^fanJe ae rappela, è travers Isa brooillards qui obscurcissaient ■-riii cerveau , que sa Meor, la première année de son mariage, avait eu une oeeclke laborieie qai avait lals i« vie en Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

MON ONCLE BENJAMIN. 17s danger; aussitôt le voilà qui se fond en deux gouffres de larmes. — Hélas! s'écriait-il d'une voix à réveiller toute la me des Moulins, ma chère sœur va mourir, hélas! elle va... — Madame Lalonde ! s'écria ma mère du fond de son lit , mettez-moi ce chien d'ivrogne à la porto. — Retirez-vous, M. Ralhory, dit madame Lalonde, il n'y a pas le moindre danger; l'enfant se présente par les épaules, et dans une heure votre sœur sera délivrée. Mais Benjamin criait toujours : - — Hélas! elle va mourir, ma chère sœur. Machecourt, voyant que la harangue de la sage-femme ne produisait aucun effet, crut devoir intervenir à son tour. — Oui, Benjamin, mon ami, mon bon frère, l'enfant se présente par les épaules; fais-moi le plaisir d'aller le coucher, je l'en supplie. Ainsi parla mon grand-père. — Et toi, Machecourt, mon ami, mon bon frère, lui répondit mon oncle, je t'en supplie fais-moi le plaisir d'aller... — Ma grand'mère, comprenant qu'elle ne pouvait compter sur un acte de rigueur de Machecourt à l'égard de Benjamin, se décida à mettre elle-même celui-ci à la porte. Tiens. I.

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

m\ OXCLK BENJAMIN. Mon oncle se laissa jwusser dehors avec la do«.IU c d nn n.oulon. Son parti fut l.ienlôl pris • il d.cida à aller coucher à coté de Page q,,j ron«a. comme un soufflet de forge, sur une des irihlfs du Duiiphin. Mais, en passant sur la place <l'- \ E^U.*-, l'idée lui vint de prier Dieu pour l'heureuse délivrance de sa chère sœur ; ôr le K-mps sVlait remis à la gnée comme de plus l.L'Ili, et il faisait un froid de cinq à six degrés Nonohstaiil cola, Benjamin s'agenouilla sur les maroques du portail, joignant les mains comme il ra\Hil \ » imitiquer quelquefois à sa chère sœur et se mit à m^ii motter quelques hribes de prières! Comme il entamait son second Ave, le sommeil le prit, t;l il se mit à ronfler à l'inslar de son ami l'ape. Le lendemain matin à cinq heures, lorsque le sacristain vint sonner \ Angélus, il aperçut •luelqiw; chose d'agenouillé (lui avait comme une forme humaine. Il s'imagina d'abord, dans sa .-implicilé, que c'était un saint qui était sorti de sa iichc pour faire quclr|Ue exercice de pénitence et il s'apprêtait à le faire rentrer dans l'église • mais sVi.int approché davantage, à la lueur de sa lanterne, il reconnut mon oncle, qui avait un liouge d.. verçlas sur le dos. et à l'extrémité du "" ""«» 'le «lace d'une demi-aune. "c lioujamiu. by Google

MON ONCLE BENJAMIN. 173 Comme celui-ci ne répondait pas, il alla tranquillement sonner son Angélus, et quand il l'eut achevé et parachevé, il revint à M. Rathery. Au cas qu'il ne fut pas mort, il le chargea comme un sac sur ses épaules, et l'alla porter à sa sœur. Ma grand'mère était délivrée depuis deux bonnes heures; les voisines qui passaient la nuit auprès d'elle reportèrent leurs soins sur Benjamin. Elles le placèrent sur un matelas devant le foyer, l'enveloppèrent de serviettes chaudes, de couvertures chaudes, et lui mirent aux pieds une brique chaude : dans l'excès de leur zèle, elles l'auraient volontiers mis au four. Mon oncle se dégela peu à peu : sa queue, qui était aussi roide que son épée, commenta à pleurer sur le traversin, ses articulations se détendirent, et l'exercice de la parole lui revint, et le premier usage qu'il en fit fut de demander du vin chaud. On lui en fit vivement une claudronnée ; quand il en eut bu la moitié, il fut pris d'une telle sueur qu'on crut qu'il s'allait liquéfier. Il avala le reste, se rendormit, et à huit heures du matin il se portait le mieux du monde. Si M. le curé eût dressé le procès-verbal de ces faits, mon oncle eût été infailliblement canonisé. On l'eût probablement donné pour patron aux cabareliers; et, sans le flatter, il eut fait, avec sa queue et son habit rouge, une magnifique enseigne d'auberge.

The text on this page is estimated to be only 15.56% accurate

m MSI ONCLE BBMJAHiK. l'iip 'ii^iiiKiiio et plus s'élaihvniiléc
d<'uiis l'Iii'Ureux aceoucitemcul de lua grand'utèrc, el d«yà elle «Migrait à
ses reterailles. Celte espèce de qoannhiic qui' lui iin|)o>iiient Ws canous
dt< TF^Iise avail de graves iuconvéuieuls pour elle en jtarliculier, el pour
toute lo famiDe en général. D'abord lMr?i|iiic qui'lquf t'vt'iiiiirtitl uti p^Mi
siiillaïil. quelque bou scandale, par exemple, riduil la «urfaoe tranquille du
quartier, elle ne pouvait aller eu (liiserlop liiez sou proeliuiiii de h rue dos
Aloulius, ce qui était pour elle une cruellu privjitia; ensuite elle était
obligée d'envoyer (inspard, envelo|ipL' d"uu tablier de cuiiiiie, uu uMrrlK-
et à la tioucherie. Or, ou Gaspard perdait l'ar^ieul du pot-aihfèu au bouchon,
ou Il rapportait du collet pour delà cuisse, ou liien encore quinid ou
renvoyait quérir un cliou poui- lueiire 'dans la marmite, la soupe était
(reuipee que Giispard n'était pasenrorc de retour, lieujauiiu riait, Miu lu'
luiiri enrageait, et ma grand' mère fouettait (iaspard. — Pourquoi aussi, lui
dit un jour mon gramlpère Irrité d'être obligé, par suite de l'absence de
Gaipaid, de mauger uue tête de veau sans ciboules, ne bts-la pas ta besogne
toi-même? — Pourquoi! pourquoi! repartit nu graud'*uière, parce que je ne
puis aller à la messe saaa payer madame Laiande. — Que diable anasl,
ebère amiri dil Beuja

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

' MOX OXCLE BEXJANfN. 177 iiiiii, ii'iilleinlic/.-vous pas pour atTiuclicr que vous eussiez de l'argenl? — Demnndc donc plutôl à (on imbécile de beau-frère pourquoi, depuis un mois, il ne m'a pas apporté an pauvre écu de ^ix livres. — Ainsi donc, dit Benjamin, si vous étiez six mois sans recevoir d'arRenl , six mois vous resteriez enferméo.dans votre ninisoii comme dans un lazaret? — Oui, répliqua nia grand'mrrc, parce que si je sortais avant d'être allée h la messe, le curé parlerait de moi en chaire, et qu'on me montrerait au doigt dans les rues. — En ce cas, sommez donc M. le curé de vous envoyer sa femme de charge pour tenir votre ménage; car Dieu est trop juste pour exiger que Machecourt mange de la tête de venu sans ciboules, parce que vous lui avez fait un septième enfant. Jlcureusementl, l'écu de six livres si impatientement attendu arriva accom)>iigné de quelques autres, et ma grand'mérc put aller à la messe. Eu rentrant à la maison avec madame Lalande, elle trouva mon oncle étendu dans le fauteuil de cuir de Machecourl, les lalons appuyés sur les chenets et ayant devant lui une écuelle pleine de vin chaud; ciir il faut vous dire que, depuis sa convalescence, Benjamin, reconnais

The text on this page is estimated to be only 18.18% accurate

in MON ONCLE BBNJANra. MOI «avers le vin chaud qui lui avait stnvé la tle, en prenaii (oiis les malins une ration qui aonit suffi à deux oûiciers de marine. Il disait, pour jnsUfler cet extra monstre, que as tenpératHre «'(ait pncoro au-dessous de zéro. — Benjamin, lui dit ma grand'mère, j'ai un service à te denwBder. — Vn stTvice! n'pnndil Benjamin; et que puis-je faire, ciicre soeur, pour vous être agréable? — Tu devrais l'avoir (\p\\w, Benjambi : il faut que tu sois parrain de mon dernier. BenjemlD, qui nlivalt riego deviné dn font eC qu'au loiiiifiire recte proposition prenait à nni:proviste, secoua la léle el fit un gros mait.,. — Comment ! dit ma graad'mèft loi jeiut ua ragard plein d'étincelles, esirceque ta ne refuserais cela, par hasard? — Non pm, ehère aœnr, Uea an eontraire, mais... — Mais quoi? Tu commences à m'impatieoler avec (es «tow. — C'est que, \05ez-vous, je n'ai jamais été parrain, moi, el je ne saurais comment m'y prendre ponr remplir mes fonetiens. — Belle difliculli" On Ir nieMra au fouranl : je prierai le cousin Guillaumol de le donner quelques leçons. Digltized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. 179 — Je ne doute ni des talents ni du zèle du ' cousin Guillaumol ; mais, s'il faut que je preime des leçons de parrainage, je crains que cette étude n'aille à l'avantage de mon genre d'intelligence; vous feriez mieux peut-être de prendre un parrain tout instruit : Gaspard, par exemple, qui n'est pas enfant de chœur, vous conviendrait parfaitement. — Allons donc, M. Ralbery, dit madame Lalande, il faut que vous acceptiez l'union de votre sœur : c'est un devoir de famille dont vous ne pouvez vous exempter. — Je vois ce que c'est, madame Lalande, dit Benjamin : quoique je ne sois pas riche, j'ai la réputation de bien faire les choses, et vous aimeriez autant avoir affaire à moi qu'à Gaspard, n'est-ce pas? — Fi donc! Benjamin. Fi donc! 31. [Gaspard et Ralbery. s'exclamèrent ensemble ma grand'mère et madame Lalande. — Tenez, ma chère sœur, poursuivit Benjamin, si vous voulez parler franchement, je ne me soucie pas d'être parrain. Je veux bien me conduire avec mon neveu comme si je l'avais tenu sur les fonts de baptême; j'écouterai avec satisfaction le compliment qu'il m'adressera tous les ans le jour de ma fête, et, fût-il de Millot-Rataut, je m'engage à le trouver charmant. Je lui permettrai de m'embrasser le premier jour de chaque

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

180 NON ONCLE BBMJAHIN. aiaée, c(je lui donNeru pour
ses éltreanes uu |K)li<"ltiiiell't il rossotl ou une |)aire de culottes , selon que
\oai l'uiiiierez mieux. Je serai même lltHé que VMS le nonnitt BanJimiR ;
nais aller me planter comme un grand imWcik' devant les lunli baptismaux,
avec uu cierge à la luaiii, ma fBi, DM» ehère soMir, a'eiign pas nia 4* mvi.
El d'ailleurs, mmnienl iuii.i-jci'lî"mi'r, moi, ([ue que ce pelil braillard
renonce à Salun et à ses <NVNB?Est*ee que je le sais, moi, s^il ivMnee i
Satan et k ses œuvres? Qu'est-ci; qui me prouve qu'il renonce aux ueuvres
de Salau? Si la respMBabililétfn parrain n'est qo'me friOM, comme le
pciipnt fjiirli|ii<'s-i:i'--. "i nuni bon wi parrain, à quoi bon uue marraine, à
quoi iMMl deux cautions au lien «Pane? et powrqvoi faire eadoeeer ma
.signature par un autre? Si, au contraire, celle res)H>usabàli(é e«l sérieuse,
pourquoi eu eueoarrais-je les eonséquencees? Notre ime étant ce que nous
avons dti plus pri'cicux, n'c^t-rc pns être fou que de la meure eu gage pour
celle d'uu antret Et d'aillenrs, qn'estHse qni voas preste donc tant de faire
baptiser votrr poupon" Fst-ce une terrine de foies gras ou un jambon de
Mayencc qui se giterstt s'il n'était salé de selte? Attende! iuu'il ail vingl-rin(|
ans : au moins, il pourra rti|>oudre lui-même, et alors, s'il lui faut »ie
eamlo», je saurai ee que j'aurai i bire. Digitized by Google

MON ONCLE BRXJAMiX. 181 Jusqu'à (lix-liuil ans, voire fils ne iourra prendre un enrôlement dans l'année ; jusqu'à vingl el un ans, il ne pourra conlracler d'engagements civils; jusqu'à vingt-cinq ans, il ne pourra se fnarier sans votre consentement el celui de 51achecourt, el vous voulez qu'à neuf jours il ail assez de discernement pour se choisir une religion : Allons donc ! vous voyez liien vous-niênie que cela n'est pas raisonnable. — Ob ! ma chère dame, s'écria la sage-femme épouvantée de la logique liélérodoxe de mon oncle, voire frère est un damné-, gardez-vous bien de le donner pour parrain à voire enfant : cela lui porterait malheur! — Madame Lalande , dit Benjamin d'un Ion sévère, un cours d'accouchement a'vsl pns un cours de logique. Il y aurait lâcheté de ma part .i discuter avec vous. Je me contenterai seulement de vous demander si saint .lean baptisait dans le Jourdain, moyennant un seslercc et un cornet de dattes sèches, des néophytes apportés de Jérusalem sur les bras de leur nourrice? — Ma foi ! dit madame Lalande embarrassée de l'objection, j'aime mieux le croire que d'y aller voir. — Comment, madame, vous aimez mieux le croire que d'y aller voir! est-ce là le langage d'une sage-femme instruite do sa religion? Eh

The text on this page is estimated to be only 15.86% accurate

m MON (WCLE «RDAIHif. bi0D I puisque vous le prenei mt «e
hm, Je ne - ferai rboDoeor de vous poser ce dilemme... — Laisse-nous donc
tranquilles avec les dilenimes. interrompit ma graiid'mère; esl-ce que
nidaine Lalandc sait ce quo c'est qu'un dilcmm*»? — ConiDienll madame,
fit h sa^e-kume \timaéê d» l'oinervation de ma grand'mcrp, je n« sais lia? ce
que c'est qu'un dilemme! I.'é|>onse d'un chirurgien uc pas savoir ce que
c'est qu'un dilemme!- GonliaMi, H. RMhery, jc' vous écoute. — C'est fort
iDulite, répliqua sècbeniMil on grand'mère; j'ai décidé que Benjamin serait
fnrain, cl il le sera : il n'y n |ias de dUemm m monde qui |i«isse l'en
exempter. — J'en appelle h Macbeoonrll s*éorta Bm|tniB. — Macbecourt
l'a condamné (t'avanc« : il est «Hé ee mlia à •Corvol {aviier mdtinolMHe
Ninxit ;i ê(re la commère. — Ainsi donc, s'écria mon oncle, on dispose de
mol MM non «onsenlentM; «n n'a poi mène l'honnêteté de me prévenir! Me
i-rend-dri ponr un bomme empaillé, pour un Garj:anieile de peta d'épiée?
La belle flgvr» i|ue vont bire mes ein^ pieds dix pouces à côté des cinq
pirds (rois pouces de roadeoioiseiie Minxit, qui aura i'air, avec n taille pbto
el «alibrée, i*m wài de eoei|w I 1 I Digitized by Google

MON ONCLE BENJAMIN. 183 couronné de rubans t Savez-vous que l'idée d'aller à réglisc côte à cote avec elle me loirniente depuis six mois, et que j'ai failli, en répugnance de celle corvée, renoncer à l'avantage de devenir son mari? — Voyez-vous, madame Lalande, dit ma grand'mère, ce Benjamin comme il est facétieux ! Il aime mademoiselle)linxit avec passion, et rependant il faut qu'il se raille d'elle. — Ilum ! fit la sage-femme. Benjamin, qui n'avait pas songé à madame Lalande, s'aperçut qu'il avait fait un lapsus linguie: pour échapperaux reproches de sa soeur, il se hâta de déclarer qu'il consentait à tout ce qu'on voudrait exiger de lui , et détala avant que la sagefemme fut partie. Le baptême devait avoir lieu le dimanclie suivant ; ma grand'mère s'était mise en frais pour cette cérémonie : elle avait autorisé Macbecourt à inviter h un dîner solennel tous ses umis el ceux de mon oncle. Pour Benjamin , il était en mesure de faire face aux dépenses qu'exige le rôle de parrain magnifique : il venait de recevoir du gouvernement une gratification de cent francs |)Our le zèle qu'il avait mis à propager l'inoculation dans le pays, et à réhabiliter la pomme de terre attaquée i la fois par les agronomes et les médecins.

The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate

184 miki oneut vBiUAin!f. XIV Haiitojcr moa oncle (Uvtai le bailii. • I/« samedi suivoni, veille de la cérémonie du bapléoM, mon oncle était cité à compinitre devant M. le tMilli pow sYttendre eondanaer par corps à payer aa sienr Bonteinl la somme de cent cinquante francs dix sols six deniers , pour marchandiiea à Ini vendues : ainsi s'exprimait la eédele, dont le coClit dloit de qnitie flrance cinq i aolt. ITm antre qne m<)n oncle eût déploré son sort l sur tous]f» tons dt l'élégie; mais IKme de ce ' grand homme était iiiarressibic aux altèintes dn la fortune. Ce tourbillon de misère que la société soulève autoer d'elle, celle va)eur de larmes dont elle pM envelopiM'-e , ne pouvaient monter jii&qu'a lui; son corps seul était au milieu des fanges de l'humanité : quand il avait trop bu, il avait mal à In lèle; quand il avait nianhé trop longtemps, il était Ins; quand le cliemiu était beveux, Il se r rot ta il jttM|ji^récliiRe : enfii, quand il n'avait pas d'ansent pour pa^er son ëoot, l'auliergiste le couchait sur son grand livre ; mli>-conflie IPdeueil dent le pied est battu par Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

MON ONCLE HE.NMMIN. 185 les vagues et dont le fronl
rayonne de soleil, comme l'oiseau qui a sou nid dans les buissons du diemiii
elqui vil mu milieu de l'azurdes eieux, son iiiiiie plunail dans une région
supérieure, luujours calme et sereine. Il n'avait, lui, que deux besoins, la
faim et la soif, el, si lu liruiauienl fùl tombé en éclats sur la terre et qu'il >
eut laissé une ttuulcille inlacle, mon oncle l'eùl Iranquilleuienl vidée à la
résurrection du genre humain écrasé sur un quartier fumant de quelque
étoile. Pour lui le passé n'était rien el l'avenir n'était pas encore quelque
chose. « La vie est tout entière dans le présent, disaitil, el le présent c'est la
minute qui passe; or, que nie fait <i moi un bonheur ou un malheur d'une
ininule? Voici un mendiant et un millionnaire: Dieu leur dit : u Vous n'avez
qu'une minute à res<^ ter surla Icrrej » cette minute écoulée, il leur eu
accorde une seconde, puis une troisième, et il le.s fait vivre ainsi jusqu'à
qualre-viu^t-<li\ ans. CroVLZ-vous que l'un u.>t Lieu jilus heureux que
l'iiutre? Toutes les misères i|ui atliiitent riiomnie, c'est lui-même qui eu est
Partisan. Nous nous vantons de la supériorité du notre intelligence!... Les
animaux, que nous insultons du nom de brutea, eu siivenl bien autreuienl
long que nous sur les .choses de la vie ! L'àue se vautre dans l'herbe el la
broute saus s'inquiéter si elle repoussera ; 1 \ f d by Google

IM MON ONCLE BEMJANIN. l'ours ne va {inint garder les
Iroiipeaux d'un feriintM'alini il'.-noii-<lt>s niilainps cl un bonnet roorré
(^oiiir son hiver; le lièxre ne se fuit \>as Umboar «l'un régiment dans
res|>oir de gagner du son pour SCS vieuv Jours; le vautour ne se fait pas
facteur de la poste {lour avoir autour de son cou chauve un beau collier d'or
: tous sont conlcnts de ce que la nature leur a donné, du lit qu'elle leur a
préparé dans l'berbe des bois, du toit qu'elle leur a fait avec les étoiles et
l'azur du linnument. Aussitôt qu'un rayon luitsur la plaine, l'oiseau se met à
gazouiller sur sa branche, l'insecte bourdonne autour du buisson, le poisson
se Joue à h surFace de son étang, le lézuni flànc sur les pierres chaudes de
sa masure; si quelque ondée tombe du nuage, chacun se réfugie dans son
asile et s'y endort paisiblement en attendant II' soleil du lendemain.
Pourquoi l'homme n'en fiiit-il pas autant? N'en déplaise au grand roi
Snlonion, la fourmi est le plus sot des animaux : au lieu de jouer dans la
prairie pendant la belle saison, de prendre sa part de cette magnifique fête
que le ciel pendant six mois donne à la terre, elle perd tout son été à mettre
l'un sur l'autre des petits brins de feuilles, puis, quand sa cité est achevée,
passe un veut qui la balaye de son aile. I iktijauuu, donc, lit griser l'huissier
de Bon

MON ONCLE BENJAMIN. 187 teint, et enveloppa de l'onguent de la mère avec le papier timbré de la cédula. M. le bailli, devant lequel il devait couler son sang, est un personnage trop important pour que je néglige de vous faire son portrait. D'ailleurs mon grand-père, à son lit de mort, m'en a expressément recommandé, et pour rien au monde je ne voudrais manquer à ce pieux devoir. M. le bailli, donc, était né, comme tant d'autres, de parents pauvres. Son premier linge avait été taillé dans une vieille cagoule de gendarme, et il avait commencé ses études de Jurisprudence par manier le grand sabre de monsieur son père, et par étriller son cheval rouge. Je ne saurais vous expliquer comment, du dernier rang de la hiérarchie judiciaire, M. le bailli s'était élevé à la plus haute magistrature du pays; tout ce que je puis vous dire, c'est que le lézard parvient aussi bien que l'aigle au sommet des grands rochers. M. le bailli, entre autres manies, avait celle d'être un grand personnage. L'infériorité de son origine faisait son désespoir. Il ne concevait pas comment un homme comme lui n'était pas né gentilhomme. Il attribuait cela à une erreur du Créateur. Il aurait donné sa femme, ses enfants et son greffier pour un chétif morceau de blé. La nature avait été assez bonne mère envers M. le bailli; à la vérité, elle lui avait fait sa part d'in

The text on this page is estimated to be only 14.82% accurate

IW MON ONGLB BBtUAXIK. tflUigeiiM ni trop grosse ni trop petite; mais elle y avait ajouté tinc bonno dose d'nstiire et d'audace. .M. le twilli II était ni :»ut ni spirituol : il se icaait Mr la lialèr* des deux camps, avec (Mf êUtnmUt lovlaMs, qu'il n'axnii jiiitMnis posé !«■ pied dMi eeitti des gens d'esprit, mais que, sur le temia ftieile et oaveri de Pmiir», il faisait d« fréqoffilei excursions. Ne pouvant nvoir l'cspril des Itummos spirituels , M. le bailli s'élail coiileoK de celui des ioli. Il hiiat des «aleaibonra ; ces c.il('iil>ours, les proeuMUf et leurs femmes se (uisaient un devoir de les trouver fort joli»; sea greffler éuit cban\$^ de les répandre dans lé pulilic. el im'ine de Ifs expliquer iux intellijrenees éruuu.osécs qui d'abord u en comprenaient pas le «•M. firâee k est agréable talenl de soeielé, M. I« bailli s'éliil in'i'irs i\:\n< un c<Tfaitt monde, comme une réputation d tiumuic d'esprit; aiais Mlle rffMilatioo , bmni oaele disait qu'il Tavaii pa>ée en fausse monnaie. M le li;iilli tMait-il honnête homme? Je n'oserais vous dire le cunirairc. Vous sam <|ie le Code définit les volevrs, ef qve la socit'lé iinir huntirlps i;ens tous ceux qui sont eu deliors de la détluition; or, SI. le bailli n'diait point déOni fMr le Code: M. le bailli, à force d'intrigiifs, éi;iil iKirvctiii à diriger non-seuieient les affaires, mais encore les plaisirs de la vlll*. Camwe mglMnt, H. I« MNi dtail an p»rDigitized by Google

NON ONCLE BENJAMIN. 180 sonnagc assez peu
recommandaLie. il cumpreiiail bien la lui; niaia quand elle uontrariuil ses
aversions ou ses s)nipatlilies , il la lais&iil dire. Ou Taccusail d'avoir à sa
balance un pluleau d'or el un plalcau de bois, et, an fait, je ne sais comment
cela arrivait, mais ses amis avaient toujours raison cl ses ennemis toujours
tort. S'il s'agi»\$ail d'un délil, ceux-ci avaient encouru le maximum de la
peine; encore, s'il avait pu le faire plus gros, il l'aurait amplifié de bon cœur.
Toutefois, la loi ne peut pas toujours fléchir : quand M. le bailli se trouvait
dans la nécessité de se prononcer contre un homme dont il craignait ou
espérait quelque chose, il se lirait daiïaire en se récusant, et il faisait vanter
par sa coterie &on impirlialilé. M. le bailli visait à l'admiration universelle :
il délestait cordialement, mais en secret, ceux qui l'efTavaient par une
supériorité quelconque. Si vous aviez l'air de croire à son imporftnce, si
vous alliez lui demander sa protection, vous le rendiez le plus heureux du
monde ; mais si vous lui refusiez un coup de votre chapeau , cette injure
s'incrusiait profondément dans sa mémoire, elle y faisait plaie, et,eussiez-
vous vécu cent ans el lui aussi, jamais il ne vous l'eût pardonnée. Malheur
donc i l'infortunéqui s'abstenait de saluer M. le bailli ! Si quelque affaire
l'amenait devant «on tribunal, il le poussi>ait, par quelque l. «•

The text on this page is estimated to be only 22.88% accurate

too Mox ont.i.t: kknjamin. nvanie bien conibirice, à lui inancurr de l'espcci. I.a vengeiincc dévouait alur.s pour lui un devoir, el il fiiisait inellre nulru honinie en priion, tuut en déi)li»rait la Talale iieéressilc que lui im^Kisaiciil SCS foniiiioiis. Soiivcnl iirnic, pour mieux faire croire à sa douleur, il avail riijiMcrisie de se nicllre au lil , el dans les jurandes orcasions, il iilluil jus4|u'à la fai(:née. M. le bailli faisait la cour à Dieu comme aux puissances de la terre : il ne se passait jamais de la grand'messe, cl il se plaçait toujours au beau milieu du banc d'œuvrc. (Icla lui rapportait tuut les diniaicbes une pari de p.iin bénit avec la proli'tiion du curi^. S'il eût pu faire constater par un |in>f(Vvt'rbal qu'il avail assisté à l'office, sans aucun di)ule il l'eût fait. Mais ces petits dcTaut» cIulliil compensés chez M. le bailli par de brillantes finalités : personne ne s'entendait mieux que lui à orpniser un bal aux frais de la \illcou un banquet en l'honneur du duc de .Nivernais. Dans ces jours solennels, il était magnifique de majesté, <r.'tppétit et de calembours : Lanioignon ou le président Molé eussent été auprès de lui de bien petits hommes. En récompense des éniieuts services qu'il rendait à la ville, il espérait, depuis dix ans, la croix de Sainl-Louis. el quand, après ses campagnes d'Amérique, la Fayclle en fut décoré, il cria loni Ikis à l'injustice.

MON ONCLE BENJAMIN. 101 Tel était, au niorsil, M. le bailli ; au physique, c'était un gros homme, quoiqu'il n'eût pas encore atteint toute sa majesté ; sa personne ressemblait à une ellipse renflée par le bas : vous eussiez pu le confondre à un a-uif d'autruche qui eut eu deux jambes. La perfide nature, qui a donné, sous un ciel de feu, au niancenillier un vaste et épais ombrage, avait accordé à M. le bailli l'effigie d'un honnête homme; aussi aimait-il beaucoup à poser, et c'était un beau jour dans sa vie quand il pouvait aller, escorté de pompiers, du tribunal à l'église. M. le bailli se tenait toujours ruide comme une statue sur son piédestal : si vous ne l'eussiez connu, vous eussiez dit qu'il avait un emplâtre de Mux de Bourgogne ou un vaste vésicatoire entre les deux épaules ; il allait dans la rue comme s'il eût porté un saint-sacrement ; son pas était invariable comme une demi-aune : une averse de haliebardes ne le lui eut pas fait allonger d'un pouce; avec M. le bailli pour unique instrument, un astronome eût pu mesurer un arc du méridien. Mon oncle ne haïssait point M. le bailli ; il ne daignait pas même le mépriser ; mais, en présence de cette abjection morale, il éprouvait comme un soulèvement de son âme, et il disait quelquefois que cet homme lui faisait l'effet d'un gros crapaud accroupi dans un fauteuil de velours. Pour M. le

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

loi MON ONCLE DENJAMIN. builli, il liaïs&uil Benjamin avec toulc l'éuer^iv de son âme bilieuse. Celui-ci ne l'ignorail pas; mais il s'en rnellait peu en souci. Pour ma gMnd nuTe, craignant un conflit entre ces nalures si diverses, elle voulait que Benjamin s'abstint de paraître a l'audience ; mais le grand homme, qui avait conGance dans la force de sa volonté, avait dédaigné ce (iuiide conseil; seulement, le samedi matin, il s'était abstenu de prendre sa ration acI oulumée de vin chaud. l'avocat de Bontoint prouva du reste que son client avait le droit de réclamer contre mon oncle lin jugement par corps. Quand il eut achevé et paracliexé sa démonstration, le bailli demanda à Benjamin ce qu'il avait ii alléguer pour sa défense. — Je n'ai qu'une simple obscrvatioii à faire, ilit mon oncle, mais elle vaut mieux que tout le [daidoyer de monsieur, car elle est sans réplique : l'ai cinq pieds neuf pouces au-dessus du niveau •le la mer et six pouces au-dessus du vulgaire des hommes ; je pense... ■ - M. Rathery, interrompit le bailli^ tout Krand homme que vous êtes, vous n'avez pas le droit de plaisanter avec la justice. — Si j'avais eiiviede plaisanter, dit mon oncle, ce ne serait pas avec un personnage aussi puitmnt que M. le bailli, dont la justice, d'ailleurs.

MON ONCLE BKNJAMIN. 195 ne plaisante pas ; mais quand j'affirme que j'ai cinq pieds neuf pouces au-dessus du niveau de la mer, ce n'est pas une plaisanterie que je fais, c'est un moyen sérieux de défense que je présente. M. le bailli peut me faire mesurer s'il doute de la vérité de ma déclaration. Je pense donc... — M. Hatliery, répliqua vivement le bailli, si vous continuez sur ce ton, je serai obligé de vous retirer la parole. — Ce n'est pas la peine, répondit mon oncle, car voilà que j'ai fini. Je pense donc, ajouta-t-il en précipitant ses syllabes l'une sur l'autre, qu'on ne peut saisir au corps un homme de ma taille pour cinquante misérables écus. — A votre compte, dit le bailli, la contrainte par corps ne pourrait s'exercer que sur un de vos bras, une de vos jambes. Peut-être bien même sur votre queue. — D'abord, répliqua mon oncle, je ferai observer à M. le bailli que la queue n'est pas en cause; ensuite, je n'ai pas la prétention que m'attribue M. le bailli : je suis né indivisible, et je présume, tends bien rester indivisible toute ma vie; mais, comme le gage vaut au moins le double de la créance, je prie M. le bailli d'ordonner que la sentence par corps ne pourra être exécutée qu'après que Bontcint m'aura fourni trois autres habits rouges.

iH MON ONCLR BENJAMIN. — Al. Hatliery, vous u'èlei pis ici au cabaret; je vous prit; de vous souvenir i qui vous parlez ; vos propos (levieaiienl aussi mcontidérèi que voire personne. — M. le bailli, j'ai bonne mémoire, et je sais irès-bien à qui je parle. J'ai élé trop soigneusement élevé par ma ciière sttur dans la crainte de Dieu et des gendarmes pour que je Toublie. Quant au catmret, puisqu'il est ici question de cabaret, il est trop apprécié des honnêtes geus, pour qu'il ait besoin que je le réhabilite. Si nous allons au cabaret, nous, c'est que, quand nous avons soif, nous n'avons pas le privilège de nous rafraicliir aux frais de la ville. Le cabaret, c'est la cave de ceux qui n'eu ont point; et la cave de ceux qui en ont une, ce n'est autre chose qu'un cabaret suns bouchon. Il sied niai à ceux qui boivent une bouteille de bourgogne et autre chose à leur dîner, de vilipender le pauvre diable qui se régale par-ci par-là, au cabaret, d'une pinte de Croix-Pataux. Ces orgies ollicielles où un s'enivre en portant des toasts au roi et au duc de Nivernais, c'est tout simplement, et euphonie ù part, ce que le peuple appelle une ribole. S'enivrer à sa table, c'est plus décent ; mais se griser au cabaret, c'est pins noble et surtout plus profitable au trésor. Pour la considération qui s'attache à ma per.H)nnè, elle est moins étendue que celle que peut

MOX ONCLE BENJAMIN. 198 revendiquer M. le bailli pour la
sienne, allendu que moi je ne suis considéré que dcs -honn<^les gens;
mais... — M. Rathery! s'écria le bailli ne trouvant point, aux épigrammes
dont le barcelail mon oncle, de réponse meilleure et plus facile, vous êtes an
insolent ! — Soit, répliqua Benjamin secouant un fétu qui s'était attaché au
revers de son babil ; mais je dois, en conscience, prévenir M. le bailli que je
me suis renfermé ce matin dans les bornes de la pins stricte tempérance;
qu'ainsi, s'il cherchait à me faire sortir du respect que je dois i sa robe, il en
serait pour ses frais de provocation. — M. Rathery, fil le bailli, vos
allusions sont injurieuses i la justice; je vous condamne à trente sous
d'amende. — Voilà trois francs, dit mon oncle mettant UD petit écu sur la
table verte du juge, payezvous. — M. Rathery! s'écria le bailli exaspéré,
sortez. — M. le bailli, j'ai l'honneur de vous saluer; mes compliments à
madame la baillive, s'il vous plaît. — Quarante sous d'amende de plus!
huH* le juge. — Commeul! dii mon oncle, quarante sous

MON ONCLE BENJAMIN. d'anientle parce que je pti'senli* mes compliment j h madame la baillive? E(il sortit. — Ce diable d'homme, disait le soir M. le liailli à sa femme, jamais je ne me serais imaKiiié qu'il fût si modéré. Mais, qu'il se tienne bien! j'ai lâché contre lui une contrainte par corps, et je parlerai à Uonleint |vour qu'il la fasse exécuter de suite. Il apprendra ce que c'est que de me braver... Quand je l'inviterai aux fêtes donn^*>s par la ville, il fera chaud, et si je peu.Y lui écorner sa ciieniMe... — Fi donc ! M. le bailli, loi répondit sa femme, soiil-CË là les sentiments d'un homme de banc d'œuvre? Et que vous a donc fait M. ilathery? C'est un homme si gai, si bien tourné» si aimable ! — Ce qu'il m'a fait, madame la baillive?... il a ost^ me rappeler que votre beau-père était un gend:irmc, et d'ailleurs, il a plus d'esprit et il est plus honnête homme que moi... Croyez-vous que ce soit peu de chose? Le lendemain mon oncle ne pensait plus à la contrainte par corps obtenue contre lui; il se dirige.iit vers l'église, poudré et solennel, mademoiselle Minxil au côté droit et son épée au côté gauche ; il était suivi de Page, qui faisait le coquet dans son habil noisette, d'Arthusdont l'abdomen était enveloppé , jusqu'au delà de son

NON ONCLE BENJAMIN. diamètre, d'un gilet à H:<'iii><l!>
ramages cote lesquels voltigeaient de petits oiseaux; deMiliotKataiil , qui
portait une perruqu*; couleur de brique et dont les tibias i^ris-de-lin (étaient
Jaspés de noir, et d'un grand nombre d'autres dont il ne me plaît pas de
livrer les nom^ à la postérité. Parlanta seul manquait à l'appel. Deux violons
piaulaient à In lèle du curléi^e; Machceourt el sa femme fermaient la
marche. Benjamin, toujours magnifique, semait sur son passage les dragées
el les linrds de l'inoculation. Gaspard, tout tici de lui servir de poche, se
tenait à ses cotés, portant dans un grand sac les dragées de la cérémonie.
XV Commrat mon oiifle ht arrtl^ par Pirltnli dini m fonctiout lie)iirniia, «1
min ra prikuui. Mais, voici bien une autre fête ! I>arlanta avait reçu de
Bonteint et du bailli Tordre exprès d'exécuter la contrainte par corps
pendant la cérénii»nie. Il avait embusqué ses recors dans le vestibule du
tribunal, et lui-même attendait le cortège sous le portail de l'église. Aussitôt
qu'il vil le

Iflg MON nSOL.K BENJAMIN- . (rieonie de mon oticle déboucher par l'escalier de Vieille-Ruine, il alla h Ini, el le somma, au nom du roi, de le suivre en prison. — Parlanta, répondit mon oncle, ce que lu fais \h est peu conforme aux rAgles de la politesse française. Ne pourrais-tu pas attendre à deiniin pour opérer ma confiscation, et venir au* jourd'hui dîner avec nous? — Si tu y tiens beaucoup, dit Parlanta, j'alleiidrai ; mais je te préviens que les ordres du l>uilli sont précis, et que je cours risque, si je passe outre, d'encourir son ressentiment dans cette vie et dans l'autre. — Cela étant, fais ton devoir, dit Benjamin. El il alla prier Pnge de prendre sa place à côté de mademoiselle Minxit; puis, s'inclinant devant celle-ci avec toute la grâce que comportaient ses cinq pieds neuf pouces : — Vous voyez, mademoiselle, lui dit-il, que je suis forcé de me séparer de vous; je vous prie de croire qu'il ne faut rien moins qu'une sommation au nom de Sa Majesté pour m'y déterminer. J'aurais voulu que Parlanta me laissât jouir jusqu'au bout du bonheur de cette cérémonie; mais ces huissiers , ils sont comme la mort : ils saisissent leur proie partout où elle se rencontre; ils l'arrachent violemment du bras de l'objet uiuié, comme un enfant qui arrache par ses

MON ONCLE BENJAMIN. 19» ailes lie gaze un pa))inou du calic« d'une rose. — C'est aussi désagréable pour moi que pour vous, dit mademoiselle .>riii.\it, faisaul une moue grosse comme le poing : voire ami esl un petit homme rond comme une pelote et qui porte une perruque à marteaux ; je vais avoir l'air, à côté de lui, d'une grande perche. — Que voulez-vous que j'y fasse? répliqua sécbenieiil Di:njamin oITcnsé de t;inl d'égoïsmc, je ne puis ni vous rogner, ni amincir M. Page, ui lai prêter ma queue. Benjamin prit congé de la société, et suivit Parlanla en siDIanl sou air favori : SIntbrougli sVn va-l-»n guerre. Il s'arrêta un moment sur le seuil de la prison pour jeter un dernier regard sur ces espaces libres qui allaient se fermer derrière lui ; il aperçut sa sœur immobile au bras de son mari, qui le suivait d'un regard désolé; à celte vue il tira violemment la porte derrière lui et s'élança dans la cour. Le soir, mon grand-père et sa femme vinrent le voir; ils le trouvèrent perché au haut d'un escalier, qui jetait à seii compagnons de captivité le reste de ses dragées, et qui riait comme un bienheureux de les voir se bousculer pour les prendre.

The text on this page is estimated to be only 28.68% accurate

200 MON ONCLE BKNJAMIX. — Que iliiiblf fais-(a là? lui dit mon graiidpèrc. — Tu \c vois bien, répondit Benjamin, j'achève la cérémonie du liaplènie. >e irouves-fu pas que ces hommes, qui s'iijjileiit ù nos pieds [war ramasser de fades sucreries, représentent fidèlement la société? N'est-ce pas ainsi que les pauvres habitants de cette terre se poussent, s'écrasent se renversent, pour s'arracher les biens que Dieu a jetés au milieu d'eux? N'est-ce pas ainsi i|ue le fort foule le faible aux pieds, aïtisi que le faillie saigne et crie, ainsi que celui qui a toul pris insulte par sa superbe ironie à celui auquel il n'a rien laissé, ainsi enfin que quand celui-ci ose se plaindre, l'autre lui donne de son pied au derrière? Ces pauvres diables sont haletants, wuverlsde sueur; ils ont les doigts meurtris, la ligure déchirée; aucun n'est sorti de la lutte snnaune éeorchurc quelconque. S'ils avaii-nl écout<^ leur intérêt bien entendu, plutôt que leurs farouches instincts de convoitise, au lieu de se disputer ces dragées en ennemis, ne se les seraient ils pas partagées en frères? — C'est |)os8ible, réjwndil Machecourt ; mais tàchr} de ne pas trop t'ennuyer ce soir et de bien dormir celle nuit, car demain matin tu seras libre. — Comiuenl cela? fil Benjamin.

Digitized by Google

MON UNCLE OENIAMIN. iOi — C'esi, ré|ioii(lil Macliccourl, que pour le tirer d'affaire, nous avons vendu notre petite vigne de Choulot. — Et le contrat est-il signé? demanda Benjamin avec anxiété. — Pas encore, dit mon grand-père; mais «ou» avons rendez-vous pour le signer ce soir. — Eh bien ! toi, Macbecourt, et vous, ma chère sœur, faites bien ullction à ce que je vais vous dire : Si vous vendez voire >igne pour me tirer des griffes de BonteiuI, le premier usage que je ferai de ma liberté, ce sera de quitter votre maison, et de votre vie vous ne me reverrez. — Cependant, dit Maihecourl, il faut bien qu'il en soit ainsi ; on est frère ou on ne l'est pas. Je ne peux te laisser en prison quand j'ai entre les mains des moyens de le rendre la liberté. Tu prends les choses en philosophe, toi ; mais moi je ne suis pas philosophe. Tant que tu seras ici, je ne pourrai manger un morceau ni boire un verre de vin blanc qui me profllc. — El moi, dit ma grand'morc, crois-tu que je pourrai m'habiiuer à ne plus te voir? Est-ce que ce n'est pas à moi que notre mère l'a recommandé à son lit de mort? Est-ce que ce n'est pas moi qui t'ai élevé? Est-ce que je ne te regarde pas comme l'ainé de mes enfants ? El ces pauvres enfants, c'est piti«^ do les voir; depuis que lu d by Google

The text on this page is estimated to be only 23.75% accurate

202 MON OXCU-, HEXJAMIN. n'es plus avif iiouï;, ou dirai!
qu'il y a un eernieil dans la maison. 11\$ voulaient tous nous suivre pour le
voir, ol la pelilc ISancelle n'a jamais voulu tuui'her à sa croiite de pâté, disaut
<|u\rlli' la gardait pour son onde Benjamin qui élail LU prison, cl qui n'avait
que du pain noir à -■ C'en est trop, dit B«'iijaniin |ioussanl mon
gr:ind~pèr« pur les «^iKiules, va-l'en, Macheeourl, rl vous aussi, ma chère
sœur, allez-vous-en, je vous t n prii', car vous nie feriez conimellre une
faihji'ssc ; mais, je vous en préviens, si vous vous avisez de vendre votre
vigne pour payer ma ran< «m, jjimais de ma vie je ne vous reverrai. - -
Allons, grand niais! |>oursuivil ma graod'nt^re, est-ce qu'un frère ne vaut
pas mieux qu'une vipc? Ne ferais-tu pas pour nous ce que nous faisons |;our
tui, si j'uecjision se présentait? et quand lu seras riche, ne nous aideras-tu
pas k établir nos enfants? Avec Ion état et tes talents, lu nous rendre au
centuple ce que nous le donnons aujourd'hui. El que dirait-on de nous, mon
Dieu ! dans le public, si nous te laissions soïis les verrous pour une délie de
cent cinquante francs? Allons, Benjamin^ sois bon frère, ne nou\$ rends pas
tous malheureux en t'obstant i rester ici. PtMidanl que ma frand'mère
parlait, Benjamin

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

MON ONCLE IIEXJAMIX. 205 avait sa (è(c cachée entre ses mains, et clicrchail à comprimer les larmes qui s'amassaient sous sa paupière. — Maclicêûuri, s'étria-l-il tout à coup, je n'en puis plus, fais-moi apporter un p«lit verre par Boutron, et viens m'embrasser. Tiens, dit-il en le pressant sur sa poitrine ii le faire crier, tu es le premier homme que j'embrasse, et depuis la dernière fois que j'ai eu le fouet, voilà les premières larmes que je verse. Et en effet, il fondnil en larmes, mon pauvre oncle; mais le geôlier ayant ap|)ortè deux petits verres, il n'eut pas plutôt \idé le sien qu'il devint calme et azuré comme un ciel d'avril après une averse. Ma grand'mère chcrclia de nouveau h l'attendrir; mais il resta froid sous se? paroles comme un glaçon sous les rayons de la lune. Lu seule chose qui le préoccupât, c'était que le jseôlier l'eût vu pleurer. Il fallut donc, hon gré mal gré, i|ue Macbecourl gardât sa vigoe. riN un PAKIilKit TOLUHI. I d by Google

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

S «(1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

TABLE DES MATIÈRES MON ONCLE BENJAUIX. I. — C«
qa'fuil mon onek. fi II. — Pourqnoi mon nndi! ui Jéciit» I w iniritr. . IB m.
— Commfnt mon oncle (It I» rmionlrn il'mi TÎfUx niTpi'nt rt d'un caniche,
t|ui rfm|>^ rlia d'allfrlin M Miniil. , , , , U IV. — Commi'nt mon onclo fut
[ifiii |iour lp Juif rrr«nt, rl rr qu'il m ninl CB V. — Mnn uncW fait un
miruclr 7* VI. — M. Miniit 7(1 Vn. — Ce qui t»«Wt à l« table df M.
Min<il. ■ . ■ M VIII. — D# <|a«ll« hçon mon onclp «mbraïia un mirquit
!I7 IX. — M. Mimit »« pr^par» k la yiiiirrr Hit X. — Commuât mon oncli*
«i» fil rmhniwr par le margiii' <m XI r.of II mon nnci» aiila ton inniiliahil
lif .. a U aaitir . ■ tit TILIIK*. I. 14

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

SM TAni.E DES MATIÈRES. \n. — ComnM>iii mon oncU
«pprndil M. SutMrrant Si lin rroi-hrl <l« ti riiiain» H-i XIII. — Coiimi-nt
mon «lurli- p*»u U nuit «n friŸn pour riirumiio il^livran» <t« t* iivur. . .
XIV. — Pliiilnyr cl» mon iwirlo «ti'Tant le bailli. . . XV. — Comin^ni mnn
onrlé fol (rr^i^ par Parlaata dani MI fonctiOBa d* iKirain, « niii mi pri»oii
<7» 4IU Fix w. Li taulc. Google